

MASTER DE SPÉCIALISATION EN ÉTUDES DE GENRE

Keller

Odile

Epistémologie des histoires minoritaires

L'**Institut** berlinois de science sexuelle (1919-1933) au sein des histoires trans

Toni Ebel, Charlotte Charlaque et Dora Richter



Käte Rogalli



Gerd Katter



*Quatre travesti·es devant l'**Institut***



Liddy Bacroff

Déclaration sur l'honneur, mémoires/TFE de la Faculté de philosophie, arts et lettres, UCLouvain

Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel, que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance, et que l'utilisation des outils d'intelligence artificielle est conforme aux consignes générales d'utilisation publiées par l'UCLouvain et disponible à cette adresse :

<https://cdn.uclouvain.be/groups/cms-editors-p1/portail/reglement/Consignes-ChatGPT-version-etudiante.pdf?itok=SebXXm87>

Je suis conscient-e que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement, de ne pas annoncer dans une partie spécifique en début du mémoire l'utilisation que j'ai faite des outils d'intelligence artificielle ou de les utiliser de manière contraire à ce qui est prévu dans la note institutionnelle constituent des irrégularités graves au regard du *Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain* (Chapitre 4, section 7, article 107 à 114) au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions académiques et disciplinaires encourues.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude et de n'avoir pas utilisé les outils d'intelligences artificielles en dehors de ce qui est accepté à l'UCLouvain.

Nom, Prénom : Keller Odile

Date : 19 mai 2026

Signature de l'étudiant-e :



Résumé

Ce travail consiste en une réflexion épistémologique à propos des histoires minoritaires à l'aide du concept d'injustice épistémique. Le silence de l'histoire (en tant que discipline comme en tant que politique mémorielle) à propos de sujets minoritaires n'est pas accidentel, il est structurellement intégré aux écritures historiques majoritaires. Ces silences de l'histoire peuvent également être compris en termes d'injustice épistémique : car les histoires majoritaires participent à ce que les sujets minoritaires soient compris socialement comme des sujets sans histoire. À partir de ces vides, comment une perspective minoritaire peut émerger, questionner ces silences et modifier la façon même dont l'histoire est comprise ?

Cette réflexion minoritaire prend appui sur une perspective trans : certains enjeux liés à l'historicisation de la transitude [*transness*] sont discutés au prisme des concepts d'injustice épistémique, et plus particulièrement de marginalisation herméneutique. Les silences de l'histoire à propos de la transitude participent à construire celle-ci comme quelque chose d'intrinsèquement nouveau, afin de naturaliser et de rendre invisible la norme cis, construite implicitement par la construction de la transitude comme une déviation de cette norme. Ecrire des histoires minoritaires avec une perspective trans consiste donc à dénaturiser la *cisness*.

Ces considérations liées à l'écriture d'histoires trans sont appliquées à un cas historique : celui de l'**Institut** berlinois de science sexuelle (1919-1933). Ce cas est paradoxalement visible et invisible (en fonction d'où et quand on se positionne). L'**Institut** est connu internationalement lors de sa période d'activité ; il est une figure centrale de la propagande nazie construisant l'**Institut** comme « bastion de la science juive, homosexuelle, dégénérée, menace à la race » ; il est saccagé par les nazis, ses archives brûlées dans un autodafé (6 et 10 mai 1933). Malgré ça, au sortir de la guerre, c'est comme s'il n'avait jamais existé. Aujourd'hui, cet **Institut** reste globalement inconnu du grand public, mais est fort mobilisé au sein de communautés épistémiques *queers*, et plus particulièrement trans, comme la première clinique trans de l'histoire moderne. Il s'agit de situer ces multiples (in)visibilités de l'**Institut**, au sein de différents récits historiques, ainsi que de discuter les risques encourus lorsque l'on érige un cas historique à un statut quasi-mythifié : en voulant combler les silences structurels de l'histoire, quels silences risque-t-on de reproduire ?

Mots-clés : transitude ; trans ; histoires minoritaires ; injustice épistémique ; ignorance structurelle ; nazisme

INTRODUCTION	1
1.1. PRÉCISIONS TERMINOLOGIQUES	6
1.2. « HISTOIRE TRANS » COMME MÉTHODE CRITIQUE POUR DÉNATURALISER LA <i>CISNESS</i>	7
1.3. PLAN DU TRAVAIL	10
HISTOIRES MINORITAIRES CONTRE LES INJUSTICES ÉPISTÉMIQUES	11
1. LA TRANSITUDE A-T-ELLE UNE HISTOIRE ?	11
1.1. DES CONTROVERSES HISTORIQUES SUR TWITTER	11
1.2. CE QUE (NE) DIT (PAS) L'HISTOIRE	13
1.3. DÉSINFORMATION ET IGNORANCE STRUCTURELLE	16
2. HISTOIRES MINORITAIRES	20
2.1. POLITISER L'HISTOIRE	20
2.2. LE CONCEPT D'INJUSTICE ÉPISTÉMIQUE	21
2.3. LE CONCEPT D'INJUSTICE CONTRIBUTIVE	24
2.4. INJUSTICES ÉPISTÉMIQUES DANS ET PAR LES RÉCITS HISTORIQUES	26
2.5. ÉCRIRE DES HISTOIRES MINORITAIRES : UN ENJEU DE JUSTICE ÉPISTÉMIQUE	30
RÉCITS ET SILENCES À L'INSTITUT BERLINOIS DE SCIENCE SEXUELLE	32
1. L'INSTITUT BERLINOIS DE SCIENCE SEXUELLE : DE L'EFFACEMENT AU MYTHE	34
1.1. LUTTES MÉMORIELLES CONTRE L'EFFACEMENT	34
1.2. HIRSCHFELD : UNE LÉGENDE VIVANTE	35
1.3. RÉCITS D'APRÈS-GUERRE : OMISSIONS STRATÉGIQUES	36
1.4. ANNÉES 1970-1980 : ICÔNE ET MARTYR	37
1.5. LE « DADDY » DE L'EXISTENCE TRANS	38
2. L'INSTITUT COMME MYTHE FONDATEUR D'UNE HISTOIRE TRANS	41
2.1. COMBLER LES SILENCES STRUCTURELS DE L'HISTOIRE	41
2.2. HISTORICISER LES DISCOURS MÉDICAUX ET LÉGAUX AUTOUR DE LA TRANSITUDE	44
2.3. L'INSTITUT, UN SYMBOLE DES « ARCHIVES <i>QUEERS</i> »	49
2.4. COMPLEXIFIER LES RÉCITS HISTORIQUES DU NAZISME	50
3. MYTHIFICATION ET EXCLUSIONS	53
3.1. UN EUGÉNISME SOCIAL ?	54
3.2. « L'HOMOSEXUEL RESPECTABLE N'EST PAS UNE PUTE »	56
3.3. UNE DIVISION GENRÉE DU TRAVAIL	57
3.4. AMOUR <i>QUEER</i> DANS LES COLONIES	60
3.5. PERSONNES INTERSEXES : À QUI APPARTIENT LA VOIX DE N. O. BODY ?	63
4. CONCLUSION	67
CONCLUSION	68
BIBLIOGRAPHIE	72
1. ARTICLES ET LIVRES	72
2. IMAGES DE LA PAGE DE GARDE	79

Remerciements

Avant toute chose, j'aimerais rendre hommage à Doloress, femme trans et activiste camerounaise, ainsi qu'à Juniper, femme trans étudiante étatsunienne, assassinées les 12 et 10 mai 2026. Puisse le souvenir de vos existences, vos joies et vos luttes, ne jamais tarir.

Je tiens à remercier infiniment ma promotrice, Florence Caeymaex, qui pour la deuxième fois a compris instantanément et avec beaucoup de ressources les enjeux que je voulais soulever – et ce, même avant que je n'arrive à les rendre intelligibles. Merci à Valérie Piette, dont les cours ont été une inspiration pour certaines analyses effectuées ici, d'avoir accepté de lire et d'évaluer ce travail.

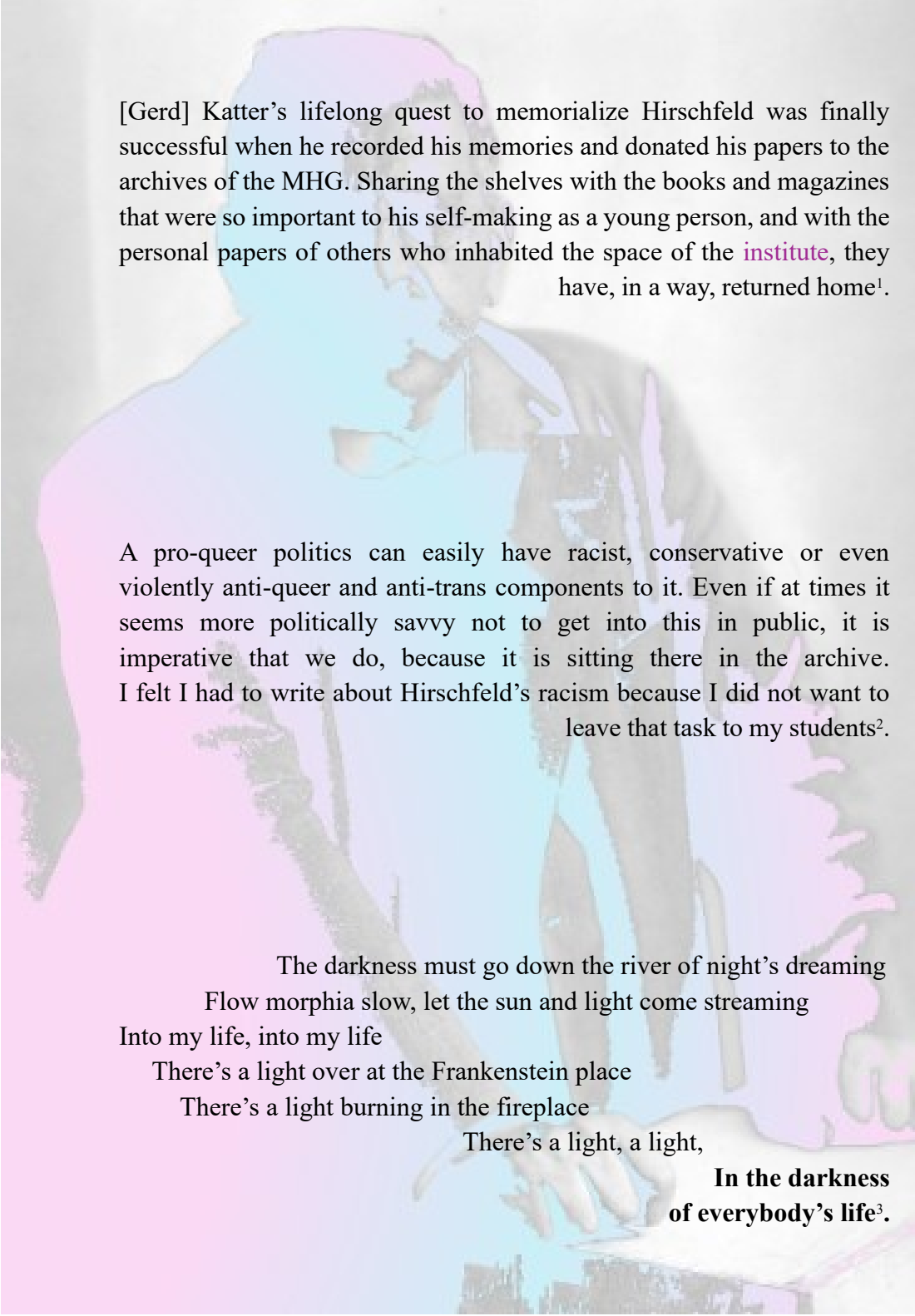
Merci à la Chaire LGBTQI+ de m'avoir permis de présenter ce travail lors de la 2^e rencontre du Réseau Jeune Recherche LGBTQI+, les 11 et 12 mai 2026, ainsi que d'avoir financé mon déplacement. Merci aux participant·es de ces journées pour les retours constructifs et les discussions informelles précieuses. Merci à Léon/Léanne et à Gaëlle de m'avoir hébergé·e à Liège à mon retour de Lyon à 2h du matin.

Merci à toutes les travailleur·euses de l'UCL, l'ULB et l'ULiège – particulièrement les campus de Saint Louis, de Flagey et du 20 août. Merci au personnel d'entretien, administratif, aux professeur·es, assistant·es, à toutes les personnes qui ont rendu possible cette année d'étude et de travail. Merci à Caroline pour les sandwiches toutes crudités sur pain gris, le meilleur sandwich et le meilleur service de toutes les cafétérias universitaires. Merci à Alix pour les discussions sur l'agentivité des personnes trans dans l'histoire de la médecine trans.

Merci au Centre Social Autogéré pour la bloque collective gratuite, qui m'a permis d'y écrire quelques pages de ce travail lorsque les bibliothèques universitaires étaient fermées (pour les vacances/blocus). Merci aux activistes sur place, notamment au nouveau groupe « Liège non-binaire », qui ont alimenté ma réflexion politique.

Merci à mes camarades de promotion, à Aline, Timi, Claudia, Pauline et Pauline, Bénédicte, Julia. Merci à Lénäick pour le soutien et les avalanches mutuelles d'informations. Merci aux liégeois·es, Elena, Anna-Maria, Oriane, Danaé, pour les trajets de train, *before*s et *after*s des cours du vendredi. Merci pour le *care*, espérons qu'il continue dans la suite de nos parcours. Merci à Léon/Léanne pour l'aide précieuse à la traduction des termes allemands.

Merci à ma mère et à Roxane pour leur soutien sans faille. Merci à Camille de m'avoir écouté·e malgré un usage de mots compliqués, pour les rires et la décompression. Merci à mes compagnons à quatre pattes, Vanille, Dune, Balou, Arès et Saphir, pour les aboiements et ronronnements de motivation. Un tout grand merci à Vincent, pour avoir relu mes pages en m'apportant moult commentaires, pour avoir réussi à lier mes propos avec ceux de Pacôme Thiellement et du D^r W. D. Gaster, pour me soutenir chaque jour et me forcer à sortir respirer l'air frais.



[Gerd] Katter's lifelong quest to memorialize Hirschfeld was finally successful when he recorded his memories and donated his papers to the archives of the MHG. Sharing the shelves with the books and magazines that were so important to his self-making as a young person, and with the personal papers of others who inhabited the space of the **institute**, they have, in a way, returned home¹.

A pro-queer politics can easily have racist, conservative or even violently anti-queer and anti-trans components to it. Even if at times it seems more politically savvy not to get into this in public, it is imperative that we do, because it is sitting there in the archive. I felt I had to write about Hirschfeld's racism because I did not want to leave that task to my students².

The darkness must go down the river of night's dreaming
Flow morphia slow, let the sun and light come streaming
Into my life, into my life
There's a light over at the Frankenstein place
There's a light burning in the fireplace
There's a light, a light,
**In the darkness
of everybody's life³.**

¹ Andrea ROTTMANN, *Queer lives across the wall: desire and danger in Divided Berlin, 1945-1970*, Toronto/Tkaronto ; Buffalo, University of Toronto Press, 2023, p. 44.

² Laurie MARHOEFER « After Weimar; Beyond Hirschfeld? Nostalgia, Hagiography and What Comes Next », *German History*, vol. 43, n° 2, 2025, p. 323, 324.

³ Richard O'Brien, « Over at the Frankenstein Place », dans Jim Sharman, *The Rocky Horror Picture Show*, 20th Century Fox, Michael White Productions, 1976.

Introduction

Lors de mes cours d'histoire consacrés au nazisme, le récit des autodafés m'a laissé une grande impression. Les photos imprimées dans les manuels, montrant la foule en délire éclairée par les savoirs en flammes, se sont imprimées dans mes rétines. À vrai dire, ces images m'ont bien plus marqué·e que les légendes de celles-ci, ainsi que les explications de mes professeur·es – je n'ai qu'un vague souvenir à propos du contenu même de ces images, du contenu même des livres brûlés. De la littérature dégénérée, contraire à l'esprit allemand, de la littérature scientifique, des livres d'opposants politiques, écrits par des juif·ves.

Quelle ne fut pas ma surprise lorsque, bien plus tard, j'ai découvert l'**Institut** berlinois de science sexuelle, ainsi que la destruction de ses archives dans les premiers autodafés nazis, le 10 mai 1933, alors que je me documentais sur l'histoire de la médecine trans, pour un cours d'éthique biomédicale. Ma surprise, et mon désarroi : pourquoi donc n'étais-je pas au courant ? Mon ambition première, pour ce travail, était de contrer ce que je comprendrai plus tard sous le nom d'une injustice épistémique – de contrer l'absence de cet **Institut** au sein des mémoires collectives, et plus généralement, l'absence d'histoires trans dans nos imaginaires.

Depuis, à chaque discussion informelle, je demande. J'ai demandé à une personne allemande, à une personne ayant suivi le master en sexologie à l'ULB, à un·e psychiatre spécialisé·e dans l'accompagnement des personnes trans, à des activistes varié·es. J'ai demandé à mes proches, et globalement, à toute personne me demandant ce sur quoi je travaillais. De cette « enquête » (sans aucune prétention scientifique ni exhaustive), j'en ressors deux conclusions. D'une part, l'écrasante majorité des personnes n'étaient pas au courant de l'existence de l'**Institut**, étaient très étonnées et intéressées par cette histoire. D'autre part, les personnes qui connaissaient étaient toutes, *sans exception*, des personnes trans et/ou non-binaires, intersexes, *holebi*. Toutes les personnes *queers* ne connaissaient pas l'**Institut**, mais toutes celles qui le connaissaient étaient directement concerné·es. Ces disparités de connaissance ne sont pas accidentelles. Mais avant d'expliquer cela, situons quelque peu la discussion qui va suivre.

L'**Institut** berlinois de science sexuelle a ouvert ses portes en juillet 1919⁴. À la base du projet, le médecin juif et homosexuel Magnus Hirschfeld, dont l'achat d'un manoir dans un

⁴ La date précise n'est pas certaine. Rainer HERRN, *De l'amour et de la souffrance*, trad. de Anne-Sophie ANGLARET, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2025, p. 10-11.

quartier huppé (lors des bouleversements politiques et économiques liés à la fin de la Première Guerre mondiale, la chute de l'Empire allemand, la Révolution et l'avènement de la République de Weimar) consistait en la pérennisation de ses travaux scientifiques.

L'**Institut** avait une double fonction : œuvrer pour la légitimation de la science sexuelle en tant que discipline scientifique respectable et reconnue, et se servir de cette reconnaissance pour naturaliser les corps, comportements et identités/subjectivités sexuelles et genrées déviantes (homosexualité, travestissement, « hermaphrodisme », sadomasochisme, etc.)⁵. Mais l'**Institut** était surtout un centre de recherche dédié à l'étude de la sexualité humaine et du transfert de connaissance pour un public plus large. Parmi ses multiples fonctions, il est centre d'archives, lieu de recherches et d'expérimentations, de conseil juridique, polyclinique, planning familial... Hirschfeld n'était pas seul : une équipe pluridisciplinaire l'accompagnait, et sur le plan militant, il était un des membres fondateurs du Comité Scientifique Humanitaire [*Wissenschaftlich-humanitäre Komitee*], fondé en 1897, consacré à la défense des droits homosexuels et la dépénalisation de l'homosexualité masculine. Lieu de passage où l'on évitait de poser des questions indiscrettes, l'**Institut** accueillait aussi des activités plus ou moins légales – par exemple, des réunions de l'Internationale communiste ont eu lieu dans des chambres louées par Recha Tobias (sœur de Hirschfeld) à Willi Münzenberg et Babette Gross⁶.

Chose importante : les formes de sexualité que l'on nommerait aujourd'hui *queers* n'étaient pas forcément les plus étudiées – l'**Institut** fut utile aussi pour les couples hétérosexuels en quête d'informations sur la contraception, l'avortement, la prévention et le traitement d'IST⁷. Cependant, l'**Institut** était situé au sein de luttes contemporaines pour les droits reproductifs, pour la dépénalisation de l'homosexualité masculine (§175 du Code pénal) ; ces luttes étaient elles-mêmes galvanisées par la création, dans le Berlin de l'entre-deux-guerres, de communautés homosexuelles, lesbiennes, travesties⁸. L'**Institut** était un lieu important (mais pas le seul lieu) où se construisaient les subjectivités sexuelles et genrées.

⁵ *Ibid.*, p. 44.

⁶ Heike BAUER, *The Hirschfeld Archives : Violence, Death, and Modern Queer Culture*, Philadelphia, Temple University Press, 2017, p. 81, 82.

⁷ Rainer HERRN, *De l'amour et de la souffrance*, op. cit., p. 351, 352.

⁸ Angeles ESPINACO-VIRSEDA, « "I feel that I belong to you": Subculture, Die Freundin and Lesbian Identities in Weimar Germany », *spaces of identity*, vol. 4, n° 1, 2004 ; Laurie MARHOEFER, *Sex and the Weimar Republic: German homosexual emancipation and the rise of the Nazis*, Toronto/Tkaronto, Buffalo, University of Toronto Press, 2015 ; Katie SUTTON, « "We Too Deserve a Place in the Sun": The Politics of Transvestite Identity in Weimar Germany », *German Studies Review*, vol. 35, n° 2, 2012.

Puisque ce travail réfléchit l'importance de cet **Institut** avec un point de vue trans, voyons, d'une part, comment la transitude (terme que je définis plus loin) y était conceptualisée, et d'autre part, comment les personnes « travesties » y étaient traitées.

La théorie d'Hirschfeld, élaborée sur le temps long avant, pendant et après la période d'activité de l'**Institut**, est celle des « stades intermédiaires ». Assez succinctement, elle se base sur un postulat, le « monisme sexuel », selon lequel la différence entre « mâle » et « femelle » n'est pas une différence de nature, mais de degré. Autour des pôles idéaux et jamais effectivement réalisés de « l'homme totalement masculin » et « la femme totalement féminine » existent des variations, des « stades intermédiaires sexuels ». La classification des différents stades intermédiaires repose sur des caractéristiques génitales, somatiques, psychosexuelles et psychiques, d'où découlent quatre groupes ; les « hermaphrodites » (stades intermédiaires des organes sexuels), les androgynes (stades intermédiaires des caractéristiques physiques), les homosexuel·les et métatropes⁹ (stades intermédiaires de la pulsion sexuelle), les travesti·es (stades intermédiaires des caractéristiques psychiques). Le « transvestisme » est donc une modalité parmi quatre autres de variation sexuelle/genrée, qui sont analytiquement distinctes sans être incompatibles. Notons cependant que, comme ses successeurs, Hirschfeld met bien plus en avant les personnes transféminines que transmasculines, déséquilibre lié en partie au fait que la transition vers le féminin, vers un genre dévalorisé socialement, est vue comme étrange et nécessitant plus d'explications que la transition vers le masculin.

La conceptualisation du « transvestisme » est le fruit d'un dialogue entre le corps médical et les personnes effectuant ces pratiques de travestissement. Elle a lieu durant un « tournant photographique » de la sexologie : on passe d'une culture de preuves textuelles (par exemple, des récits de patient·es¹⁰) vers une façon plus incarnée [*embodied*] et matérielle de représenter les sexualités. Kattie Sutton, chercheuse en littérature et en études de genre, considère que ces images sont pertinentes pour réfléchir tant du point de vue des scientifiques que de celui des sujets représentés/se représentant, afin de voir en quoi les catégories sexologiques sont le fruit d'une co-construction¹¹. Dans le cas des travesti·es (mais aussi des intersexes*¹², des homosexuel·les, etc.), Hirschfeld et ses collègues sexologues produisaient

⁹ Terme utilisé contre celui de sadomasochisme. Rainer HERRN, *De l'amour et de la souffrance*, op. cit. p. 33.

¹⁰ À propos des pratiques discursives et textuelles, voir Emma HEANEY, « "I am not a friend to men": Embodiment and desire in Magnus Hirschfeld's *Transvestites* case studies », *Journal of Lesbian Studies*, vol. 22, n° 2, 2017.

¹¹ Katie SUTTON, « Sexology's Photographic Turn: Visualizing Trans Identity in Interwar Germany », *Journal of the History of Sexuality*, vol. 27, n° 3, 2018, p. 451.

¹² Pour le terme contemporain d'« intersexe », qui hérite d'une histoire médicale et activiste que l'on peut faire remonter à la notion « hermaphrodisme » utilisée à cette époque, j'utilise l'astérisque avec la même justification

des images, dans un environnement contrôlé et scientifique, demandant à ses patient·es d'effectuer différentes pauses, d'enfiler (et d'enlever) certains vêtements. Étant homosexuel et se travestissant occasionnellement, Hirschfeld avait aussi accès à certains espaces *queers*, lui permettant de mobiliser pour sa recherche des photos prises dans d'autres cadres que celui du cabinet médical, laissant voir les espaces communautaires de travesti·es¹³. Cette co-construction des savoirs a eu lieu au sein de l'**Institut**. Lorsque des membres de partis politiques influents, des policiers, des juristes, visitaient l'**Institut**, sa patientèle faisait parfois partie intégrante de l'exposition. Les patient·es pouvaient raconter leurs expériences et/ou montrer certaines parties de leur corps – leur participation active brouillant les frontières entre objet et sujet de recherche. Matériellement, cette co-construction consistait également en un échange de services (et/ou en de l'exploitation). C'est le cas d'Otto Helmer, qui n'avait pas les moyens de rembourser les frais de séjour à l'**Institut** lorsqu'il a été accusé pénalement d'actes homosexuels : il a payé sa dette en créant un index pour une monographie de Hirschfeld¹⁴. C'est aussi le cas de Gerd Katter, dont la torsoplastie est réalisé par un chirurgien d'hôpital public qui a menti sur le type d'opération effectué pour que Katter puisse recevoir un remboursement – opération dont il n'était pas très satisfait, mais n'a pas osé s'en plaindre, de peur de mettre en rogne le médecin et d'avoir des ennuis (financiers et légaux)¹⁵.

L'objectif des recherches sur la transitude au sein de l'**Institut** était de la naturaliser : cet objectif scientifique venait appuyer l'objectif politique de rendre la transitude respectable. Les médecins ont travaillé avec les forces de l'ordre et le législateur pour créer des certificats de travestissement : des documents attestant le diagnostic de transvestisme, d'hermaphrodisme, etc., justifiant médicalement la pertinence de l'acte de travestissement. Ce document permettait aux travesti·es d'avoir une arme en plus face au harcèlement policier – où, de façon plus pessimiste, permettait à une minorité d'entre eux d'échapper à cette forme de répression policière, maintenue inchangée pour les innombrables autres personnes dont l'apparence genrée était perçue comme méritant une sanction.

La fin de l'**Institut** est bruyante et tragique. Le 6 mai 1933, des étudiants (au matin) et des soldats (l'après-midi) du parti nazi rentrent de force dans l'**Institut**, l'occupent, surveillent

que pour les termes homme/femme trans*. Michal RAZ, Loé PETIT, *Intersexes. Du pouvoir médical à l'autodétermination*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2025.

¹³ Katie SUTTON, « Sexology's Photographic Turn: Visualizing Trans Identity in Interwar Germany », *Journal of the History of Sexuality*, op. cit., p. 455.

¹⁴ Rainer HERRN, *De l'amour et de la souffrance*, op. cit., p. 433.

¹⁵ *Ibid.*, p. 462, 463.

et menacent le personnel et les habitant·es, détruisent et réquisitionnent ses archives. Le 10 mai 1933, elles sont brûlées dans le premier autodafé nazi, et un buste d'Hirschfeld, « l'homme le plus dangereux d'Allemagne » est jeté dans le feu¹⁶. Certaines de ses archives ont survécu : sauvées par des collaborateurices les envoyant à l'étranger, vendues aux enchères par les nazis, disséminées dans des musées et centres d'archives dans plusieurs pays, etc. Malgré la renommée internationale de l'*Institut* et de son fondateur, malgré la destruction spectaculaire de ses archives sur la place publique, filmée et transmise internationalement, il a été discrètement évincé des mémoires collectives au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Cet oubli est la conséquence sur le long terme des campagnes de diffamation nazies contre la science sexuelle comme une science juive et sexuellement dégénérée, ainsi que de leur destruction radicale des savoirs produits au sein de l'*Institut*. Cependant, il est aussi le résultat de la suppression active de la mémoire, y compris par les politiques mémorielles¹⁷.

Malgré l'abondance d'histoires culturelles et sociales du nazisme, nous manquons toujours, à l'heure actuelle, d'une analyse trans. Elle est en train de se construire : la plupart de la littérature mobilisée ici est extrêmement récente, beaucoup de travaux sont encore à paraître¹⁸. À ce stade de la recherche, il est contre-productif de tenter de fournir une explication cohérente et exhaustive, mais plutôt il faut voir au cas par cas les différentes formes de vécus trans sous le nazisme. Il est donc fort probable que certaines analyses effectuées ici soient rendues obsolètes dans quelques années (si pas dans quelques mois) – ce qui n'est pas plus mal, car cela signifiera que la recherche continue d'avancer.

L'intérêt à propos de l'*Institut* repose aussi sur les comparaisons que l'on peut effectuer avec les politiques actuelles – Paul B. Preciado a désigné comme un « autodafé numérique » les actions de censure et d'effacement effectués par l'administration Trump (qui, dans son

¹⁶ Heike BAUER, *The Hirschfeld Archives : Violence, Death, and Modern Queer Culture*, op. cit., p. 99, 100. La température de fusion du bronze étant supérieure à celle à laquelle brûle le bois, le buste a survécu et est désormais aux archives de la Société Magnus Hirschfeld.

¹⁷ Andrea ROTTMANN, *Queer lives across the wall: desire and danger in Divided Berlin, 1945-1970*, op. cit., p. 43.

¹⁸ Deux thèses récemment défendues ne sont pas encore en accès libre, mais paraîtront prochainement en tant que monographies ; Xavier NUNN, *Liminal lives: trans feminine histories from Weimar and Nazi Germany* [en ligne], University of Oxford, 2023, URL : <https://ora.ox.ac.uk/objects/uuid:4b85a146-6eab-4baf-9256-1fe73570e162>, consulté le 5 mai 2026 ; Marcel STROBEL, *Queering the Archive: Transgender Identities in Weimar and Nazi Germany* [en ligne], UC Santa Barbara, 2025, URL : <https://escholarship.org/uc/item/6tt8c9rb>, consulté le 5 mai 2026.

entreprise génocidaire, a publié le 6 mai 2026 un document associant le mouvement « radicalement pro-trans » à du terrorisme, nécessitant d’être localisé et neutralisé¹⁹).

1.1. Précisions terminologiques

Ce travail portant sur une période historique passée, utilisant ses propres termes et concepts dont l’extension n’est pas la même que ceux d’aujourd’hui, il est important de préciser ceux qui seront utilisés ici. J’utilise « transitude » comme une traduction du terme anglais *transness*, qui est lui-même le substantif de l’adjectif *trans*. Le terme « transitude » me permet de discuter de la *transness* d’une façon ontologiquement moins chargée que le terme « transidentité »²⁰. Le terme *transness* est traduit par « transitude » en 2014 par Alexandre Baril et Catriona LeBlanc, circule depuis dans les milieux trans québécois, et est adopté par l’Office québécois de la langue française en 2019²¹. Suivant cette évolution linguistique, je vois le terme « transitude » comme conceptuellement ouvert, désignant « l’état d’être trans »²², sans pour autant imposer une définition stable de ce que signifie cet état et de ce que signifie « trans ».

En Allemagne, lors de la République de Weimar, les termes utilisés (majoritairement) sont ceux de « *transvestit/in* ». Les personnes socialement assignées homme qui se travestissent sont nommées « travesti » (en allemand, *transvestit*), les personnes socialement assignées femme qui se travestissent sont nommées « travestie » (*transvestitin*). Il y a des porosités entre différentes catégories désignant des formes différentes, mais reliées, de subjectivités *queer*. La désignation « *transvestit/in* » peut concerner des personnes se travestissant dans différents contextes, certains privés, d’autres plus ou moins publics ; mais il peut également concerner des formes de subjectivités qui *aujourd’hui* seraient comprises comme trans et/ou non-binaires. On peut lier la figure des travesties à celle de la « femme masculine »²³ et des lesbiennes *butch*

¹⁹ Paul B. PRECIADO, « L’autodafé numérique de Trump et de Musk ou l’effacement de nos existences » [en ligne], *Libération*, 2025, URL : https://www.liberation.fr/idees-et-debats/opinions/lautodafe-numerique-de-trump-et-de-musk-ou-leffacement-de-nos-existences-par-paul-b-preciado-20250228_PSIUVPB4O5G3VNAYU44CVSHADY/, consulté le 14 mai 2026 ; THE WHITE HOUSE, « United States Counterterrorism Strategy » [en ligne], Washington, 2026, URL : <https://www.whitehouse.gov/wp-content/uploads/2026/05/2026-USCT-Strategy-1.pdf>, consulté le 14 mai 2026.

²⁰ Je précise que je ne reprends pas la définition que donne Pauline Clochec de la transitude, d’une part, car j’ai plusieurs désaccords théoriques et politiques avec les propositions du « matérialisme trans », d’autre part, car Clochec n’est pas la première à mobiliser ce terme en français, même si elle a particulièrement contribué à le visibiliser en France – et donc en Belgique francophone. Pauline CLOCHEC, *Après l’identité*, Fellingring, Hystériques et Associés, 2023, p. 127.

²¹ Alexandre BARIL, « Briser le silence, occuper l’absence : transféminismes francophones et (in)justices épistémiques », dans Vinay SWAMY et Louisa MACKENZIE (éds.), *Devenir non-binaire en français contemporain*, Paris, Le Manuscrit, 2022, p. 48-50.

²² *Ibid.*, p. 49.

²³ Katie SUTTON, *The masculine woman in Weimar Germany*, New York, Berghahn Books, 2011.

[*männin*] de l'époque²⁴ ; on peut lier celle des travestis aux pratiques de travestissement chez les homosexuels. Ces frontières étaient (et sont toujours!) poreuses, car il ne s'agit pas de catégories mutuellement exclusives. Il y a des précautions à prendre quant à l'utilisation de certains concepts historiquement et politiquement situés ; cependant, les catégories actuelles de « transgenre » et « transidentité » héritent d'une histoire, médicale *et* activiste, que l'on peut faire remonter aux théorisations de Hirschfeld. En ce sens, nos catégories actuelles sont liées historiquement aux catégories utilisées à cette époque, donc, peuvent s'éclairer mutuellement.

Différents usages existent dans les travaux discutant de cette période. Dans sa thèse à propos des identités travesties dans la presse *queer* de l'époque, Oliver Seifert-Gram avance qu'imposer nos catégories contemporaines sape l'autodétermination des personnes, qui pourtant devrait primer²⁵. Cependant, cet argument a une certaine limite – celle des existences *queers* dont les traces sont quasi exclusivement rédigées par des actrices non-concernées (corps médical, juridique, politique, policier, etc.) qui ne respectaient souvent pas cette autodétermination. Contrairement à Seifert-Gram, qui discute de sources écrites à la première personne, ma discussion se situe au sein de milieux où la parole travestie est captée, modulée, par le corps médical (qui construit implicitement une norme cis par une conceptualisation de la transitude comme déviance de cette norme). Lorsque je discuterai de personnes dont on peut raisonnablement inférer que leur parcours de vie ainsi que leurs paroles (quand elles sont présentes) se rapprochent de ce qui est compris de manière contemporaine comme « trans », j'utiliserai alors les termes « homme trans* » et « femme trans* ». L'astérisque, ici, vient rappeler le caractère spéculatif de cette désignation.

1.2. « Histoire trans » comme méthode critique pour dénaturiser la *cisness*

La posture épistémologique que j'adopte ici est celle d'envisager l'histoire avec une perspective trans. Par perspective trans, je n'entends pas seulement le fait de faire émerger, dans les récits, des personnages historiques que l'on peut qualifier de trans* ; il s'agit plutôt, comme Bean Velocci l'explique, d'envisager la transitude comme une *méthode*, d'une façon analogue à ce qu'a proposé Joan Scott à propos du concept de « genre »²⁶. Une « histoire trans », en ce sens, ne serait pas uniquement une « histoire de la transitude » ou une « histoire des personnes

²⁴ Angeles ESPINACO-VIRSEDA, « « I feel that I belong to you »: Subculture, Die Freundin and Lesbian Identities in Weimar Germany », *spaces of identity*, op. cit., p. 85.

²⁵ Oliver Jesse SEIFERT-GRAM, *Transvestit Sucht Gedankenaustausch: The Creation and Control of Transvestite Identities in Weimar Queer Media*, University of Missouri-Columbia, 2021, p. 5-10, surtout p. 8.

²⁶ Beans VELOCCI, « Denaturing Cisness, or, Toward Trans History as Method », dans Emma HEANEY (éd.), *Feminism against Cisness*, Duke University Press, 2024 ; Joan SCOTT, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, trad. de Éléni VARIKAS, vol. 37, n° 1, 1988.

trans* » mais aussi une histoire « transifiée » ou « transée » ; une histoire consistant à dénaturiser la *cisness* (terme signifiant « le fait d'être cis », et qui n'a pas encore, à ma connaissance, de traduction vers le français). Velocci critique une manière d'historiciser la transitude qui participe, à ses dépens, à naturaliser la *cisness* :

In trying to work through the problem of who counts as trans, scholars have implicitly framed trans history as being concerned with a numerically minority population who can be identified by the extremity of their gender transgression, because most people simply aren't trans. Trans people become visible in archives because of behaviors that are supposed to be exceptional, and every one else is presumed to be cis. If most people in the past are categorized as not-trans, and trans people are a numerically small minority that need to be carefully searched for, then it makes it look as though a cis/trans distinction has basically been around forever. It hides the way that *cisness* had to be constructed as a privileged way of being²⁷.

Velocci propose d'envisager l'histoire trans comme une manière de montrer le caractère *construit* de la norme cis, construction politiquement et historiquement située. La norme cis, comme les normes concernant la blancheur, l'hétérosexualité, le validisme, la minceur, etc., se construit comme une évidence naturelle et invisible. Chercher des personnes trans dans le passé risque de réaffirmer implicitement le caractère naturel et évident de la *cisness* – en créant une vision du passé où, la plupart du temps, à peu près tout le monde se sentait en phase avec la catégorie de genre qui leur était assignée. Mais l'assignation d'un genre (et son acceptation) est liée à un énorme travail normatif, qui s'invisibilise pour faire paraître comme naturelle l'adéquation d'un vécu subjectif avec les catégories genrées. Si le pouvoir de la normativité cis vient de l'invisibilisation de son caractère construit, les histoires trans peuvent intervenir pour rendre visible cette construction. Nous devrions faire preuve d'autant de scrupules à utiliser des catégories comme « homme » ou « femme » (implicitement cis) pour désigner des sujets historiques, que de scrupules à désigner quelqu'un comme « trans* ». La question n'est pas uniquement « peut-on, oui ou non, considérer Jeanne d'Arc comme un homme trans ? » mais devient « comment le genre était agencé au Moyen-Âge, et quelles formes de déplacements genrés étaient possibles ? »²⁸. Ces deux approches (chercher des figures historiques trans/dénaturiser la norme cis) ne sont pas mutuellement exclusives et incompatibles. Dans ce travail, mon objectif est de présenter les conditions d'(im)possibilité d'écrire des récits historiques avec une perspective trans, et cela touche tant à l'(in)visibilisation de figures historiques trans qu'à la (dé)naturalisation de la norme cis.

²⁷ Beans VELOCCI, « Denaturing Cisness, or, Toward Trans History as Method », dans Emma HEANEY (éd.), *Feminism against Cisness*, op. cit., p. 116.

²⁸ A propos de la transitude au Moyen-Âge, voir Clovis MAILLET, *Les genres fluides: de Jeanne d'Arc aux saintes trans*, Paris, Arkhê, 2020.

Cependant, il est inconfortable d'affirmer en même temps que la *cisness* est invisible alors qu'elle est partout, et que la transitude est invisibilisée alors qu'elle est, et surtout aujourd'hui, survisibilisée. Un exemple de cette tension se situe dans la notion de « passing »²⁹:

Le passing est une question qui divise la communauté trans : entre celles et ceux qui souhaitent et peuvent passer, rejoindre l'un des deux genres, pour devenir invisible, pour se sentir en « sécurité », pouvoir trouver un travail, pour se fondre dans la foule afin d'éviter les violences verbales et physiques dans l'espace public (le plus souvent l'espace urbain) ; et celles et ceux qui pratiquent d'autres styles corporels, qui sont dans la non-conformité de genre, par choix ou par manque de moyens financiers pour payer le prix du passing, par manque d'accès aux espaces qui produisent la conformité de genre – les villes avec leurs hôpitaux, leurs médecins, leur anonymat³⁰.

Ces tensions entre visibilité et invisibilité, et acceptation de certaines formes de transitude à condition qu'elles disparaissent de l'espace social, existaient déjà dans le militantisme travesti à l'époque de Weimar³¹.

L'invisibilité de la *cisness* est l'invisibilité de la norme : la *cisness* est tenue pour tellement évidente, naturelle, qu'elle n'a pas besoin d'être nommée. Ce qui est nommé, par contre, c'est la déviation de cette norme, le comportement défectueux, qui doit être maîtrisé, corrigé, encadré. Le « transsexualisme » a été nommé avant que ne soit nommée la *cisness* – la *cisness* a été implicitement définie comme une norme dont la transitude est la déviation. C'est en ça que la norme cis est « invisible »³².

L'invisibilité de la transitude est toute autre. C'est une invisibilité liée à une situation de minorisation. Dans une société organisée autour d'une évidence cis, les *possibilités mêmes* de transgresser cette évidence sont étouffées. Mais aussi, la mise en discours de la transitude par les institutions médicales, légales, pénales, médiatiques, participe à une forme pernicieuse d'invisibilisation : par l'imposition de discours, de concepts et de manières de penser cis-centrées, au détriment de conceptions élaborées depuis les marges. La visibilisation accrue du « phénomène trans », d'une « épidémie trans », de représentations caricaturales et objectifiantes des personnes trans consiste en une forme d'invisibilité par la survisibilité de discours *sur* les

²⁹ Concept emprunté aux communautés racisées où le « passing » désigne le fait d'être perçu·e comme blanc·he, dans le contexte trans, il désigne le fait d'être perçu·e comme cis.

³⁰ Ian ZDANOWICZ, « L'architecture du passing : la place, le regard, le mouvement », *Comment s'en sortir ?*, n° 2, 2015, p. 85.

³¹ Katie SUTTON, « « We Too Deserve a Place in the Sun »: The Politics of Transvestite Identity in Weimar Germany », *German Studies Review*, *op. cit.*, p. 340.

³² Arnaud ALESSANDRIN, « La question cisgenre » [en ligne], *¿ Interrogations ? Revue pluridisciplinaire de sciences humaines et sociales*, vol. 15, 2013, URL : <https://hal.science/hal-00789539v1/>, consulté le 18 mai 2026.

trans (plutôt que *par* les trans). Cette survisibilité participe à invisibiliser les discours minoritaires de la transitude, ainsi qu'à naturaliser la *cisness*³³.

1.3. Plan du travail

Ce travail comporte deux parties principales. La première partie discute des (im)possibilités d'écrire des récits historiques avec une perspective trans. Partant de controverses sur Twitter où des personnalités transphobes nient la possibilité même d'envisager les personnes trans comme victimes du nazisme, il s'agit de situer un enjeu clé de l'historicisation de la transitude : contrecarrer les arguments transphobes d'une « nouveauté » trans. Cette « nouveauté trans » est mise en lien avec le concept « d'injustice épistémique » : il s'agit d'intégrer, au sein de la littérature philosophique consacrée à ce concept, une réflexion à propos des récits historiques et des mémoires collectives. D'une part, les silences structurels de l'histoire sont liés aux injustices épistémiques que subissent les personnes trans, y compris au sein des institutions de production de savoirs ; d'autre part, ces silences contribuent à invisibiliser la transitude et à naturaliser la norme cis, causant des injustices épistémiques très concrètes à toute personne qui aurait intérêt à s'interroger sur son assignation sociale à un genre (qu'elle soit trans, cis, intersexe, non-binaire, *holebi*, etc.).

La seconde partie applique ces réflexions épistémologiques et politiques à l'Institut berlinois de science sexuelle. Après avoir présenté plusieurs raisons pour lesquelles l'Institut a été oublié, ainsi que les luttes effectuées pour lutter contre l'effacement, je discute des différentes raisons pour lesquelles cet Institut a un intérêt pour les histoires trans³⁴. Il s'agit ici de situer historiquement et politiquement les raisons pour lesquelles « dans les milieux militants, Magnus Hirschfeld c'est vraiment le Saint Patron des trans »³⁵. Pour ce faire, je présenterai différents travaux qui discutent de l'Institut. Puisque certains seront vivement critiqués, je précise ici qu'il ne s'agit pas de s'attaquer à telle ou telle figure universitaire et juger son travail individuel, mais plutôt de soulever les difficultés qui émergent lors de l'écriture d'histoires minoritaires. En dernier lieu, je vais mettre en avant différentes injustices épistémiques causées par la mythification de cet Institut et de son illustre fondateur, contribuant, ironiquement, à exclure les personnes trans de leur propre histoire.

³³ Julia SERANO, *Manifeste d'une femme trans et autres textes*, trad. de Noémie GRUNENWALD, Éd. revue et augmentée, Paris, Cambourakis, 2025.

³⁴ Brandy SCHILLACE, « The World's First Trans Clinic », *Scientific American*, vol. 325, n° 2, 2021.

³⁵ J'emprunte cette formulation à l'un·e des participant·es aux 2^e rencontres du Réseau Jeune Recherche LGBTQI+, les 11 et 12 mai 2026, qui a affirmé cela lors d'une discussion informelle.

Histoires minoritaires contre les injustices épistémiques

1. La transitude a-t-elle une histoire ?

Même si de plus en plus d'historien·nes, archivistes, militant·es trans travaillent à historiciser la transitude, l'idée selon laquelle celle-ci n'a pas d'histoire (ou alors, si elle en a une, elle est extrêmement récente) est très puissante. En guise d'exemple, je vais présenter plusieurs controverses liées au statut des personnes trans sous le nazisme : ont-elles, ou non, été victimes de répression nazie ? Et surtout, comment l'histoire peut-elle, ou non, répondre à cette question ? Dans un deuxième temps, il s'agira d'examiner la notion d'« histoires minoritaires » avec les concepts d'injustices épistémiques.

1.1.Des controverses historiques sur twitter

Le 13 mars 2024, l'historien·ne étatsunien·ne Laurie Marhoefer était à son bureau, en train de corriger des travaux. Iel fut interrompu·e dans son travail par des messages, lui demandant si iel avait vu « le tweet ». Le tweet en question avait été publié par la très prolifique autrice de tweets transphobes (et d'une saga dont on ne va pas prononcer le nom) J. K. Rowling :

[Anonyme] : The Nazis burnt books on trans healthcare and research, why are you so desperate to uphold their ideology around gender?

J. K. Rowling : I just... how? How did you type this out and press send without thinking 'I should maybe check my source for this, because it might've been a fever dream'?³⁶

Malheureusement, ce n'était ni la première ni la dernière fois que Rowling se servait de sa plateforme, son audience et sa notoriété pour diffuser de la désinformation transphobe. Il s'agit d'un comportement assez documenté depuis presque une dizaine d'années³⁷. Ici, l'autrice *terminally online* aurait dû prendre le temps, elle aussi, de « checker ses sources ». Car la destruction de l'*Institut* berlinois de science sexuelle, son pillage et la destruction par le feu d'une grande partie de ses archives, est un des actes transphobes les plus documentés et les plus connus du XX^e siècle. Bien sûr, tout est relatif : même les épisodes les plus connus d'une histoire trans sont globalement inconnus du grand public (et inconnus d'historien·nes qui n'ont pas d'intérêt particulier envers ces questions).

³⁶ Laurie MARHOEFER, « Debunking J. K. Rowling's misinformation on trans history » [en ligne], *Pride*, 2024, URL : <https://www.pride.com/culture/perspectives/jk-rowling-trans-history>, consulté le 25 février 2026.

³⁷ Theara COLEMAN, « A timeline of JK Rowling's anti-trans shift » [en ligne], *The Week*, URL : <https://theweek.com/feature/1020838/jk-rowlings-transphobia-controversy-a-complete-timeline>, consulté le 26 mars 2026.

Les propos de Rowling s'inscrivent dans des controverses autour du régime nazi ; quelles communautés en ont été des « victimes » ? Ces controverses propres à une certaine mémoire collective du nazisme et de la Seconde Guerre mondiale ne concernent pas uniquement la transitude – citons les lesbiennes, les roms, les personnes noires, les personnes handicapées, les communistes, les anarchistes, les « asociaux », et bien d'autres populations minorisées, dont le statut de « victime » n'a pas/ne fait pas l'unanimité. Les personnes juives ont également dû lutter, sur le temps long, afin que les violences exercées à leur encontre par le régime nazi soient reconnues. En ce qui concerne une reconnaissance des violences exercées par les nazis envers les personnes trans, le consensus n'est clairement pas atteint – ni dans les sciences historiques ni dans les mémoires collectives.

C'est ce qu'expliquait déjà Laurie Marhoefer, en 2022, lorsqu'iel fut également interrompu·e dans son travail par une polémique qui avait commencé sur Twitter. En juillet 2022, l'étudiante allemande Marie-Luise Vollbrecht, déjà connue pour ses positions « *gender-critical* »³⁸, a tweeté qu'affirmer que les personnes trans avaient été victimes du nazisme signifiait se moquer des « vraies » victimes. La polémique a pris de l'ampleur, ses opposant·es utilisant le hashtag #MarieLeugnetNSVerbrechen (« Marie conteste les crimes nazis »). Vollbrecht a attaqué en diffamation les personnes utilisant ce hashtag. Laurie Marhoefer a rédigé un avis d'expert·e à la demande d'une association trans accusée par Vollbrecht. Puis, en décembre 2023, iel a publié cet avis dans un article de la revue *Central European History*. Voici l'enjeu principal de ce procès :

The crux of the lawsuit was whether it was accurate to say that Vollbrecht lied about Nazi crimes against trans people. That is, *were* transgender people victims of the Nazi state? As it turned out, historians did not agree. The case thus became one of those rare – and sometimes critically important – lawsuits in which a court ruled on the facts of history³⁹.

Finalement, Vollbrecht a perdu ce procès – il s'agit là de la première fois qu'un tribunal allemand a reconnu les personnes trans comme des victimes du nazisme.

Marhoefer dénonce une prémisse qui peut se glisser dans ce genre de débat, selon laquelle les personnes trans ne pourraient être reconnues avec humanité qu'à condition d'avoir été horriblement violentées par les nazis. Iel s'oppose totalement à cette vision ; le respect des

³⁸ Pour une analyse de ce mouvement transphobe et réactionnaire, voir Sara AHMED, « Gender Critical = Gender Conservative » [en ligne], 2021, URL : <https://feministkilljoys.com/2021/10/31/gender-critical-gender-conservative/comment-page-1/>, consulté le 15 mars 2026.

³⁹ Laurie MARHOEFER, « Transgender Life and Persecution under the Nazi State: *Gutachten* on the Vollbrecht Case », *Central European History*, vol. 56, n° 4, 2023, p. 596. Italiques dans l'original.

personnes trans ne doit pas dépendre de l'issue d'un débat historique. L'assertion de Vollbrecht ne concerne pas uniquement des « faits ». Si parler des personnes trans signifie se moquer des victimes (cisgenres), c'est parce que les personnes trans seraient ridicules. Mais les personnes trans ne sont pas ridicules, et leur souffrance durant le régime nazi non plus.

1.2. Ce que (ne) dit (pas) l'histoire

Cela étant dit, les historien·nes devraient pouvoir répondre à cette question historique – et, Marhoefer insiste, un consensus n'est pas encore atteint. Déjà, iel rappelle que la littérature *peer-reviewed* à propos des personnes trans et du nazisme est très limitée, et qu'une partie est fondamentalement biaisée. Les premiers travaux universitaires consacrés à la transitude et au nazisme affirmaient que les personnes trans n'étaient pas persécutées – ou alors, concédaient que certaines femmes trans l'étaient, mais uniquement car elles auraient été perçues par les nazis comme des hommes cisgenres homosexuels⁴⁰.

Ces deux assertions, Marhoefer les réfute, sur base de travaux plus récents qui montrent une situation plus nuancée et plus violente. Toutes les personnes trans ne subissaient pas les mêmes formes de répression, en fonction de facteurs tels que la race ou la classe. Mais il y a bien eu une hostilité étatique et un acharnement policier envers les personnes trans – plus particulièrement, les femmes trans. Ce changement d'approche au sein des sciences historiques a eu lieu grâce à l'augmentation de personnes travaillant sur ces sujets, des changements dans la conceptualisation de la violence nazie, dans la conceptualisation des personnes trans, ainsi que la numérisation des archives, les rendant plus facilement accessibles.

Marhoefer explique qu'iel mobilise dans ses travaux 27 cas de personnes trans lors de la période nazie. À sa connaissance, il s'agit du plus grand nombre de cas discutés *en même temps* – la plupart des historien·nes se basant sur des chiffres beaucoup plus faibles.

Attardons-nous sur ce détail. 27 personnes trans : ce chiffre semble minime, comparé aux chiffres dont nous avons connaissance concernant l'ensemble des victimes du nazisme. Cependant, prenons garde : la petitesse de ce chiffre n'est pas forcément indicative d'un faible nombre de personnes trans *effectivement* persécutées par le régime nazi. Déjà, parmi toutes les personnes persécutées par le nazisme en raison de leur race sociale, de leur engagement politique, etc., il n'est pas insensé de supposer qu'il y avait des personnes trans (*out* ou non).

⁴⁰ *Ibid.*, p. 596, 597. Notons que le fait de considérer une femme trans comme un homme est tout de même un acte *spécifiquement* transphobe, qu'il soit conscientisé comme tel ou non par la personne effectuant ce jugement.

Aussi, ces 27 personnes trans identifiées par Marhoefer sont celles qui ont été en contact avec les institutions pénales du régime nazi – dans le cas des personnes trans qui se sont cachées, qui ont réussi à éviter ces altercations, leurs traces historiques sont beaucoup plus difficiles à trouver. Cependant, il serait assez injuste de considérer que ces personnes, qui ont dû vivre cachées dans un climat hostile et violent, n’ont pas été persécutées⁴¹.

Ajoutons à cela le fait que les sources de cette persécution ne sont clairement pas les plus faciles à trouver. La destruction de l’Institut en 1933, plus qu’un symbole de la répression à venir, était en lui-même un acte que l’on peut qualifier de « mémoricide » – les milliers de documents brûlés, dont beaucoup étaient des exemplaires uniques, sont autant de traces inaccessibles des vies *queers* de l’époque de la République de Weimar⁴². Aussi, la répression peut exister sans qu’elle soit formalisée par des lois ciblant explicitement telle ou telle catégorie de population – les forces de l’ordre peuvent se donner la mission de corriger les « lacunes de la loi »⁴³, en surveillant, harcelant, des populations marginales, même lorsqu’elles n’entravent pas officiellement de lois. Cet usage « libéral » des lois par la police était en vigueur pour s’attaquer aux pratiques de travestissement : les §183 (outrage public à la pudeur) et §360 (comportement scandaleux) étaient régulièrement utilisés pour cibler les personnes portant des vêtements contraires à leur sexe assigné⁴⁴. Aussi, le maintien de lois répressives en matière de sexualité après la chute du nazisme a participé à pousser au silence des survivant·es.

Cependant, par rapport aux sources, leur rareté et la difficulté d’en trouver, il est utile d’en partie relativiser l’assertion selon laquelle elles sont *excessivement* rares. Ne négligeons pas le fait que, dans certains cas, il existe des traces, des archives, mais qu’elles n’intéressent pas grand monde. C’est ce que rappelle Xavier Nunn, historien spécialiste de la transitude lors de la République de Weimar et du régime nazi. Dans l’article *Trans Liminality and the Nazi State*⁴⁵, publié en 2023, Nunn constate l’absence d’études systématiques concernant les vies des

⁴¹ Pourtant, on peut voir ce genre d’argument étayé par des historien·nes, comme le fait Florence Tamagne par rapport aux lesbiennes (cisgenres ?) : « De manière générale, il faut cependant conclure que les lesbiennes n’ont pas subi de persécutions comparables à celles des homosexuels. Si elles acceptaient d’abdiquer leur personnalité et de se conformer aux normes en vigueur, elles avaient peu de risques d’être inquiétées. » Florence TAMAGNE, « La déportation des homosexuels durant la Seconde Guerre mondiale », *Revue d’éthique et de théologie morale*, vol. 239, n° 2, 2006, p. 92.

⁴² Matt FULLER, Leah OWEN, « Nazi Gender Ideology, Memoricide, and the Attack on the Berlin Institute for Sexual Research », *Peace Review*, vol. 34, n° 4, 2022.

⁴³ Antoine IDIER, *Réprimer et réparer: une histoire effacée de l’homosexualité*, Paris, Textuel, 2025, p. 135. Idier se concentre sur le territoire français, de l’Ancien Régime à nos jours, en passant par la Révolution française, la colonisation, le régime Vichy, ainsi que les formes actuelles de réparations effectuées par l’État.

⁴⁴ Laurie MARHOEFER, « Transgender Life and Persecution under the Nazi State: *Gutachten* on the Vollbrecht Case », *Central European History*, *op. cit.*, p. 598.

⁴⁵ Xavier NUNN, « Trans Liminality and the Nazi State », *Past & Present*, vol. 260, n° 1, 2023.

personnes trans à cette période – et ce, malgré l’existence de sources « en grande quantité », qui permettent, si elles sont mobilisées, l’écriture de nouveaux récits historiques.

Nunn discute de la vie d’une femme trans*, Käte Rogalli, sur base de plus de quatre cents pages de documents, entre 1938 et 1943 ; trois longues fiches de police contenant des lettres et des déclarations personnelles, une fiche médicale contenant une retranscription d’une séance de thérapie psychologique, ainsi que des certificats de naissance, de morts, et de mariage. Cet article est le deuxième écrit académique (à ma connaissance) qui traite de Käte Rogalli⁴⁶, et ce, quatre-vingts ans après sa mort, en 1942.

Käte Rogalli est née en 1903 à Berlin. Dans son enfance, elle s’intéressait aux vêtements et activités « féminines » ; passée à l’âge adulte, elle était victime de harcèlement de rue homophobe ; en 1923, ses parents la chassent de chez eux et elle est licenciée à son travail car on la suspecte d’être une femme dans des habits d’homme⁴⁷. S’ensuit une période d’instabilité économique en vertu de la lenteur administrative en ce qui concerne les demandes de transition légale – en 1926 seulement, elle obtient un certificat de travestissement, avec un changement de prénom (le prénom neutre « Gerd ») en 1928, et peut retrouver un emploi stable. En 1929, elle épouse une femme avec qui elle a deux enfants. Mais en 1936, la Gestapo lui impose de vivre comme un homme, lui retirant ses papiers et lui coupant les cheveux de force. Ensuite, son épouse la quitte (et la dénonce probablement), on lui retire la garde de ses enfants, elle est emprisonnée dans un camp de concentration de mai 1937 à février 1938. Elle effectue plusieurs passages en prison pour outrage à l’ordre public, puis est admise en 1941 dans une institution psychiatrique. N’étant pas considérée comme une menace pour la stabilité de la race aryenne, elle y est admise dans l’espoir de soigner sa transitude et de la réintégrer dans la société. Cette réintégration n’arrivera jamais. Le 12 mars 1943, on la retrouve décédée dans une des toilettes de l’hôpital – en vertu de certains comportements masochistes qu’elle a eus le long de sa vie, il est complexe d’établir s’il s’agissait d’un suicide ou d’un accident.

⁴⁶ Le premier dont j’ai connaissance est le mémoire de Kai* Brust, datant de 2022, dans lequel iel affirme que la vie de Käte Rogalli n’a été discutée que dans une exposition, en 2019, et n’a jamais été discutée auparavant dans un travail académique. Il n’est pas impossible, cependant, qu’elle ait déjà été mentionnée dans des travaux qui n’ont pas été numérisés et/ou ne sont pas facilement disponibles – ou que son histoire ait été discutée sans qu’elle soit nommée par son nom choisi, « Käte », mais plutôt par le nom neutre qu’elle a dû choisir lorsqu’elle a obtenu un certificat de travestissement, « Gerd », ou par son nom assigné à la naissance/deadname, « Walter ».

Kai* BRUST, *Die Zuschreibung von Gender-Nonkonformität als Werkzeug zum Erhalt der nationalsozialistischen „Volksgemeinschaft“ - Gender-Performance zwischen Politisierung und Pathologisierung*, Technischen Universität, Berlin, 2022, p. 61.

⁴⁷ Ce qu’en soit, elle était, mais pas comme ses collègues l’imaginaient.

Le cas de Käte Rogalli montre en quoi, même lorsque les archives existent et qu'elles sont conservées, leur mobilisation dans des recherches historiques n'est pas garantie. Pour cela, il faut que des historien·nes s'intéressent à ces histoires complexes en faisant émerger, depuis ces archives répressives (pénales, légales, médicales), un récit qui rend visible la vie de Käte Rogalli *en tant que femme trans**. Mais pour réussir cette tâche, il faut comprendre en quoi la détransition forcée et les thérapies de conversion consistent en une forme de violence – et que le « soin » qui lui était consacré rendait sa vie invivable.

Cependant, le nombre 27 n'est pas définitif – en témoigne le site *Trans Holocaust History*⁴⁸, tenu par l'autrice et activiste trans Eli Erlick. Recoupant les travaux de plusieurs historien·nes de la transitude sous le nazisme, elle cite 59 noms de personnes trans qui ont été interceptées par le régime nazi ; dix ont été tuées⁴⁹, quatorze ont été envoyées dans des camps ou institutions médicales et ont survécu, et pour trente-cinq, leur sort final n'est pas connu. Erlick précise ; cette liste est loin d'être complète, il manque des milliers de noms.

Compte tenu de la nécessité d'être invisible pour survivre à un régime transphobe, du caractère hétérogène et incohérent des persécutions nazies, de la partialité des sources (puisque rédigées par les appareils répressifs de l'état), la destruction et/ou la non-conservation des sources, du très faible nombre d'historien·nes qui adoptent une perspective trans dans leur recherche, on peut avancer qu'avoir connaissance de 59 personnes trans *nommées* sur cette période, ce n'est pas peu, c'est même beaucoup. Ces nombreuses difficultés auxquelles sont confrontées les historien·nes de la transitude (sous le nazisme comme à d'autres époques) expliquent en partie l'absence actuelle de consensus historique sur la question.

Cependant, la controverse dont nous discutons au départ n'a pas démarré dans un colloque, elle ne concernait pas uniquement des historien·nes, mais des activistes anti- et pro-trans. Il s'agit d'un affrontement politique portant, fondamentalement, sur le statut et l'humanité des personnes trans, de façon *contemporaine*.

1.3. Désinformation et ignorance structurelle

Lorsque Rowling publie, en mars 2024, un tweet selon lequel la destruction de recherches en santé trans par les nazis serait une hallucination produite par un esprit fiévreux

⁴⁸ Erlick ELI, « Trans Holocaust History » [en ligne], URL : <https://elierlick.com/transholocaust/>, consulté le 26 mars 2026.

⁴⁹ Käte Rogalli figure (à raison) parmi les personnes assassinées.

[fever dream], elle ne se contente pas de nier cette destruction – elle sous-entend que celle-ci est ridicule. Elle exprime son incrédulité face à cette affirmation tout bonnement inconcevable.

Le tweet de Rowling a suscité au moins deux types de réponses : certaines allant dans son sens, critiquant une falsification de l’histoire par les activistes pro-trans, qui s’inventeraient un statut de victime, et d’autres la contredisant. Les commentaires de ce tweet sont un lieu étrange où sont côte à côte des tweets expliquant en quoi la médecine trans aurait été inventée par les nazis, et des tweets montrant les images de la destruction de l’Institut. Confrontée à ces contre-arguments, Rowling a répondu ceci :

Rogue Ghost : They did though, google Magnus Hirschfeld.

J.K. Rowling : I know all about Hirschfeld. Are you sure you want to make him a poster boy for trans medicine? The man who believed in sterilisation of the unfit?⁵⁰

Notons d’abord qu’il s’agit là d’une façon assez malhonnête de dévier la discussion : le fait que Magnus Hirschfeld (et non Hischfeld) avait des pratiques eugénistes ne change rien au fait que les savoirs trans développés au sein de l’Institut ont été détruits par les nazis. Cependant, telle une horloge cassée qui donne la bonne heure deux fois par jour, Rowling pointe un réel enjeu lié aux mobilisations contemporaines de figures historiques – leurs actions contestables. Mais ses intentions ne sont pas louables : elle veut ainsi décrédibiliser les activistes trans, en instrumentalisant la « part d’ombre » des actrices de l’histoire de la médecine trans.

La facilité avec laquelle Rowling (ainsi que Vollbrecht) a pu considérer comme ridicule et invraisemblable l’idée selon laquelle les nazis auraient détruit des savoirs en santé trans est liée à ce que Beck Corby, chercheuse en *Science and Technology Studies*, appelle une « ignorance structurelle » à propos de la transitude. Dans l’article ‘No One Really Knows’: The Impact of Structural Ignorance on Transphobic Disinformation⁵¹, iel analyse différentes formes de désinformation transphobe et affirme que celles-ci réussissent à circuler en raison d’une ignorance structurelle à propos de la transitude.

Corby base son argumentation sur des procès ayant eu lieu aux États-Unis dans le cadre de lois interdisant les soins transaffirmatifs aux personnes mineures. Les arguments avancés pour justifier cette interdiction se basent sur une ignorance structurelle à propos de la transitude : en déplorant par exemple une « contagion », une « épidémie » de nouveaux cas

⁵⁰ J. K. ROWLING, « I know all about Hirschfeld... » [en ligne], 2024, URL : https://x.com/jk_rowling/status/1767928896454836646, consulté le 14 mars 2026.

⁵¹ Beck CORBY, « “No One Really Knows”: The Impact of Structural Ignorance on Transphobic Disinformation », *Bulletin of Applied Transgender Studies*, vol. 4, n° 1-3, 2025.

transgenres, en omettant le fait que, jusqu'il y a très peu, les personnes trans n'étaient tout simplement pas incluses dans les recensements statistiques, et que cette soudaine augmentation est (en partie) liée au fait que l'on a commencé à recenser « correctement » les personnes trans. Déterminer le nombre de personnes trans il y a quinze ans aux États-Unis est impossible, car aucune enquête statistique à grande échelle ne posait alors cette question. Or, en déplorant une soudaine augmentation de la population trans, on omet ce point crucial et sous-entend qu'avant d'être recensées par les outils statistiques, les personnes trans *n'existaient pas*⁵².

D'une façon analogue, la désinformation à propos de l'existence de personnes trans dans l'histoire s'appuie sur une ignorance structurelle des personnes trans dans les récits historiques dominants. L'argument est circulaire. L'histoire en tant que discipline ne s'intéresse pas aux personnes trans, ne les reconnaît pas comme telles, ne produit pas de savoirs à leur sujet. Lorsque des contre-histoires se construisent, en dehors et au sein des institutions, et viennent troubler cette ignorance structurelle, l'absence des personnes trans dans les récits historiques dominants devient un argument venant invalider ces contre-histoires.

On peut voir ce genre d'argument, reposant de façon abusive sur une ignorance structurelle, à propos de différents sujets minoritaires. En 2010, un groupe d'historien·nes et d'archivistes se sont fermement opposé·es à ce que le mémorial berlinois pour les victimes homosexuelles du nazisme, qui incluait une vidéo de deux hommes s'embrassant, en inclue également une de deux femmes s'embrassant⁵³. Leur argument, exprimé dans une carte blanche envoyée aux médias, était celui de la « falsification de l'histoire », car il n'existerait *aucun* cas historique suffisamment solide d'une lesbienne persécutée par les nazis en raison de son homosexualité⁵⁴. Mais de quelle histoire parle-t-on, dans ce cas ? Quelle histoire falsifie-t-on, lorsque l'on complique ses assertions définitives sur base de perspectives minoritaires ? L'affirmation selon laquelle il n'existe *aucun* cas historique de lesbienne persécutée en raison de son homosexualité était déjà fallacieuse en 2010 – il existait déjà à cette époque un bon

⁵² *Ibid.*, p. 23-27. Ici, je résume fortement les propos de Corby, qui prend en compte les différences entre les statistiques qui se basent sur le nombre de personnes ayant eu accès à des soins d'affirmation de genre et les statistiques qui se basent sur l'autodésignation, ainsi que la naturalisation des catégories « homme » et « femme » (cisgenres) qui donne aux autres catégories une connotation fortement politisée.

⁵³ Ce mémorial est installé au parc Tiergarten, plus ou moins à l'endroit où l'*Institut* était situé à l'époque. Régis SCHLAGDENHAUFFEN, « Les lesbiennes sont-elles des victimes du nazisme ? Analyse d'une controverse mémorielle à Berlin », *Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande*, vol. 42, n° 4, 2010.

⁵⁴ Laurie MARHOEFER, « Lesbianism, Transvestitism, and the Nazi State: A Microhistory of a Gestapo Investigation, 1939-1943 », *The American Historical Review*, vol. 121, n° 4, 2016.

nombre de travaux qui discutaient des différentes formes de persécutions liées à l'homosexualité ainsi que les différences entre celle masculine et féminine⁵⁵.

Avec cet exemple de ces historiens qualifiant un mémorial dans lequel apparaîtraient des lesbiennes comme une « falsification de l'histoire », nous voyons que la désinformation à propos de sujets politiques minoritaires n'est pas uniquement l'œuvre de personnages aussi caricaturaux que Rowling ou Vollbrecht. Aussi, dans son procès, Vollbrecht a sollicité un avis d'expert pour la défendre : avis écrit par Alexander Zinn, un historien qui a signé contre l'inclusion des lesbiennes dans le mémorial berlinois⁵⁶. La façon dont Corby conçoit la désinformation ne concerne pas uniquement des actrices politiques qui manqueraient de rigueur académique – la désinformation et l'ignorance structurelle sont aussi construites, intentionnellement *ou non*, par les institutions légitimes de production de savoir.

Ces trois controverses (les tweets et l'accusation en justice de Vollbrecht, les tweets de J.K. Rowling, la carte blanche contre l'inclusion des lesbiennes dans un mémorial berlinois) témoignent de plusieurs manières les difficultés auxquelles on est confronté·e lorsque l'on veut réfléchir l'histoire d'un point de vue minoritaire. Il s'agit de faire exister, au présent, un récit passé, qui a existé sans pour autant être retenu dans les récits historiques dominants, et ce, pour permettre un futur viable – cette écriture au futur antérieur consiste aussi à faire de l'histoire contre l'histoire. Ou plus précisément, contre une certaine manière de faire de l'histoire qui participe à invisibiliser la transitude, à naturaliser la *cisness*.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 1168. Ces travaux ne sont pas exempts de marginalisation des perspectives lesbiennes, mais prouvent qu'il existait déjà, du temps de l'écriture de la carte blanche, des travaux historiques qui discutaient de la question du statut des lesbiennes. Notons qu'entretiens, un livre a récemment été publié (que j'ai découvert trop tard pour pouvoir le lire et intégrer ses analyses), à propos des vécus lesbiens, parmi lesquels ceux de femmes *et* d'hommes trans*, sous le nazisme : Samuel Clowes HUNEKE, *I will not abandon you: queer women in Nazi Germany*, Toronto Buffalo London, University of Toronto Press, 2026.

⁵⁶ Je n'ai pas trouvé l'avis d'expert d'Alexander Zinn. Notons que Marhoefer critique Zinn d'avoir mentionné dans son rapport la femme trans* H. Bode, en omettant le fait que celle-ci a été assassinée et que son activité de « travestissement » a joué un rôle dans ce meurtre. Laurie MARHOEFER, « Transgender Life and Persecution under the Nazi State: *Gutachten* on the Vollbrecht Case », *Central European History*, *op. cit.*, p. 596, 600.

2. Histoires minoritaires

Le fait que l'histoire (telle que pratiquée dans les institutions scientifiques) contribue à invisibiliser les luttes minoritaires n'est pas une constatation récente. Des histoires ouvrières aux *Subaltern Studies*, en passant par l'histoire des femmes, il existe de nombreuses manières de politiser les silences de l'histoire. Ici, je vais mobiliser le concept d'injustice épistémique. La non-écriture de discours historiques concernant des populations marginalisées est le résultat d'injustices épistémiques ; ce silence, à son tour, provoque des injustices épistémiques.

2.1. Politiser l'histoire

Dans le texte *Absences, silences et politique de l'histoire*⁵⁷, le sociologue Antoine Idier explique en quoi l'histoire a une importance capitale pour les luttes politiques minoritaires. L'histoire est « constitutive de la construction d'une identité et d'une subjectivité »⁵⁸. Faire exister une contre-histoire, faire exister un passé commun, joue un rôle important dans la construction d'une identité collective. Les luttes minoritaires effectuent une politisation de l'histoire, comprise comme « un récit historique parmi d'autres récits possibles, un récit écrit par les majoritaires, reproduisant dominations et invisibilisation, et tirant sa puissance d'une naturalisation qui la fait passer pour évidente et incontestée »⁵⁹.

Porter cette affirmation et la faire reconnaître est déjà une lutte politique en soi ; s'il existe une histoire *queer*, c'est parce que des militant·es ont imposé un contre-récit. Cette politisation de l'histoire par des luttes minoritaire participe à une remise en question de l'« histoire » en tant que discipline scientifique supposément neutre. L'irruption de la « colère des opprimés »⁶⁰ au sein des lieux de production de savoir vient rappeler en quoi chaque catégorisation, chaque classement, est un acte politique – surtout, insiste Idier, « si [cet acte] se présente sous la forme de la neutralité scientifique »⁶¹.

Politiser l'histoire, c'est également se réapproprier des méthodes et des manières de faire l'histoire, c'est contrecarrer les récits historiques majoritaires qui invisibilisent et naturalisent

⁵⁷ Antoine IDIER, « Absences, silences et politique de l'histoire » [en ligne], dans *Archives des mouvements LGBT+*, Paris, Textuel, 2018, URL : <https://hal.science/hal-02504445v1>, consulté le 8 mai 2026.

⁵⁸ *Ibid.* p. 3.

⁵⁹ *Ibid.* p. 1.

⁶⁰ Idier reprend ici les réflexions de Colette Guillaumin sur les « effets théoriques de la colère des opprimés ». *Ibid.*

⁶¹ *Ibid.* p. 5.

l'oppression. Ces différents récits peuvent être en concurrence, comme le résume le philosophe Charles Mills (dans son cas, à propos de l'oppression raciale) :

De la même manière que l'individu réprime des souvenirs malheureux ou embarrassants qui peuvent aussi en dire long sur son identité, sur qui il est, dans toutes les sociétés, en particulier celles qui sont structurées par la domination, le « nous » construit par les souvenirs collectifs sera divisé, et la sélection sera menée par différentes identités, un groupe effaçant précisément ce qu'un autre souhaite commémorer. Il y aura donc à la fois une mémoire officielle et une contre-mémoire, *avec des jugements contradictoires sur ce qui, dans le passé, est important et ce qui ne l'est pas, sur ce qui est arrivé et compte, sur ce qui est arrivé et ne compte pas, et sur ce qui n'est pas arrivé du tout*⁶².

Adopter un point de vue minoritaire ne consiste pas à rendre les récits majoritaires plus « inclusifs » en corrigeant les biais des historiens. Les sujets minoritaires n'ont pas été malencontreusement oubliés par des historiens peu consciencieux – iels ont été méthodiquement effacés et exclus des récits historiques majoritaires. Cette exclusion est parfois consciente et assumée, mais il peut aussi s'agir d'un impensé total, lié aux conditions concrètes dans lesquelles sont produits ces récits.

Réfléchir l'histoire d'un point de vue minoritaire, ce n'est pas aussi simple que de « add women and stir »⁶³, comme le répètent les féministes depuis les années 1970. Un récit élaboré depuis des perspectives minoritaires vient poser des questions épistémologiques importantes. Déconstruire le caractère « neutre » de l'histoire, révéler qu'il s'agit d'un discours situé, n'est qu'une première étape ; écrire de nouvelles histoires nécessite une sensibilité et une ouverture à de nouveaux enjeux épistémologiques, méthodologiques, *concrets*. En ce qui concerne la transitude, en voici plusieurs : comment présente-t-on un document d'archives qui « mégenre » et « deadname » une personne trans* ? Comment reconnaît-on des formes de transitude à travers l'histoire ? Quelle place accordée aux récits issus d'agents répressifs ? Ces nouvelles questions doivent être rendues explicites, et les choix effectués doivent être justifiés⁶⁴.

2.2. Le concept d'injustice épistémique

Il y a de nombreuses répercussions politiques à la marginalisation des perspectives minoritaires dans les récits historiques dominants. Cela participe à invisibiliser, naturaliser,

⁶² Charles W. MILLS, « L'ignorance Blanche », *Marronnages*, trad. de Solène BRUN, Claire COSQUER, vol. 1, n° 1, 2022, p. 108-109, je mets en italiques.

⁶³ Cette expression, signifiant littéralement « ajouter des femmes et mélanger » ou « ajouter les femmes et mélanger », fonctionne comme une consigne dans une recette de cuisine – où il suffirait d'« ajouter » des/les femmes (ou autre sujet minoritaire) et de continuer sa préparation comme prévu initialement.

⁶⁴ Sur la nécessité de garder toujours ouverts et critiques les savoirs minoritaires, voir Donna HARAWAY, *Savoirs situés*, trad. de Marin SCHAFFNER, Marseille, Wildproject, 2026, p. 71-81.

justifier, l'organisation actuelle de la société, ses hiérarchies, sa violence. Cela participe à fragmenter et disperser les luttes contre la domination – nombreuses sont les militant·es, activistes, acteur·ices progressistes, qui témoignent d'un sentiment de « recommencer tout à zéro », de ne pas *apprendre* des luttes passées, de leurs réussites et de leurs échecs

Pour présenter les implications politiques de l'invisibilisation des perspectives minoritaires dans les récits historiques, je vais mobiliser les conceptualisations de la philosophe étatsunienne Miranda Fricker. Son livre *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing*⁶⁵, publié en 2007, a eu un immense succès, participant à populariser les discussions philosophiques qui intègrent dans leurs réflexions épistémologiques les rapports de pouvoirs entre sujets connaissant. Fricker se situe à la lisière de l'éthique et de l'épistémologie : elle veut plutôt « renégocier la frontière entre ces deux régions philosophiques »⁶⁶.

Cette renégociation est d'ordre conceptuel. En créant le concept d'injustice épistémique, Fricker veut mettre en avant des aspects éthiques propres à une pratique épistémique fondamentale : celle de transférer de la connaissance par le langage, de rendre intelligibles nos propres expériences sociales. Plus précisément, Fricker veut révéler une *politique* des pratiques épistémiques. Bien sûr, elle n'est pas la première à réfléchir les disparités de pouvoir au sein des pratiques épistémiques, ce qu'elle reconnaît elle-même⁶⁷. En ce sens, Fricker se situe à la lisière de l'épistémologie analytique anglo-saxonne et d'épistémologies plus politisées (notamment, féministes) : cette position, qui lui permet d'être lue et mobilisée par de multiples profils, participe à faire des liens entre des champs théoriques qui ne communiquent pas.

Voyons donc quatre concepts qu'elle développe dans ce livre : l'injustice épistémique, l'injustice testimoniale, l'injustice herméneutique et la marginalisation herméneutique.

Une personne subit une injustice épistémique lorsqu'elle subit un préjudice spécifiquement lié à ses capacités en tant que sujet connaissant⁶⁸. Fricker identifie deux types d'injustices épistémiques : les injustices testimoniales et les injustices herméneutiques.

⁶⁵ Miranda FRICKER, *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 2, je traduis.

⁶⁷ Fricker a créé le concept d'injustice épistémique, mais elle n'est pas la première à avoir réfléchi à ces questions. Elle a trouvé un terme qui accroche, qui fait sens, qui permet une nouvelle intelligibilité pour *continuer* des discussions qui avaient déjà lieu auparavant. Je précise ceci pour lutter contre les « rhétoriques de commencement » qui peuvent produire des injustices épistémiques, en excluant ce qui existait *avant* ce qui est présenté comme le début d'une discussion. Kristie DOTSON, « "Thinking Familiar with the Interstitial": An Introduction », *Hypatia*, vol. 29, n° 1, 2014, p. 2-4.

⁶⁸ Miranda FRICKER, *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing*, *op. cit.*, p. 1.

Une injustice testimoniale a lieu lorsqu'une personne souffre d'un déficit de crédibilité ; lorsque sa situation sociale implique qu'elle sera moins écoutée par son interlocuteurice. Pour exemplifier ces notions, Fricker s'ancre dans les réalités sociales dans lesquelles ces injustices sont les plus préjudiciables : celles liées au sexisme, au racisme, et globalement, à l'oppression et la marginalisation. Fricker analyse les aspects épistémiques des stéréotypes : les personnes opprimées sont construites socialement comme moins intelligentes, moins rationnelles⁶⁹. Elles sont *perçues* comme tels, elles sont *traitées* comme tels, et ce traitement n'est pas seulement symbolique ou interindividuel. Fricker intègre le caractère « systémique » de ces injustices – les injustices testimoniales ne sont pas liées à de la malchance, elles ne sont pas isolées, elles participent à la minorisation de certains groupes.

Le deuxième type d'injustice que Fricker discute est l'injustice herméneutique. Une personne subit une injustice herméneutique lorsqu'elle n'arrive pas à comprendre sa propre expérience sociale, à cause de lacunes dans les ressources interprétatives partagées. Les rapports de pouvoirs ont un impact négatif sur les manières collectives de comprendre l'ordre social, et ces mécompréhensions sont particulièrement préjudiciables aux personnes minorisées.

Fricker prend l'exemple d'une situation réelle : celle de Carmita Wood, une femme qui travaillait à l'université de Cornell, qui a été harcelée sexuellement par un professeur du département⁷⁰. Ni elle ni lui ne conscientisent le comportement de ce professeur sous le terme « harcèlement sexuel ». Or, nommer le comportement de ce professeur (contacts physiques et sexuels répétés et non consentis) « harcèlement sexuel » diffère totalement de le nommer par des formules euphémisantes, telles que « drague un peu lourde », ou « humour bon enfant », et diffère encore plus de ne pas le nommer du tout (car il s'agirait d'un comportement normal qui n'a pas besoin d'être nommé). Elle comme lui souffrent d'un « handicap cognitif » lié à une lacune dans les ressources herméneutiques partagées. Mais dans le cas du professeur, ce handicap cognitif l'avantage, puisqu'il lui permet de continuer ces actions en gardant une bonne vision de lui-même intacte. Dans le cas de Carmita Wood, cela la désavantage, car cela l'empêche de comprendre et d'agir contre ce qu'elle subit.

Lorsque les stratagèmes qu'elle mettait en place pour éviter ce professeur ne suffisaient plus, elle a demandé à changer de département, ce qu'elle n'a pas obtenu, et a donc démissionné. Lorsqu'elle a demandé une allocation de chômage et qu'elle a dû de justifier les raisons de sa

⁶⁹ C'est le propos de son deuxième chapitre, « Prejudice in the Credibility Economy ». *Ibid.*, p. 30-60.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 149-152.

démission, elle fut incapable de répondre. Elle déclara avoir démissionné pour des raisons personnelles – et sa demande fut rejetée. C’est seulement en discutant avec d’autres femmes, qui ont collectivement réalisé la similarité de leurs histoires « personnelles », qu’elles ont mis les mots, les *bons* mots, sur ce qu’elles subissaient : du harcèlement sexuel.

Cet exemple montre bien l’impact matériel des injustices herméneutiques : ne sachant pas comprendre et conscientiser ce qu’elle subissait, Carmita Wood n’avait pas les outils conceptuels pour correctement analyser les pistes d’actions possibles afin que ce comportement cesse. Même en décidant de fuir, elle n’a pas réussi à justifier sa demande de changer de département, et n’a pas réussi à justifier sa démission, n’a donc pas eu droit au chômage. Pendant ce temps, le professeur n’a subi aucune conséquence de ses actes : il est resté dans une position de pouvoir où il pourra continuer de harceler d’autres femmes moins bien placées. C’est dans la lutte féministe que Carmita Wood et ses alliées ont pu forger de nouveaux termes et lutter contre le nouveau nommé « harcèlement sexuel ».

Fricker avance que les groupes minorisés ne souffrent pas uniquement d’injustices herméneutiques, mais, plus fondamentalement, de marginalisation herméneutique. Dans le cas du harcèlement sexuel, les femmes le subissant sont socialement marginalisées et isolées les unes des autres, et doivent faire sens *seules* de leurs expériences sociales – à cette solitude s’ajoute le poids idéologique des perspectives majoritaires⁷¹.

Le concept de marginalisation herméneutique est très puissant pour réfléchir les rapports de force existant entre différentes communautés épistémiques. Il permet d’ancrer les pratiques épistémiques dans un contexte social qui exerce une influence sur les ressources interprétatives à disposition. Sur base de quelles perspectives les termes qui permettent de comprendre le monde sont-ils forgés ? Quelles perspectives sont étouffées, inaudibles ?

2.3. Le concept d’injustice contributive

Les analyses de Fricker vont être discutées, reprises, critiquées et nuancées. Une prolongation critique particulièrement pertinente est celle de la philosophe étatsunienne Kristie Dotson, dans son article publié en 2012, *A Cautionary Tale: On Limiting Epistemic Oppression*⁷². Dotson trouve les analyses de Fricker très intéressantes, mais met en garde contre les structures conceptuelles fermées. Elle déplore le fait que Fricker a conceptualisé différents

⁷¹ *Ibid.*, p. 153.

⁷² Kristie DOTSON, « A Cautionary Tale: On Limiting Epistemic Oppression », *Frontiers: A Journal of Women Studies*, vol. 33, n° 1, 2012.

types d'injustices épistémiques avec un objectif d'exhaustivité – ce qui ne relève pas de ce que Fricker considère comme des injustices épistémiques est simplement dû à de la « malchance épistémique »⁷³. Cette structure conceptuelle *fermée* prend le risque d'obscurcir et de rendre inintelligible d'autres expressions d'injustices épistémiques.

Dotson conceptualise une forme d'injustice épistémique qu'elle nomme « injustice contributive ». Sa conceptualisation diffère de Fricker à propos de la notion de « ressources interprétatives partagées ». Selon Dotson, Fricker présuppose qu'il existe *un* ensemble de ressources herméneutiques partagées, dont nous dépendons toutes de façon égale. Dotson ne suit pas cette intuition – qui ne prend pas en compte l'existence d'épistémologies alternatives, de contre-mythologies, de textes cachés ⁷⁴ qui existent au sein des communautés herméneutiquement marginalisées. Le concept d'injustice contributive s'appuie sur l'existence de ces différentes communautés épistémiques : une injustice contributive a lieu lorsqu'une personne *pourrait* utiliser différentes ressources herméneutiques que celles dominantes, mais que celle-ci refuse, consciemment ou non, de le faire, refuse de comprendre son interlocutrice et reste délibérément ignorant·e. Ce refus n'est pas forcément conscient – la personne n'est même pas capable de comprendre ce que la personne herméneutiquement marginalisée lui dit, car elle ne prend pas en compte l'existence d'autres façons de comprendre le monde. C'est une forme d'injustice contributive que l'autrice féministe Christiane Rochefort dénonce ici :

L'opresseur n'entend pas ce que dit son opprimé comme un langage mais comme un bruit. C'est dans la définition de l'oppression. En particulier les « plaintes » de l'opprimé sont sans effet, car naturelles. Pour l'oppresseur il n'y a pas oppression, forcément, mais un fait de nature. [...] L'oppresseur qui fait le louable effort d'écouter (libéral intellectuel) n'entend pas mieux. Car même lorsque les mots sont communs, les connotations sont radicalement différentes. C'est ainsi que de nombreux mots ont pour l'oppresseur une connotation-jouissance, et pour l'opprimé une connotation-souffrance. Ou : divertissement-corrée. Ou : loisir-travail. Etc. Allez donc causer sur ces bases⁷⁵.

La réduction d'un discours minoritaire à un « bruit »⁷⁶ est liée à un rejet des perspectives minoritaires au sein des ressources herméneutiques partagées. Ce partage n'est pas uniforme – Dotson montre en quoi une position majoritaire accompagne une certaine insensibilité, une incapacité de concevoir ce que l'autre dit comme quelque chose de potentiellement intelligible.

⁷³ *Ibid.*, p. 41.

⁷⁴ Dotson fait référence aux « hidden transcripts » comme discuté par l'anthropologue James C. Scott.

⁷⁵ Christiane ROCHEFORT, « La définition de l'opprimé » [en ligne], 1971, URL : <https://www.editionslesvilains.fr/livres/christianerochefort-definitiondelopprimee-texteintegral>, consulté le 26 mars 2026.

⁷⁶ Dans le modèle de la communication (aujourd'hui très critiqué) de Shannon et Weaver, c'est justement « bruit » qu'on appelle les éléments qui altèrent un message initial. Ici, c'est le message entier qui est réduit à du bruit, à quelque chose d'intrinsèquement inintelligible.

Ce n'est pas le fait de ne pas comprendre – c'est le fait de ne pas considérer une parole minoritaire comme une parole qui pourrait être comprise ou incomprise.

La conceptualisation de Dotson, à la différence de celle de Fricker, ne considère pas qu'il y ait forcément, lors d'une injustice herméneutique, une inintelligibilité réciproque. Contrairement au cas de harcèlement sexuel mobilisé par Fricker, où les deux protagonistes avaient une perception erronée du fait social qu'ils vivaient, les cas qui intéressent Dotson sont ceux où les groupes herméneutiquement marginalisés *arrivent* à faire sens de leurs expériences, développent des outils conceptuels alternatifs, mais n'arrivent pas à rendre intelligibles ceux-ci à leurs interlocutrices qui ne vivent pas ces expériences sociales (et/ou qui en bénéficient et en tirent des privilèges). Cet échec n'est pas dû à une « lacune » dans des ressources herméneutiques *partagées* – il est dû à un refus, chez l'interlocutrice, de reconnaître l'existence *d'autres* ressources herméneutiques développées depuis les marges⁷⁷.

2.4. Injustices épistémiques dans et par les récits historiques

Les concepts d'injustice testimoniale, herméneutique, de marginalisation herméneutique et d'injustice contributive peuvent éclairer certains « manquements » de l'histoire que nous avons vus plus tôt. D'abord, l'écriture des récits historiques s'effectue au sein de réseaux épistémiques inégaux. Des événements peuvent être oubliés car les personnes les ayant vécus n'ont pas pu/pas voulu parler de ceux-ci, à cause de la répression, l'autocensure, la discrétion nécessaire à la survie. Mais même quand une mémoire se crée et se maintient (une histoire orale, ou qui reste circonscrite à l'intérieur d'une communauté), celle-ci n'a pas la même légitimité que l'« Histoire », telle que pratiquée dans les *institutions* élitistes, qui n'incluent alors pas de perspectives minoritaires dans leurs réflexions⁷⁸. Si les personnes trans ont moins accès aux *institutions* universitaires, ou alors, y ont accès mais en restant au placard, isolées, en devant se conformer à des conceptions cis-centrées de ce qu'est la recherche historique, ce qu'est le genre, ce qu'est la transitude, leurs possibilités d'écrire et de faire circuler à grande échelle des récits historiques trans sont minimales.

Il s'agit là d'un contexte de marginalisation des ressources interprétatives trans au sein des recherches historiques, dont le cas de Käte Rogalli (la femme trans* décédée dans une *institution* médicale pour « soigner » sa transitude) est un exemple édifiant, pour deux raisons.

⁷⁷ Kristie DOTSON, « A Cautionary Tale: On Limiting Epistemic Oppression », *Frontiers: A Journal of Women Studies*, *op. cit.*, p. 31, 32.

⁷⁸ Charles W. MILLS, « L'ignorance Blanche », *Marronnages*, *op. cit.*, p. 111, 112.

Premièrement, car son histoire aurait pu fournir bien plus tôt un argument contre les jugements à l'emporte-pièce exercés par l'historiographie à propos du statut des femmes trans⁷⁹. Comme dit précédemment, un argument pour délégitimer une persécution *spécifique* contre les personnes trans est celui selon lequel les nazis voyaient les femmes trans comme des hommes homosexuels, et donc les persécutaient par homophobie⁸⁰. Mais Käte Rogalli était une femme trans* attirée par les femmes, elle n'était pas vue par les agents répressifs comme un homme homosexuel (attiré par les hommes)⁸¹. Deuxièmement, car les traces de son existence sont nombreuses, détaillées, ont été conservées sur le temps long – un traitement que bien d'autres archives *queers* n'ont pas la chance de connaître.

Bien sûr, de nombreuses raisons peuvent expliquer son apparition tardive dans les recherches historiques – certaines sont sûrement contingentes, liées aux nombreux aléas de la recherche. Cependant, la marginalisation de ressources herméneutiques d'un point de vue trans au sein de la recherche historique participe à son invisibilisation, et ce, toujours aujourd'hui : sur le site *Deutsche Digitale Bibliothek* (où sont accessibles en ligne les informations à propos du document d'archives témoignant la mort de Käte Rogalli) elle est uniquement citée sous son nom de naissance⁸². Or, trois prénoms peuvent désigner Rogalli : le nom masculin attribué à la naissance, le nom qu'elle a dû choisir dans une liste de prénoms neutres lorsqu'elle a obtenu un certificat de travestissement, et son nom choisi, officieux, Käte. Si des historien·nes trans (ou qui ont développé une certaine sensibilité par rapport à la transitude) ne sont pas là pour discuter ces différentes possibilités et leurs limites, alors c'est son nom « légal » qui sera conservé dans la manière dont nous nommons et classons les archives – reproduisant donc la violence transphobe qui avait rendu sa vie invivable, tout en invisibilisant sa transitude.

L'histoire de l'absence et de la présence de Käte Rogalli dans la recherche historique est également intéressante pour traiter de l'influence des recherches historiques sur les mémoires collectives. Délaissée par la recherche historique à propos du nazisme, elle est devenue, grâce au travail de l'historien·ne allemand·e Kai* Brust, la première femme trans* (à

⁷⁹ Je remercie Anna-Maria Trefois d'avoir attiré mon attention sur ce point.

⁸⁰ Laurie MARHOEFER, « Transgender Life and Persecution under the Nazi State: *Gutachten* on the Vollbrecht Case », *Central European History*, *op. cit.*, p. 596, 597.

⁸¹ Xavier Nunn précise bien que, pour les personnes voulant soigner la transitude de Käte Rogalli, le fait qu'elle soit aryenne, apte à travailler, et qu'elle ne soit *pas* un homosexuel faisait d'elle (ou plutôt, de « lui ») un membre légitime de la société, qu'il fallait soigner pour « le » remettre sur le droit chemin. Xavier NUNN, « Trans Liminality and the Nazi State », *Past & Present*, *op. cit.*, p. 144, 145.

⁸² « Ermittlungen zur Leichensache: Selbstmord des Walter Rogalli » [en ligne], URL : <https://www.deutsche-digitale-bibliothek.de/item/SRUB6HRJFRDUZRNXSIIOLCTDWDNZ5WYX>, consulté le 5 mai 2026. Je précise que ma critique ne porte ici pas sur le document d'archive, mais sur le dispositif qui entoure ce document.

ma connaissance) à être commémorée sous son nom choisi (plutôt que son nom légal) sur une plaque commémorative berlinoise, depuis le 31 août 2023⁸³.

Les récits historiques dominants sont donc élaborés dans un contexte de marginalisation herméneutique des perspectives trans, contribuant à l'invisibilisation de la transitude au sein de ceux-ci. Cette invisibilisation, à son tour, provoque un bon nombre d'injustices épistémiques.

L'absence d'histoires trans dans les récits historiques dominants participe à ce que Fricker appelle des « lacunes » dans les ressources herméneutiques partagées. Cela se voit dans le discours contemporain : la transitude est construite socialement comme quelque chose de nouveau. On parle d'épidémie trans, de contagion, d'augmentation drastique du nombre de personnes s'identifiant comme trans. C'est à la fois vrai et faux – vrai car certains changements sociaux, politiques, législatifs, médicaux, permettent à de plus en plus de personnes de transitionner ; mais faux car le discours mainstream par rapport à la transitude discute de ce « phénomène » comme s'il était *intrinsèquement* nouveau, récent, contemporain. Si les médias peuvent s'alarmer face à une épidémie transgenre due au « wokisme » et à d'autres « politiques identitaires » (ce qu'ils font, cycliquement, depuis au moins les années 1980 en France⁸⁴), si des personnes peuvent avoir le sentiment qu'« avant, on ne parlait pas de tout ça », s'il existe une certaine impression sociale de « nouveauté » trans, c'est en partie en raison de l'invisibilisation des récits trans dans nos mémoires collectives.

Cette rhétorique de la « nouveauté » repose sur une ignorance structurelle de la transitude et peut provoquer des injustices contributives. La réponse de J. K. Rowling au tweet l'accusant de tenir les mêmes positions anti-genre que les nazis en est un exemple. Elle ne nie pas l'existence d'une persécution nazie à l'égard des personnes trans – elle se moque de la personne affirmant cela, car elle considère cette affirmation comme insensée. Elle est incapable de considérer avec sérieux une affirmation selon laquelle les nazis ont censuré des savoirs trans, car pour elle, les personnes trans n'existent tout simplement pas – elles sont au mieux victimes d'une « idéologie », au mieux des hommes se déguisant en femmes pour les agresser.

⁸³ En 2004, une plaque commémorative a été inaugurée pour la femme trans* Liddy Bacroff. Cependant, son nom légal est celui sous lequel elle est commémorée, son nom choisi est mis entre guillemets, comme un *alias*. Bodie A ASHTON, « The Parallel Lives of Liddy Bacroff: Transgender (Pre)History and the Tyranny of the Archive in Twentieth-Century Germany », *German History*, vol. 42, n° 1, 2024, p. 81, 97-98.

⁸⁴ Karine ESPINEIRA, Maud-Yeuse THOMAS, *Transidentités et transitudes: se défaire des idées reçues*, Paris, Le Cavalier bleu éditions, 2022, p. 139-148.

Plus fondamentalement, la marginalisation herméneutique des perspectives trans provoque une injustice herméneutique importante : celle de ne pas avoir à sa disposition les ressources herméneutiques nécessaires pour comprendre sa propre subjectivité. Les personnes trans subissent ce que Fricker appelle un « préjudice lié à l'identité » : le fait de devoir construire leur subjectivité à travers les conceptions négatives qui structurent l'espace social. Cela peut provoquer un « délai » dans la compréhension de sa propre condition trans⁸⁵. Des personnes trans peuvent littéralement perdre des années de leur vie car elles n'avaient pas accès à des ressources herméneutiques qui pouvaient faire sens pour elles, comme l'explique la philosophe et vidéaste Abigail Thorn, dans l'essai vidéo *Ignorance & Censorship* :

A hermeneutical injustice is when someone gets denied the knowledge they need to understand and take control of their life. And they are denied it because they are a member of a certain group. [...] My school just did not tell me that being trans was a thing. I did not knowingly meet another trans person until I was already an adult. I remember the first time I did. I met this girl at my uni, and I said, "Hey dude." And she said, "I'm actually a woman, I'm a trans woman." And I said, "What's that?" And she told me. [...] How might my life have been different, if somebody had just told me when I was a kid? That's years of my life I've wasted in ignorance that I can never get back. And you can go mad thinking about that sort of thing. I made it in the end. You've gotta play the hand you're dealt. But I didn't know, and I didn't know that I needed to know. I was ignorant. Firstly, because that ignorance was deliberately built into the structure of the society I was born in. And secondly, for a while, I was too doxastically anxious to really sit down and think about it⁸⁶.

Ces propos contemporains résonnent avec ceux de N. O. Body, homme intersexe* allemand qui a été un des premiers à obtenir un changement de sexe à l'état civil, en 1906, et qui publie ses mémoires en 1907. Le récit de son enfance et adolescence est parsemé de silences et de secrets, de non-dits et d'omissions, le laissant très désespéré, seul à tenter de comprendre les dissonances entre son assignation à la féminité, son corps différent de ceux des autres filles (et des garçons), et sa propre subjectivité. Assez dramatiquement, il narre que lorsqu'un médecin lui a confirmé « qu'il était bien un homme », le choc a été tellement violent qu'il a été cloué au lit par la fièvre pendant trois jours. Et il nous dit, vers la fin de son récit :

Combien de souffrance et de combats m'auraient été épargnés si à la maison ou à l'école ne serait-ce qu'une seule personne m'avait parlé ouvertement de mon identité sexuelle ! Mes années de jeunesse n'auraient pas été aussi tristes et dépourvues de joie. Le vrai savoir ne tire pas vers le bas, mais vers le haut et il libère !⁸⁷

⁸⁵ Miranda FRICKER, Katharine JENKINS, « Epistemic Injustice, Ignorance, and Trans Experiences », dans Ann GARRY, Serene J. KHADER et Alison STONE (éds.), *The Routledge Companion to Feminist Philosophy*, Routledge, 2017, p. 14, 15.

⁸⁶ Abigail THORN, « Ignorance & Censorship » [en ligne], 2021, URL : <https://youtu.be/ATITdJg7bWI?si=W7wrAarekDyAGpi2&t=1556>, consulté le 23 février 2026, 22:56.

⁸⁷ N. O. BODY, « Les années de fille d'un garçon » [en ligne], trad. de Sonia COMBE, halshs-05516977v2, 2026, p. 91, URL : <https://hal.science/halshs-05516977v2>, consulté le 15 mai 2026.

À propos de l'intersexuation (dont les enjeux sont liés à ceux trans, mais ont leur propre spécificité), une analyse en termes d'injustices épistémiques est effectuée par Janik Bastien Charlebois, dans l'article *Les sujets intersexes peuvent-ils (se) penser ? Les empiétements de l'injustice épistémique sur le processus de subjectivation politique des personnes intersex(ué)es*⁸⁸. Charlebois y décrit les différents obstacles à l'élaboration d'une subjectivation politique intersex(ué)e, parmi lesquels la marginalisation herméneutique, l'injustice testimoniale et l'ignorance structurelle (par exemple, des paradigmes médicaux imposant le secret aux familles et ne donnant pas d'informations cruciales aux personnes intersexes).

Mais à propos de ce type d'injustice « liée à l'identité », le philosophe S.J. Henkel nuance les propos de Fricker : les cas où il y a un « délai » ou un « retard » dans la réalisation de sa propre transitude (ou son intersexuation, son asexualité, etc.) sont les « bons cas ». C'est-à-dire qu'ils sont relativement heureux, comparés aux cas innombrables de personnes qui n'acquièrent *jamais* les ressources épistémiques nécessaires pour comprendre leur propre subjectivité, ou qui les acquièrent mais qui restent au placard toute leur vie⁸⁹.

2.5.Écrire des histoires minoritaires : un enjeu de justice épistémique

Dans un contexte de marginalisation herméneutique, d'invisibilisation, d'ignorance structurelle à propos de la transitude, les personnes trans subissent des injustices épistémiques qui rendent difficile l'élaboration de connaissances sur soi-même et sur son expérience sociale. Si parvenir à mettre des mots sur sa condition trans est déjà une épreuve en soi, le fait d'assumer cette transitude et de transitionner (socialement et/ou physiquement) est d'une difficulté monstrueuse. Que ce soit l'entourage proche, la famille, les ami·es, les collègues, les supérieur·es hiérarchiques, les agents de l'État, le personnel médical, à tous les niveaux, la naturalisation de la *cisness* contribue à décrédibiliser les personnes trans, à ne pas prendre leur auto-identification au sérieux, à voir cela comme un caprice, un artifice, une pathologie. Les personnes trans sont très souvent sujettes à des injustices testimoniales : on pourrait même affirmer que le parcours médical de transition, dans lequel le « diagnostic » de transitude ne repose pas sur l'autodétermination, mais sur l'expertise d'un médecin, consiste en une forme **institutionnalisée** d'injustice testimoniale.

⁸⁸ Janik Bastien CHARLEBOIS, « Les sujets intersexes peuvent-ils (se) penser ? Les empiétements de l'injustice épistémique sur le processus de subjectivation politique des personnes intersex(ué)es », *Socio*, vol. 9, 2017.

⁸⁹ S. J. HENCKEL, « You Think You Know Someone: Trans Identities and Epistemic Injustice », *Hypatia*, 2025, p. 7.

Au sein comme en dehors des **institutions** médicales, les personnes trans sont construites socialement comme des êtres artificiels, bizarres, peu fiables et insensés. Dans ce contexte, les personnes trans ont besoin de créer et de faire circuler des ressources herméneutiques avec une perspective trans pour se comprendre elles-mêmes et lutter pour leurs droits. Ces contre-épistémologies créent des nouveaux concepts, s'approprient et modifient les significations des conceptions imposées par la norme cis, pour mieux comprendre les expériences personnelles et collectives des personnes trans. Ces luttes politiques participent également à politiser les silences de l'histoire, et, à partir de ces silences, à produire de nouveaux récits historiques.

La production et la circulation de ces contre-récits participent à lutter contre les injustices épistémiques et l'ignorance structurelle par rapport à la transitude. Cependant, la notion d'injustice contributive rappelle que, face à l'invisibilisation de la transitude, il ne suffit pas de produire de « meilleurs savoirs », il ne suffit pas de « add trans people and stir ». L'injustice contributive consiste précisément à refuser (consciemment ou non) d'utiliser les ressources herméneutiques minoritaires : de s'accrocher à l'évidence d'une nouveauté trans, indépendamment de l'existence ou non de travaux historiques témoignant du contraire. Les actrices politiques transphobes ne vont pas cesser de l'être grâce à une preuve historique d'existences trans passées. Plutôt, les contre-histoires trans font partie d'une lutte politique plus large, impliquant des contre-histoires décoloniales, intersexes, lesbiennes, homosexuelles, féministes, contre la naturalisation des normes sociales contemporaines.

À présent, je vais appliquer ces réflexions au cas de l'**Institut** berlinois de science sexuelle (1919-1933). Et ce, en trois temps. Premièrement, en présentant l'évolution des discours à propos de celui-ci, de sa destruction à nos jours ; deuxièmement, en expliquant quel intérêt il y a à insérer l'**Institut** au sein des histoires trans ; troisièmement, en présentant différentes injustices épistémiques liées à la mythification de l'**Institut**.

Récits et silences à l'**Institut** berlinois de science sexuelle

L'écriture et la production d'histoires trans sont fortement marquées par la marginalisation herméneutique que subissent les communautés épistémiques minoritaires. Mais certaines personnes trans réussissent, depuis plusieurs dizaines d'années, à construire, au sein des **institutions** universitaires, des savoirs avec une perspective trans⁹⁰. Les savoirs trans qui vont émerger de ces lieux légitimes de production de savoirs vont être plus visibles que d'autres savoirs trans (tels que les savoirs militants). Accéder à l'université apporte une certaine visibilité à des problématiques autrefois marginalisées – mais cette **institutionnalisation** transforme ces savoirs⁹¹. Cela provoque, qu'on le veuille ou non, la marginalisation herméneutique d'autres récits qui en vertu de disparités sociales (de race, de genre, de classe, de capacité, etc.) n'ont pas accès de la même manière aux **institutions** universitaires.

Cependant, il ne s'agit pas ici de dresser une dichotomie stricte entre les « bonnes » ou « mauvaises » contre-histoires – les bonnes contre-histoires étant celles radicales, subversives, les mauvaises étant les traîtresses qui auraient pactisé avec l'**institution**. Plutôt, il s'agit de mettre en garde contre une *réduction* des histoires trans à celles qui sont les plus visibles lorsque l'on se positionne, comme c'est mon cas dans ce travail, en tant que chercheuse universitaire.

Cette dichotomie est compliquée par la notion d'*outsider-within* théorisée par la sociologue étatsunienne Patricia Hill Collins⁹². Elle fait remonter historiquement cette position à celles des femmes africaines-américaines effectuant du travail reproductif au sein de familles blanches : incluses sans vraiment l'être au cœur de l'intimité blanche, elles développaient une compréhension fine du fait que les blanc·hes ne leur était pas intrinsèquement supérieur·es, et que leurs privilèges provenaient de l'organisation raciste de la société⁹³.

Lorsque les personnes avec un statut social minorisé (femmes et hommes racisé·es, femmes blanches, minorités religieuses et sexuelles, etc.) accèdent au statut de sociologue, elles sont confrontées à des méthodes, des paradigmes, des conceptualisations du savoir, qui les ont

⁹⁰ Karine ESPINEIRA, « Savoirs trans : une lutte pour la légitimité: Des expériences associatives aux productions académiques », *Revue du Crieur*, n° 1, 2023.

⁹¹ Des enjeux liés à l'**institutionnalisation** sont aussi discutés dans un chapitre de l'excellent livre de Maria Puig de la Bellacasa consacré aux épistémologies féministes du positionnement : María PUIG DE LA BELLACASA, *Politiques féministes et construction des savoirs: « penser nous devons »!*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 85-102.

⁹² Patricia Hill COLLINS, « Learning from the Outsider Within: The Sociological Significance of Black Feminist Thought », *Social Problems*, vol. 33, n° 6, 1986.

⁹³ *Ibid.*, p. 14.

historiquement marginalisé·es. Faut-il alors se fondre dans la masse, en laissant de côté des pans entiers de sa personnalité, de sa culture, de ses expériences ? Faut-il quitter le navire et rester des outsiders⁹⁴ ? Collins observe l'émergence d'une troisième option, avec la « pensée féministe noire » : celle d'occuper une position d'*outsider within*. La tension provoquée par cette position peut devenir une opportunité épistémique : intégrer de nouvelles manières de voir au sein des institutions universitaires qui se sont construites en les excluant⁹⁵.

Ce sont des positions d'*outsider-within* qu'occupent la plupart des auteurices discutées ici – la plupart sont elleux-mêmes trans et occupent des positions plus ou moins stables dans les institutions universitaires (quand iels en occupent une)⁹⁶.

Prenons comme exemple l'article *Vers des contre-archives par et pour les personnes queers et trans migrantes, racisées et autochtones*⁹⁷, écrit par Edward Ou Jin Lee, chercheur·euse en travail social. En tant que personne queer non-binaire asiatique migrante vivant au Québec, Lee explique plusieurs de ses expériences liées à cette position instable dans l'institution. Son travail universitaire s'est mené en même temps que la participation active à des mouvements de souveraineté autochtone, de justice raciale et de migration, et des mouvements de libération *queers* et trans⁹⁸. Sa position d'*outsider*, malgré l'obtention (récente) d'un statut stable dans l'institution, est particulièrement visible ici :

Après trois ans d'enseignement et plus d'une décennie d'engagement militant auprès des communautés queers et trans migrantes, racisé·es et autochtones à Montréal/Tiohtià:ke, j'ai reçu un courriel d'un·e étudiant·e blanc·he au doctorat qui menait un projet de recherche sur le militantisme des personnes LGBTQI+ racisées à Montréal/Tiohtià:ke. Iel souhaitait m'interviewer pour son projet. J'ai été frappé par le fait que son message ne reconnaissait pas mes recherches antérieures et mes contributions à la littérature sur le sujet. C'était comme si j'avais cessé d'être une personne possédant des connaissances dans ce domaine et que j'étais devenu un « objet d'étude ». Je me suis rendu compte que, pour certaines personnes dans le monde universitaire, je ne serais jamais reconnu comme un·e professeur·e ou un·e chercheur·e. Pour d'autres, je serai toujours quelqu'un à étudier⁹⁹.

⁹⁴ Hill Collins écrit dans le contexte de la sociologie, qui transforme des groupes d'humains en objet de savoir (plutôt que sujet connaissant). La notion d'*outsider-within*, dans ce contexte, concerne l'acquisition par l'objet de savoir de la sociologie (par exemple, l'« indigène ») d'un statut de *sujet* connaissant. *Ibid.*, p. 25-29.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 29, 30.

⁹⁶ Karine ESPINEIRA, « Pour une épistémologie trans et féministe : Un exemple de production de savoirs situés », *Comment s'en sortir ?*, vol. 2, 2015.

⁹⁷ Edward OU JIN LEE, « Vers des contre-archives par et pour les personnes queers et trans migrantes, racisées et autochtones », dans Marianne CHBAT (éd.), *Décolonialité et résistances queers*, Montréal/Tiohtià:ke, Les éditions du remue-ménage, 2026.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 211.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 213.

Constatant cette invisibilisation des luttes minoritaires en général, mais plus particulièrement l’invisibilisation des contributions racisées au sein des luttes *queers* mises en récit par des *queers* blanc·hes, Lee transforme alors son article en archive queer, racontant son militantisme et son parcours au sein des institutions universitaires, et rendant hommage à la vie et l’héritage de Liberia Aceves, une militante trans migrante Latina décédée en 2022. Dans cet article, Lee lutte activement contre l’invisibilisation des récits trans racisés – non pas pour que l’on se souvienne d’ellui et de Liberia après leurs morts, mais pour « laisser aux autres personnes *queers* et trans migrantes racisées un récit qui pourrait les aider à poursuivre la lutte pour un monde meilleur et une plus grande justice sociale et raciale »¹⁰⁰.

Il n’existe donc pas *une* histoire trans, mais de nombreuses histoires trans, dont les divers positionnements apportent une pluralité d’approches, d’angles, de questions. Ces multiples positionnements peuvent être en concurrence, certains peuvent en invisibiliser d’autres.

Afin de réfléchir à plusieurs enjeux liés à l’écriture d’histoire trans, je vais ancrer cette discussion autour du cas historique de l’Institut berlinois de science sexuelle. Mon objectif n’est pas de faire une recension exhaustive de tous les enjeux liés à cet objet historique, mais plutôt d’analyser différentes manières de raconter l’histoire de l’Institut, en lien avec les concepts d’injustice épistémique. Contre quelles injustices épistémiques luttent les récits historiques à propos de l’Institut ? Mais aussi, quelles injustices épistémiques peuvent-ils provoquer ?

1. L’Institut berlinois de science sexuelle : de l’effacement au mythe

1.1. Luttres mémorielles contre l’effacement

Il faut prendre des précautions avec le narratif de l’effacement et de la redécouverte. On peut dater une certaine « redécouverte » de l’histoire de cet Institut, autour des années 1970, avec le développement de mouvements de lutte homosexuels. Mais dès la destruction de l’Institut, des efforts ont été menés pour faire perdurer son héritage. Toutes les archives n’ont pas été détruites : celles survivantes ont été conservées dans différents lieux et certaines sont encore retrouvées aujourd’hui¹⁰¹. Un véritable travail de contre-mémoire a été mené, par les personnes qui ont connu l’Institut, par leurs descendant·es, par des activistes.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 226.

¹⁰¹ Hans P. SOETAERT, *The scattered library: the various fates of the remnants of Magnus Hirschfeld’s Institute of sexual science collection in France and Czechoslovakia, 1932–1942*, Hannover Stuttgart, Ibidem, 2025.

L'absence de l'**Institut** dans les mémoires collectives ne signifie pas qu'il a sombré dans l'oubli total avant d'être miraculeusement découvert lorsque le militantisme gay a repris de l'ampleur. Justement, ce militantisme a fait circuler beaucoup plus largement des connaissances à propos de cet **Institut** – il a participé à diminuer la marginalisation des récits historiques gays, dont ceux consacrés au militantisme de la république de Weimar.

L'article *After Weimar; Beyond Hirschfeld? Nostalgia, Hagiography and What Comes Next*¹⁰², publié en 2025, discute des raisons pour lesquelles, au sein des recherches historiques *queer*, l'**Institut** ainsi que son fondateur occupent une place importante. Cet article présente des courts essais écrits par des chercheur·es d'une nouvelle génération en histoire de l'Allemagne, études *queers* et histoire de la sexualité et du genre (Javier Samper Vendrell, Sara Friedman, Sheer Ganor, Xavier Nunn) ainsi qu'une réponse par Laurie Marhoefer. Ces auteures montrent de manière critique les origines historiques de la vision « mythique » de Hirschfeld.

Le récit autour de l'**Institut** berlinois de science sexuelle comme le centre névralgique du militantisme *queer* de l'époque, et de Hirschfeld comme scientifique humaniste, bienveillant et militant, a émergé de son vivant ; il s'est maintenu par les récits biographiques écrits par des proches de Hirschfeld, puis, par la redécouverte, par les militants homosexuels des années 1970, de l'existence de luttes homosexuelles passées. Plus récemment, ce sont les études trans qui se sont emparées de ce symbole, déplaçant alors certains enjeux.

1.2. Hirschfeld : une légende vivante

Ce discours, Hirschfeld l'a connu à son époque – et a même participé à le construire. On le voit déjà dans un magazine français datant du 1^{er} juillet 1933, qui interviewe le médecin exilé en France, à la suite de l'élection d'Hitler et la destruction de l'**Institut** :

Pendant quatorze ans, le D^r Hirschfeld a éclairé, réconforté, guéri des milliers d'individus qui ont passé par son **Institut**. Il a recueilli des documents et des ouvrages inappréciables, qui ont été, hélas, engloutis dans l'autodafé de Berlin. Il a libéré d'innombrables patients du joug de l'hypocrisie ou de l'ignorance. Il a appliqué aux anormaux les secours de la science, et non pas les rigueurs de la loi. Le D^r Magnus Hirschfeld fut longtemps considéré par les jeunes intellectuels allemands comme l'une des gloires scientifiques dont pouvait s'enorgueillir leur pays¹⁰³.

Hirschfeld était déjà « vieux-jeu » à l'époque de Weimar – il a 51 ans en 1919, année d'inauguration de l'**Institut**. Son activisme s'ancrait dans une politique de respectabilité,

¹⁰² Sara FRIEDMAN, *et al.*, « After Weimar; Beyond Hirschfeld? Nostalgia, Hagiography and What Comes Next », *German History*, *op. cit.*

¹⁰³ Magnus HIRSCHFELD, « L'Amour et la Science », *Voilà*, 1933, p. 6.

construisant sa figure comme celle d'un médecin pouvant prouver objectivement le caractère naturel de ce que la société allemande voyait comme des perversions. Son activisme avait besoin d'une certaine vision d'un pays où les gens sont rationnels et peuvent être convaincus par des preuves scientifiques, un pays *civilisé*¹⁰⁴. Friedman avance que Hirschfeld a construit une vision de la République de Weimar qui serait convaincue par ses arguments scientifiques, et s'est construit lui-même comme une autorité scientifique et comme un citoyen légitime, blanc et allemand. Cette construction, en réaction à l'antisémitisme qu'il subissait, fait d'Hirschfeld un personnage qui à la fois, est et n'est pas un Allemand blanc – position raciale ambivalente qui sera discutée prochainement.

1.3. Récits d'après-guerre : omissions stratégiques

Après la mort de Hirschfeld et après la chute du nazisme, plusieurs initiatives pour lutter contre l'oubli de l'*Institut* ont vu le jour. Prenons l'exemple de Gerd Katter, un charpentier trans qui y a vécu deux ans¹⁰⁵. Né en 1910, Katter a découvert pendant son adolescence des publications scientifiques de Max Hodann, collègue de Hirschfeld, ainsi que des magazines de travestis, qui l'ont aidé à mettre des mots sur sa transitude. Ses parents, au départ réticents, ont accepté son désir de vivre comme un homme (son père l'a aidé à devenir apprenti charpentier). C'est dans la bibliothèque syndicale qu'il a découvert d'autres publications de l'*Institut*. À partir de 1927, il en devient un patient, obtient un certificat de travestissement, un changement légal de prénom, et subit une opération chirurgicale (probablement une torsoplastie)¹⁰⁶.

Après la guerre, Katter, depuis sa position peu privilégiée de charpentier de classe populaire, commence à militer pour maintenir une mémoire de l'*Institut* ainsi que de Magnus Hirschfeld. Parmi ses nombreuses lettres envoyées à diverses personnalités (intellectuelles, scientifiques, politiques), l'une d'entre elles est intéressante pour discuter d'une politique des mémoires collectives. En 1947, il envoie une lettre à Anton Ackermann, membre du Parti Socialiste Unifié allemand (qui est au pouvoir en Allemagne de l'Est). Dans sa lettre, Katter s'insurge de l'absence de commémoration de ce « grand homme » qu'était Magnus Hirschfeld, activiste pour la réforme sociale, pour les droits humains, ami de l'Union soviétique et grand pacifiste : un héros de la patrie. Ce narratif est stratégique : il s'agit de faire correspondre la figure d'Hirschfeld à la catégorie « victime du nazisme » qui était en train d'émerger

¹⁰⁴ « After Weimar; Beyond Hirschfeld? Nostalgia, Hagiography and What Comes Next », *German History*, op. cit., p. 312.

¹⁰⁵ Andrea ROTTMANN, *Queer lives across the wall: desire and danger in Divided Berlin, 1945-1970*, op. cit.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 38.

socialement. Pour ce faire, il est resté silencieux sur la judéité de Hirschfeld (et son homosexualité) : car cela aurait nui à son argumentaire, les personnes juives étant dénigrées par les politiques de mémoire, considérées comme des victimes « passives » du nazisme¹⁰⁷.

Katter n'était pas le seul à omettre la judéité (et l'homosexualité) de Hirschfeld dans ses récits. C'est ce qu'explique Sheer Ganor dans son essai au sein de l'article *After Weimar; Beyond Hirschfeld*. Son essai discute des récits sur Hirschfeld écrits par quatre personnes l'ayant connu : Ludwig Levy-Lenz, Herbert Lewandowski, Karl Schustek et Charlotte Wolff. Les quatre ont été des cibles du régime nazi en vertu de leur judéité et de leur activisme pour la réforme sexuelle – et, dans le cas de Wolff, son lesbianisme. Elle est la seule des quatre à mentionner, dans ses écrits, la judéité et l'homosexualité de Hirschfeld. Cela peut s'expliquer temporellement : là où Wolff écrit en 1980, les autres écrivent en 1949, 1958 et 1968, en gardant discrète également leur propre judéité. Mais Ganor avance que ces omissions ne servaient pas seulement à protéger Hirschfeld : elles servaient aussi à le positionner comme un homme de principe, dévoué aux droits des *autres*, qui ne militait pas pour des raisons personnelles¹⁰⁸.

Hirschfeld représentait les idéaux d'une modernité allemande à laquelle ces quatre activistes s'identifiaient : démocratique, pluraliste, égalitaire, gouvernée par la raison et la compassion. Ce n'était pas que la mémoire de l'*Institut* qui était transmise, c'était également celle de la république de Weimar comme symbole utopique d'un autre futur possible¹⁰⁹. Mais Hirschfeld n'était pas parfait, et la République de Weimar non plus – cependant, ses biographes partageaient certaines de ses positions critiquables et ont construit une image d'un Hirschfeld humaniste en partageant, occultant ou excusant ces positions.

1.4. Années 1970-1980 : icône et martyr

Le narratif autour d'Hirschfeld a changé lorsqu'il est devenu un symbole des luttes homosexuelles, comme nous l'explique Javier Samper Vendrell. La « redécouverte » de cette histoire a joué un rôle clé dans l'élaboration d'une histoire gay sur laquelle des luttes nouvelles pouvaient être basées. C'est « la découverte de l'effervescence des mouvements homosexuels dans les années 1920 et 1930, en particulier en Allemagne, et l'ampleur de l'extermination de

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 40.

¹⁰⁸ « After Weimar; Beyond Hirschfeld? Nostalgia, Hagiography and What Comes Next », *German History*, *op. cit.*, p. 314-315.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 316-317.

la Seconde Guerre mondiale »¹¹⁰ qui a fait réaliser au philosophe et militant homosexuel français Guy Hocquenghem l'importance de bâtir une lutte homosexuelle sur base d'un « nous » collectif, d'une histoire commune qui « disparaît dès qu'il n'y a plus de pédés pour la dire »¹¹¹. Autre exemple : l'écrivain anglais homosexuel Christopher Isherwood a vécu plusieurs mois à l'**Institut** et qui était présent dans les rues de Berlin lors de l'autodafé populaire de ses archives. Mais il n'a raconté son séjour que dans le roman autobiographique *Christopher and his kind*¹¹², publié en 1976. Isherwood a levé dans ce roman une autocensure (qui l'avait poussé à brûler les carnets intimes qu'il tenait durant cette période) liée à la pénalisation de l'homosexualité en Europe.

En 1982 est fondée la Société Magnus Hirschfeld, dans le but de maintenir cette mémoire. Cela a permis (entre autres) à l'ancien patient et homme trans* Gerd Katter, ainsi qu'à la gouvernante Adelheid Schulz (née Rennhack), de leur transmettre leurs archives. Cette Société, toujours active aujourd'hui, a participé à maintenir vivante une histoire de l'**Institut**.

L'**Institut** devint alors le symbole de l'histoire gay, avec comme personnage principal Magnus Hirschfeld, homosexuel (même s'il n'a jamais été « out »), juif et socialiste. Hirschfeld est également un symbole des souffrances que vivent les homosexuels au moment même (l'épidémie de SIDA étant qualifiée parfois de génocide contre les gays). Au contraire de leurs prédécesseurs, les activistes gays de cette époque ont proclamé son statut d'homosexuel, juif et socialiste, le situant dans une histoire d'oppressions multiples – et ce, sans réflexion critique sur ses propres attitudes réactionnaires, empêchant l'émergence de discussions sur le fait que les hommes gays peuvent aussi participer à l'oppression d'autres groupes¹¹³.

1.5. Le « daddy » de l'existence trans

Parmi les efforts, toujours contemporains, pour réintégrer ce souvenir dans des mémoires collectives plus larges, ceux effectués par les *trans studies* sont discutés par le dernier essai de l'article, écrit par Xavier Nunn.

¹¹⁰ Antoine IDIER, « Absences, silences et politique de l'histoire » [en ligne], dans *Archives des mouvements LGBT+*, op. cit. p. 5.

¹¹¹ Guy HOCQUENGHEM, cité par Antoine IDIER, *Ibid.*

¹¹² Christopher ISHERWOOD, *Christopher and his kind: 1929-1939*, Methuen paperbacks, 1976.

¹¹³ « After Weimar; Beyond Hirschfeld? Nostalgia, Hagiography and What Comes Next », *German History*, op. cit., p. 309.

Nunn ancre son propos dans la période actuelle « d'attaque globale contre l'existence trans »¹¹⁴. Cependant, les discours à propos de la transitude au sein de l'*Institut* n'ont pas attendu le vingt-et-unième siècle pour émerger : déjà, car nous avons vu que l'homme trans* Gerd Katter (même s'il n'était pas *out*) était un acteur des luttes mémorielles à propos de l'*Institut*, mais aussi, via l'exemple de Charlotte Charlaque. Femme trans* et juive, ayant travaillé à l'*Institut*, elle a fui l'Allemagne nazie grâce à sa binationalité étatsunienne. Aux États-Unis, elle s'est construit une célébrité dans les milieux du spectacle, et a écrit en 1955 un article dans un journal homosexuel, lors de la forte médiatisation de la transition médicale et sociale de Christine Jorgenson, pour rappeler qu'il y avait des opérations de ce genre à l'*Institut* : « as we all know, there is nothing new under the sun »¹¹⁵.

Retournons aux propos de Nunn. Pour contrer l'argument de la « nouveauté trans », certains activistes font appel à un passé démontrable. Il suffit alors de remonter aux années 50, avec les travaux de l'endocrinologue Harry Benjamin et du psychiatre Robert Stoller. Or, leurs travaux et le paradigme « transsexuel » qu'ils ont fondé sont très critiqués. Le Berlin des années 1920 devient alors plus « séduisant » comme repère temporel historique : offrant une plus longue généalogie (une centaine d'années), avec comme personnage principal Hirschfeld, médecin vertueux qui a permis l'émergence d'existences trans.

Hirschfeld change à nouveau de statut, entre l'histoire gay et l'histoire trans : il n'est plus vu seulement comme un martyr mais comme une figure paternelle, comme le « père », le « daddy » de l'existence trans moderne. Cette vision d'une figure paternelle a des racines historiques : Hirschfeld n'a pas simplement créé des catégories taxonomiques, il a participé à faire exister socialement la transitude par l'*institutionnalisation*. Il a joué un rôle crucial dans la captation des subjectivités trans naissantes par des *institutions* médicales et légales.

Le narratif autour de l'*Institut* est marqué par des motifs de genèse et de légitimité ; le premier *Institut* de science sexuelle, dans la première démocratie d'Allemagne ; les premiers dispositifs légaux concernant la transitude qui n'étaient pas entièrement criminalisants ; les premières opérations de chirurgie « trans » (ce qui n'est pas entièrement correct : il existait déjà des pratiques chirurgicales dans la construction médicale de l'intersexuation)¹¹⁶.

¹¹⁴ Xavier NUNN, *Ibid.*, p. 318, je traduis.

¹¹⁵ Carlotta BARONIN VON CURTIUS, « Reflections on the Christine Jorgenson Case », *One. The Homosexual Magazine*, vol. 3, 1955.

¹¹⁶ « After Weimar; Beyond Hirschfeld? Nostalgia, Hagiography and What Comes Next », *German History*, *op. cit.*, p. 319.

Cette figure paternelle peut avoir une connotation positive (« the daddy of trans existence ») tout comme négative. On peut voir Hirschfeld comme une figure *paternaliste*, une figure d'autorité qui a limité l'autonomie de sa patientèle trans, en prétextant agir selon leurs intérêts. Car l'accès aux certificats de travestissement et aux changements de prénoms nécessitait une approbation médicale, un diagnostic effectué par Hirschfeld ou par ses collègues (comme Félix Abraham). Ces demandes pouvaient prendre plusieurs années à être approuvées (quand elles l'étaient), à cause d'une inertie bureaucratique, plaçant les personnes trans dans une situation liminale instable, qui a provoqué pour certaines des pertes d'emploi et de logement lors des crises économiques à la fin des années 1920¹¹⁷.

Récapitulons. Ce tour d'horizon (non exhaustif) de différents discours à propos de l'*Institut* et de Hirschfeld nous permet de voir en quoi les contre-mémoires sont historiquement et politiquement situées. Ces récits peuvent stratégiquement mettre en avant un narratif audible pour les autorités ; ils peuvent aussi exalter un récit plus contestataire.

Hirschfeld n'est plus une simple figure historique : il est devenu une *institution*. Son nom est présent dans l'espace public allemand, via de nombreuses rues nommées en son hommage. Depuis 2011, la Fondation Magnus Hirschfeld, subventionnée par l'État allemand, organise de la recherche, de l'éducation et des commémorations liées à son héritage. Malgré cela, l'*Institut* reste assez marginal dans les mémoires collectives¹¹⁸.

À présent, nous allons discuter des différentes raisons pour lesquelles cet *Institut* occupe une place si importante dans les récits historiques trans. Les mythes peuvent avoir une utilité politique – mais ils peuvent également être contre-productif et simplifier à outrance des processus historiques et politiques complexes. C'est pour cela que nous verrons en quoi cette mythification peut, à son tour, provoquer des injustices épistémiques.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 320. C'est le cas d'Amandus Balitzki, homme trans*/intersexe* qui a subi une détransition forcée par l'administration de Weimar : Rainer HERRN, *De l'amour et de la souffrance*, *op. cit.*, p. 300-302.

¹¹⁸ « After Weimar; Beyond Hirschfeld? Nostalgia, Hagiography and What Comes Next », *German History*, *op. cit.*, p. 317.

2. L'**Institut** comme mythe fondateur d'une histoire trans

Outre les différentes narrations historiques dont nous héritons, la mobilisation du souvenir de l'**Institut** berlinois de science sexuelle au sein des histoires trans apporte son lot d'enjeux et de questions. Je vais présenter quatre raisons pour lesquelles l'**Institut** a de l'intérêt pour les histoires trans, afin de soulever différents problèmes qui peuvent émerger lorsque l'on entreprend d'écrire ces récits.

Premièrement, rendre visible l'histoire de l'**Institut**, c'est lutter contre l'injustice épistémique provoquée par, d'une part, sa destruction et l'autodafé de ses archives, et d'autre part, l'invisibilisation de cette histoire par les récits historiques dominants.

Deuxièmement, cela participe à historiciser la manière dont la transitude est comprise et agencée de manière contemporaine – du point de vue de la médecine trans, du militantisme trans et de la manière dont les états encadrent la transitude.

Troisièmement, puisque l'**Institut** est considéré comme un des premiers centres d'archives *queers* moderne, son destin tragique en fait un symbole impressionnant des réflexions politiques et épistémologiques autour des « archives *queers* ».

Quatrièmement, visibiliser l'**Institut**, c'est aussi questionner la façon dont les mémoires collectives autour du nazisme sont construites politiquement.

2.1. Comblant les silences structurels de l'histoire

En 1993, dans un livre consacré aux pratiques de *cross-dressing*, les historien·nes de la sexualité Bonnie et Vern Bullough affirment qu'il n'existe pas d'indication, dans la culture occidentale, de ce qu'on pourrait appeler une « conscience travestie » avant la deuxième moitié du vingtième siècle¹¹⁹. Cette erreur met en lumière une certaine discontinuité dans l'histoire de la transitude occidentale, qui est en partie liée à la destruction active de l'**Institut** et des savoirs y étant produits ainsi qu'à la « suppression active de la mémoire après la guerre »¹²⁰.

Discuter de l'**Institut**, c'est donc combler les silences structurels de l'histoire. C'est contester l'absence des personnes trans (et/ou homosexuelles, intersexes, etc.) dans les manuels d'histoire, dans les commémorations, dans les musées. Cette contestation peut participer à faire

¹¹⁹ Vern BULLOUGH, Bonnie BULLOUGH, citées par Matt FULLER, Leah OWEN, « Nazi Gender Ideology, Memoricide, and the Attack on the Berlin **Institute** for Sexual Research », *Peace Review*, *op. cit.*, p. 536.

¹²⁰ Andrea ROTTMANN, *Queer lives across the wall: desire and danger in Divided Berlin, 1945-1970*, *op. cit.*, p. 43, je traduis.

circuler des ressources épistémiques au sein des communautés épistémiques trans, et en dehors. Mais combler ces silences n'est pas une tâche aisée – il ne suffit pas d'intégrer les personnes trans au sein des récits historiques dominants, demeurés fondamentalement inchangés. Intégrer une perspective trans force à changer la manière dont on effectue cette recherche.

Prenons comme exemple le livre *De l'amour et de la souffrance – l'Institut berlinois de science sexuelle*. Initialement publié en 2022 par l'historien allemand Rainer Herrn, il a été traduit vers le français en 2025 par Anne-Sophie Anglaret. Rainer Herrn est historien de la médecine qui travaille au centre de recherche sur l'histoire de la science sexuelle de la Société Magnus-Hirschfeld – société fondée dans le but, précisément, d'effectuer de la recherche historique à propos de l'Institut. À première vue, Herrn est particulièrement bien placé – il travaille à la Société Magnus-Hirschfeld, qui possède une importante collection d'archives d'époque, il a rencontré Gerd Katter et Adelheid Rennhack. Cependant, les deux chapitres qu'il consacre à la transitude et à l'intersexuation¹²¹ fourmillent d'exemples (ou plutôt, de contre-exemples) relatifs à l'intégration des personnes trans* ou intersexes* dans un récit historique.

Un enjeu important, déjà discuté plus tôt, est celui de la dénomination : comment appelle-t-on les figures historiques trans ? Quels pronoms utilise-t-on pour les décrire ? Quel vocabulaire utilise-t-on pour les nommer ? Dans son livre, Herrn tantôt genre et nomme les personnes selon leur sexe d'attribution, tantôt en suivant leur autodésignation. Cette ambivalence complique la lecture¹²². Lorsqu'il présente, l'une après l'autre, deux patientes de l'Institut, Toni Ebel et Charlotte Charlaque, il nomme et genre Toni au féminin, même lorsqu'il raconte sa vie prétransition ; mais il nomme Charlotte par son nom de naissance et la genre au masculin¹²³. Une autre patiente, Dora Richter, est d'abord nommée par son nom de naissance et genrée au masculin – elle n'est genrée au féminin qu'à partir de la phrase dans laquelle elle demande une amputation du pénis¹²⁴.

Clairement, la tâche de Herrn (et celle de tout·e historien·ne s'intéressant à la transitude à cette période) n'est pas facile. Les médecins de l'époque n'avaient visiblement pas beaucoup de considérations éthiques sur la manière de nommer et genrer leur patientèle : dans les extraits

¹²¹ Il s'agit des chapitres 10 « Désordre des sexes I – travestis et hermaphrodites » et 18 « Désordre des sexes II – le désir de réassignation chirurgicale ».

¹²² Tous les exemples d'ambivalence qui vont suivre, sauf le dernier, sont déjà présents dans l'original allemand. Je remercie Léanne/Léon Roger qui, avec son master en traduction et interprétation en langue allemande (entre autres), m'a considérablement aidé·e à effectuer cette analyse.

¹²³ Rainer HERRN, *De l'amour et de la souffrance*, op. cit., p. 457-460.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 307.

cités par Herrn, de la main de Hirschfeld (ou de ses collègues : Werner Holz, Félix Abraham, Ludwig Levy-Lenz...), les patient·es sont quasi systématiquement nommées par leur nom légal et genrées en fonction de leur sexe d'origine.

Mais là où de nombreuses historien·nes prennent le temps de préciser leur positionnement par rapport à cette terminologie, l'écriture de Herrn est d'une part, incohérente, et d'autre part, jamais expliquée ni justifiée. Herrn reprend de façon non critique les catégories de l'époque. Tout cela implique des sections difficiles à comprendre, par exemple lorsqu'il parle de l'homosexualité – lorsqu'il mentionne les « travestis hétérosexuels » et les « travestis homosexuels », qu'est-ce que cela signifie ? Les personnes transféminines attirées par des hommes sont-elles celles hétérosexuelles, et celles attirées par des femmes, homosexuelles ? C'est précisément l'inverse : comme je l'ai dit plus tôt, les travesti·es de l'époque restaient défini·es par leur sexe d'origine, les personnes transféminines attirées par des femmes étaient donc celles hétérosexuelles, et celles attirées par des hommes étaient homosexuelles. Herrn fait se maintenir aux catégorisations de l'époque, mais de façon implicite, ce qui force à la lecture une gymnastique mentale constante pour comprendre de qui et de quoi on parle.

Rester fidèles aux catégorisations de l'époque discutée est un choix respectable. Mais le faire sans l'explicitier, cela, au mieux, rend la lecture plus difficile, au pire, cela participe à reproduire la violence exercée par les institutions sur ces personnes. Le fait de désigner ou non les personnes trans par leur sexe d'origine était déjà un enjeu à l'époque. En témoigne cet extrait des mémoires du médecin Levy-Lenz, qui réussit l'exploit de transmettre des ressources herméneutiques trans tout en les encadrant d'un langage normatif décrédibilisant celles-ci, infligeant à sa patientèle une injustice contributive particulièrement retorse :

These unfortunate people – for the sake of clarity I shall here discuss only cases of transvestian men – maintain that they are really women, who, by a caprice of nature, have male sexual organs. Throughout their lives – and literally their whole lives till their very last breath, for five minutes before his death a patient put a note into my hand requesting that in the announcement of his death he should be called “Mrs.” – they pursue their alleged right to be female citizens. [...] If I accidentally addressed a transvestian of this kind as “Mr.” he would reply, quite hurt, “But Doctor, I’m a woman, as you know only too well, and I don’t call you “Mrs.,’ do I?” and he would sulk for the rest of the day¹²⁵.

On peut également questionner l'absence de précision, de la part de la traductrice, des choix de traduction effectués à propos de cette terminologie. Or, les genres grammaticaux en allemand et en français ne sont pas les mêmes, en résulte que certaines phrases qui, en allemand,

¹²⁵ Ludwig LEVY-LENZ, *The Memoirs of a Sexologist - Discretion and Indiscretion*, New York, Cadillac Publishing, 1959, p. 292.

genre les femmes transgenres de façon « neutre » (le pluriel étant l'équivalent du féminin singulier), ont été traduites ainsi vers le français :

Auch für ihre »Artgenossen« blieben sie nach der chirurgischen Geschlechtsangleichung das, was sie schon vorher waren: homosexuelle Transvestiten. Nicht einmal jene, die sich in einer ähnlichen Lage befanden, akzeptierten sie als das, was sie sein wollten: Frauen¹²⁶.

Ainsi, après la chirurgie de réassignation sexuelle, ils restaient pour leurs « semblables » ce qu'ils étaient auparavant : des travestis homosexuels. Même ceux qui se trouvaient dans une situation similaire ne les acceptaient pas comme ce qu'ils voulaient être : des femmes¹²⁷.

Quel comble, de plaindre le fait que ces femmes trans* ne soient pas acceptées comme des femmes... en les genreant au masculin ! Le travail de traduction, loin d'être une entreprise neutre, apporte aussi son lot d'enjeux épistémologiques et politiques, surtout vers une langue aussi binaire que le français.

En prenant cet ouvrage comme exemple, il ne s'agit pas de délégitimer le travail conséquent que Herrn et Anglaret ont effectué. Cinq cents pages narrant avec précision la vie de l'*Institut*, ses difficultés, victoires et pertes, sur base d'une mobilisation impressionnante de sources, traduites vers le français, c'est très précieux. Il s'agit plutôt, de questionner certains de leurs perspectives qui, puisqu'elles ne sont jamais explicitées et justifiées, continuent d'inscrire la transitude dans des conceptualisations cis-centrées. Dans un contexte académique où une majorité des productions scientifiques sont des études *sur* les trans plutôt que *par* les trans, ces choix maintiennent un narratif qui voit la transitude comme une bizarrerie.

Il ne suffit donc pas de rajouter les personnes trans dans les récits historiques sans changer les ressources herméneutiques cis-centrées avec lesquelles on les comprend (ou plutôt, on ne les comprend pas). D'autant plus, car c'est au sein de cet *Institut* qu'ont été élaborés des discours sur la transitude dont nous héritons aujourd'hui, et qu'il faut discuter de façon critique.

2.2. Historiciser les discours médicaux et légaux autour de la transitude

Comme dit plus tôt, l'invisibilisation de l'*Institut* a contribué à faire commencer l'histoire de la médecine trans dans les années 1950, surtout avec les travaux de Harry Benjamin. Or, ce point de départ occulte le fait que Benjamin et Hirschfeld se connaissaient et ont travaillé ensemble, et que, pour fonder sa théorie, il a hérité du paradigme hirschfeldien concernant la transitude. Intégrer le rôle qu'ont joué les théories de Hirschfeld dans

¹²⁶ Rainer HERRN, *Der Liebe und dem Leid: Das Institut für Sexualwissenschaft 1919-1933*, Berlin, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 2022, p. 448.

¹²⁷ Rainer HERRN, *De l'amour et de la souffrance*, op. cit., p. 469.

l'élaboration de la médecine trans n'est donc pas qu'un enjeu de « visibilité », mais permet aussi de mieux comprendre les origines des différentes théorisations médicales de la transitude. Le militantisme travesti de l'époque a participé à construire les catégorisations d'Hirschfeld et à faire exister socialement une certaine forme de transitude, dont nous héritons également, même lorsque nous l'ignorons.

En ce qui concerne la médecine trans, citons l'article *La métamorphose pensable : trois théories du changement de sexe*¹²⁸, écrit par la philosophe Pauline Clohec. Elle y expose trois paradigmes médicaux concernant la transitude : celui « transvestite » de Hirschfeld, celui « transsexuel » de Benjamin, et celui contemporain de « transgenre » et de « transidentité ». Cette historicisation lui permet de nuancer une vision de l'histoire de la médecine trans qui circule énormément, tant chez les soignant·es que les patient·es et militant·es trans :

Selon cette version standard, dans un premier temps, le corps médical aurait mis en place une théorie (étiologique et diagnostique) du changement de sexe, théorie nommée celle du transsexualisme ou de la transsexualité, et qui légitimerait une forme déterminée de changement de sexe, codifiée dans des protocoles auxquels l'accès serait restreint aux personnes correspondant à des critères d'admissibilité largement indexés sur des stéréotypes socioculturels concernant la féminité et la masculinité. Au caractère normatif et sexiste de cette théorie, et au caractère clinique d'un phénomène labellisé transsexualisme, se serait opposé dans un second temps un mouvement venu des patient·es trans, insistant sur le caractère libre et auto-identifié du genre individuel et contre la soumission de ce genre à une évaluation médicale. Il s'agirait alors de parler non plus de transsexualité mais de transidentité ou d'identités et de parcours transgenres¹²⁹.

Clohec critique le caractère simplificateur de ce récit, qui réduit cette histoire médicale à un affrontement binaire entre la norme (venant de la médecine) et la subversion (venant des personnes trans). Cela gomme la diversité des conceptualisations médicales de la transitude, qui résultaient des interactions (conflictuelles) entre les soignant·es et les personnes trans¹³⁰.

Ajoutons aussi que cette vision de l'histoire de la médecine trans est critiquable en vertu de son caractère téléologique – avec le temps, les conditions des personnes trans s'améliorent de plus en plus. Il s'agit d'une vision simplificatrice qui nie les disparités sociales au sein des populations trans (différences d'assignation de genre à la naissance, différences de classe, de race, d'orientation sexuelle, de capacités, etc.). Aussi, cet « évident » progrès vers de meilleures

¹²⁸ Pauline CLOHEC, « La métamorphose pensable : trois théories du changement de sexe », dans *Après l'identité - transitude & féminisme*, Fellingering, Hystériques et AssociéEs, 2023.

¹²⁹ Pauline CLOHEC, *Après l'identité*, op. cit., p. 85, 86.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 86, 87.

conditions est à remettre en question dans la période contemporaine d'attaques envers la médecine trans (et envers la transitude, fondamentalement).

L'objectif de Clohec dans cet article est de présenter ces trois paradigmes (transvestisme, transsexuel, transgenre), en interrogeant la manière dont ces paradigmes comprennent la transitude et les limites théoriques et pratiques que cela provoque. Intégrer le paradigme d'Hirschfeld lui permet de montrer une histoire plus complexe¹³¹.

Cependant, pour présenter le paradigme d'Hirschfeld, elle ne se base que sur ses théories et sa pratique médicale. Elle discute de sa théorie des stades intermédiaires, du fait que la réponse médicale qu'il prescrit est de répondre positivement aux demandes de modifications corporelles des personnes travesties, du fait qu'il organise les premières chirurgies de réassignation génitale à l'*Institut*. Elle ne s'étend pas sur l'implication des médecins dans les procédures administratives de changement social et légal de sexe et de prénom, elle souligne seulement qu'Hirschfeld argumente pour que ces procédures soient acceptées¹³². Plus inquiétant encore : elle explique qu'Hirschfeld établit un diagnostic différentiel en assurant qu'il n'a pas encore le caractère sélectif qu'il aura dans le paradigme suivant (conditionnant l'accès aux traitements hormonaux et chirurgicaux à l'obtention de ce diagnostic) – car l'objectif de Hirschfeld est de décorréliser la transitude des préjugés pathologiques associant la transitude à des psychoses, paranoïa, fétichisme ou déviance.

La description du paradigme d'Hirschfeld par Clohec est, pour reprendre ses mots, « non pas totalement fausse mais simplificatrice »¹³³. Notamment car lorsqu'elle décrit le paradigme suivant, celui de Benjamin, elle insiste sur le caractère sélectif des procédures qu'il a mises en place et met en avant l'agentivité des personnes trans dans l'établissement de ce paradigme, en discutant des « patient·es stratèges » qui consciemment répètent ce que les médecins veulent entendre pour recevoir les traitements désirés. Mais Clohec ne mentionne pas les diverses formes de restrictions imposées aux personnes trans par Hirschfeld et par l'*Institut*. Pour reprendre les termes de Nunn, elle garde le « daddy » Hirschfeld en occultant le Hirschfeld paternaliste. Or, Clohec sait que l'histoire de la médecine trans est peuplée de figures ambivalentes, puisqu'elle parle ainsi de Benjamin :

¹³¹ *Ibid.*, p. 87.

¹³² « La pratique de changement social de sexe par le travestissement ainsi que le changement de prénom est acceptée, puisqu'elle constitue, selon Hirschfeld, une 'inclination inoffensive' socialement ». *Ibid.*, p. 95.

¹³³ *Ibid.*, p. 86.

Benjamin est ainsi en quelque sorte une figure de Janus dans l'histoire de la prise en charge médicale des demandes de changement de sexe. Il a à la fois fait progresser celle-ci, dans une attitude paternaliste très lisible dans sa présentation des trans comme « personnes malheureuses » et figures d'apitoiement, mais a codifié des principes de sélection des patient·es ayant conduit à des résistances et stratégies de contournement¹³⁴.

Cette analyse nuancée de Benjamin renforce rétroactivement une image de l'**Institut** de science sexuelle comme foncièrement progressiste et accueillant.

Aussi, le récit de Clochec invisibilise l'agentivité de la patientèle trans de Hirschfeld. La seule fois où iels sont nommé·es, c'est dans la dernière phrase de la section, où Clochec narre que plusieurs patient·es trans ont probablement été assassiné·es lors de la destruction de l'**Institut** en 1933 – figeant ces personnes à la voix passive et dans un statut de victime¹³⁵.

Cet effacement des personnes trans de leur propre histoire n'est pas un phénomène isolé. Il est malheureusement très courant, et est analysé par l'historien·ne Tomara Garrod dans l'article *'How Did We Get Here?' Etiology and Erasure in Trans History*¹³⁶. Garrod critique une tendance, au sein des études historiques trans, à adopter une posture « étiologique » – à dire, historiciser la transitude en lui trouvant un « point de départ » historique. S'il existe une histoire trans, quand commence-t-elle ? A-t-elle un début identifiable ?

Une de ces approches étiologiques hérite des analyses foucaaldiennes de la « création de la sexualité » par la médecine occidentale, au XIX^e siècle. Il s'agit de retracer les différentes manières dont la transitude a été conceptualisée par le corps médical (sexologie, psychiatrie, psychanalyse...), les différentes classifications et taxonomies, comment celles-ci ont évolué vers les conceptions actuelles que nous avons de la transitude. Cependant, une question se pose : s'agit-il d'une histoire de la transitude ou d'une histoire des *catégories* ? En confondant les deux, on risque d'invisibiliser les personnes qui sont sujettes à ces catégories.

Lorsque l'on fait une histoire des *concepts* de transitude, des catégories, on court le risque de réduire les parcours complexes et multiples des personnes sujettes à ces catégories à des objets qui ne servent qu'à illustrer l'extension des différents concepts forgés par des médecins¹³⁷ ; de reproduire l'objectification des personnes trans effectuée par les médecins, en

¹³⁴ *Ibid.*, p. 109.

¹³⁵ Pourtant, à partir des productions textuelles d'Hirschfeld, qui comportent plusieurs témoignages de travesti·es, il est possible d'en faire une analyse qui rend visibles les subjectivités trans*. Emma HEANEY, « « I am not a friend to men »: Embodiment and desire in Magnus Hirschfeld's *Transvestites* case studies », *Journal of Lesbian Studies*, *op. cit.*

¹³⁶ Tomara GARROD, « "How Did We Get Here?" Etiology and Erasure in Trans History », *Excursions Journal*, vol. 13, n° 1, 2023.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 5, 6.

accordant plus de crédit épistémologique aux médecins qu'aux personnes sujettes à ces catégories ; de réduire l'agentivité des personnes trans elles-mêmes dans les processus de conceptualisation et de taxonomie, qui est, rappelons-le, une co-construction. Fondamentalement, on court le risque de faire subir des injustices épistémiques aux personnes trans, en accordant à leur parole un statut épistémique moins important qu'à celui des médecins.

En ce qui concerne l'article de Pauline Clochec, dans la section consacrée à Hirschfeld, l'agentivité des personnes trans est occultée – en expliquant ses théories uniquement à travers les publications scientifiques de Hirschfeld, elle lui a accordé un statut épistémique plus important qu'aux personnes trans de l'époque. Et ce, alors qu'elle lit pourtant l'allemand et a donc accès à de nombreuses sources qui ne sont pas encore traduites, car plus marginales que celles du célèbre Hirschfeld. Et ce, malgré l'introduction de son article où elle place un « point de départ » de la médecine trans chez les personnes trans elles-mêmes :

Les théories qui retiennent ici mon attention sont celles qui [...] ont été élaborées avec pour enjeu de justifier la réponse du corps médical aux demandes de changement de sexe, que ce soit pour accepter ou refuser ces soins¹³⁸.

L'approche « acceptante » de Hirschfeld ne s'est pas faite en un jour – elle est le fruit de négociations intenses entre les personnes trans demandant avec insistance des soins, et le personnel médical, qui reproduisaient malgré tout un discours normatif. Hirschfeld aussi reconnaissait à mi-mot le caractère « coconstruit » des savoirs trans :

J'eus moi-même l'occasion de connaître une série de ces individus, qui à l'aide d'opérateurs experts, obtinrent la modification de leur appareil sexuel extérieur... Au début, j'étais fort opposé à ces méthodes que je jugeais d'une part dangereuses pour la santé, et d'autre part inutiles. Mais à mesure que j'apprenais à connaître de plus près ces individus, je constatai que certains d'entre eux étaient prêts à se suicider au cas où leurs souhaits de faire transformer leurs attributs les plus évidents n'étaient pas satisfaits... Je me disais alors qu'il fallait rejeter toute hésitation à leur égard¹³⁹.

Cet extrait permet également de rappeler que l'**Institut**, bien que novateur sur de nombreux points, demeurait attaché à une manière de concevoir le pathologique par l'écart de la norme. Face à des hommes homosexuels demandant à être soignés de leur homosexualité, Hirschfeld n'avait aucun problème à proposer (et à effectuer !) une ablation des testicules et une greffe de testicules d'hommes hétérosexuels (qui eux, recevaient une rémunération). Cette opération hautement risquée et éthiquement discutable était promue pour « soulager » ces homosexuels

¹³⁸ Pauline CLOCHEC, *Après l'identité*, op. cit., p. 84.

¹³⁹ Magnus HIRSCHFELD, « L'Amour et la Science », *Voilà*, op. cit., p. 6.

dont il reconnaissait pourtant que la souffrance était d'ordre social¹⁴⁰. En revanche, une opération chirurgicale risquée pour *sortir* de la norme, dans un parcours de transition, est considérée comme inutile et dangereuse.

Ce n'est pas un hasard si Garrod parle d'*étiologie* pour discuter des approches historiques cherchant un « point de départ » à l'histoire trans. Car si l'étiologie au sens large signifie « l'étude des causes », ce terme est surtout utilisé dans le domaine médical, pour signifier la recherche des causes d'une maladie¹⁴¹. Ce terme permet de souligner les porosités dans les différents discours à propos de la transitude, et du statut privilégié qu'a le vocabulaire médical dans ces discussions – y compris les discussions historiques.

2.3.L'Institut, un symbole des « archives *queers* »

Une autre raison pour laquelle l'Institut occupe une place importante dans les contre-mémoires trans est la puissance symbolique de sa fin tragique – la destruction par le feu de ses archives. Les historiographies *queers* et trans, aux côtés de celles subalternes et décoloniales, ont développé des réflexions épistémologiques très poussées sur le caractère « récalcitrant » des archives. Éparses, difficiles à trouver, souvent écrites par des agents répressifs de l'état, elles poussent les historien·nes à développer une vision sensible et critique pour voir la *queerness* derrière ces couches de secrets et de discours répressifs¹⁴².

La figure de l'Institut est donc un symbole de la fragilité des archives *queer*, comme l'explique l'historien Bodie A. Ashton. Même dans leur absence, les archives de l'Institut ont acquis un statut mythique : celui d'une « bibliothèque d'Alexandrie » *queer*, qui aurait pu, si elle avait survécu, fournir des réponses claires à des questions historiques contemporaines. Ce statut mythifié occulte, d'une part, le fait que ces archives n'étaient pas sans défauts, et d'autre part, que certaines de ces archives ont survécu, éparpillées dans des bibliothèques, musées, collections, à travers le monde¹⁴³. Plus globalement, ce statut mythifié obscurcit les autres archives *queers* qui sont réelles, tangibles, mais qui n'étaient pas consignées dans l'Institut, ainsi que celles des personnes trans de l'époque qui n'ont pas fait les démarches administratives et médicales pour être officiellement reconnues comme travesties. C'est le cas de Liddy

¹⁴⁰ Rainer HERRN, *De l'amour et de la souffrance*, op. cit., p. 120.

¹⁴¹ Garrod explique que sa propre démarche est étiologique, dans le sens où iel cherche à comprendre les causes d'une « maladie » qui touche les personnes trans : l'effacement.

¹⁴² Birgit LANG, Katie SUTTON, « An Ethics of Attentiveness: Photographic Portraits and Deviant Dwelling in German Queer and Trans Archives », *Monatshefte*, vol. 114, n° 3, 2022.

¹⁴³ Bodie A ASHTON, « The Parallel Lives of Liddy Bacroff: Transgender (Pre)History and the Tyranny of the Archive in Twentieth-Century Germany », *German History*, op. cit., p. 87.

Bacroff, dont Ashton parle dans son article, qui a vécu au moins la moitié de sa vie comme une femme, qui n'a pas effectué de démarches pour obtenir un certificat de travestissement et qui ne connaissait probablement pas les recherches de l'*Institut* – mais qui utilisait la catégorie « transvestit » pour se désigner. Si les archives de l'*Institut* avaient survécu, elles n'auraient probablement rien à dire à propos de Liddy Bacroff, qui, parce qu'elle était travailleuse du sexe, n'y aurait sûrement pas été accueillie avec entrain¹⁴⁴.

On peut revendiquer un certain devoir de mémoire, par rapport à l'*Institut* et à sa fin tragique – mais ce devoir de mémoire est injuste s'il occulte les existences queers qu'il rendaient illégitimes. D'autant plus car cette commémoration de la destruction repose, finalement, sur des documents que l'on peut eux-mêmes considérer comme des « archives queers », complexes et récalcitrantes : les photos, articles de presse, témoignant du sac de l'*Institut* et de sa destruction ne sont pas des témoins innocents et transparents, mais politiquement et historiquement situés.

Les photos des événements qui se sont déroulés du 6 au 10 mai 1933 (pillage, réquisition du bâtiment, destructions des archives dans un autodafé) participaient au discours nazi sur la science dégénérée. Compte tenu du grand soin qu'ont porté les nazis à l'esthétique de leurs discours, il est important de considérer les documents témoignant de cette destruction comme faisant partie de leur dispositif de propagande¹⁴⁵. Il est important, également, de situer ces images dans l'historiographie post-Seconde Guerre mondiale : car si l'*Institut* a sombré dans l'oubli, les images de la destruction de ses archives ont acquis un statut canonique. Ces images de livres brûlés sur la place publique ont écrasé le souvenir de ce que ces livres contenaient¹⁴⁶.

Une vision mythique des savoirs trans détruits par les nazis risque de reproduire l'effacement initial produit par la mythification des images des autodafés. Rendre visible l'*Institut* n'amène donc pas uniquement son lot d'enjeux pour les histoires trans (ou homosexuelles, intersexes, etc.) mais il vient également complexifier les récits du nazisme.

2.4. Complexifier les récits historiques du nazisme

L'invisibilité de l'*Institut* au sein des mémoires collectives est liée à une certaine mythification du nazisme, autour d'un certain nombre d'images, de symboles et d'affects, qui donnent à cette période un caractère « exceptionnel », celui des « heures les plus sombres de

¹⁴⁴ La diabolisation du travail du sexe sera abordée ultérieurement.

¹⁴⁵ À propos des photos mises en scène afin que les étudiants et soldats nazis qui manipulaient ces documents sexuellement et racialement dangereux ne soient pas « contaminés », voir Heike BAUER, *The Hirschfeld Archives : Violence, Death, and Modern Queer Culture*, op. cit., p. 92-101.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 96.

notre histoire ». Cette mythification occulte le contexte historique et politique dans lequel le parti nazi est arrivé au pouvoir et a effectué ses politiques meurtrières (qu'il ne s'agit pas ici d'atténuer ni de remettre en question). Les actions nazies sont décorréliées des politiques qui lui sont contemporaines et qui, pour certaines, se sont maintenues en Allemagne et ailleurs après la Seconde Guerre mondiale – des politiques coloniales, des politiques eugénistes, des politiques sexuelles répressives. L'absence de l'*Institut* ainsi que l'absence des victimes *queers* du nazisme dans nos mémoires collectives ne concernent pas uniquement les *institutions* historiques – elle est directement liée aux pratiques politiques qui, après 1945, se sont prolongées. Elle est liée au discours commémoratif qui s'est construit dans des états qui punissaient toujours pénalement les comportements sexuellement déviants.

Cela permet aussi de questionner la place qu'ont les autodafés dans nos imaginaires. Car le symbole des autodafés du 10 mai 1933 comme la *première* occurrence des attaques nazies contre la science, la culture, la liberté d'expression, est lui-même le fruit de la propagande de l'époque. L'historien Rainer Herrn rappelle qu'il ne s'agissait pas de la première attaque :

Avec le recul, le plus surprenant est peut-être le maintien de l'*Institut* jusqu'à cette date. D'autres *institutions* comparables et détestées, comme le Musée anti-guerre de Berlin ou l'école nationale d'art de Schöneberg, avaient déjà été pillées en février et mars. Le 23 février, de grands pans de la culture homosexuelle, en particulier les bars, furent fermés par décret du ministre prussien de l'Intérieur. Le lendemain, le ministère prononça l'interdiction des « écrits indécents », qui concernait toutes les publications des mouvements de réforme sexuelle et des minorités sexuelles¹⁴⁷.

Le saccage de l'*Institut* était surtout un « coup d'envoi médiatique »¹⁴⁸ : l'*Institut* a subi, dès son ouverture en 1919, une large campagne de diffamation, de menaces et d'attaques, par les porte-paroles, militants, journaux, du parti nazi. Et ce, afin de construire Hirschfeld comme « l'homme le plus dangereux d'Allemagne », comme instigateur d'un complot juif contre la race allemande, via la promotion de l'homosexualité, de la contraception, du « mélange racial ». Même si l'attaque contre l'*Institut* n'était pas la première, elle fut construite comme une déclaration de force, comme première étape d'un nettoyage nécessaire – au point où la presse locale et nationale a principalement discuté de l'*Institut*, au détriment des 700 autres *institutions* berlinoises qui avaient également subi des « collectes de livres »¹⁴⁹.

Compte tenu de l'importance internationale qu'avait l'*Institut* dans la propagande nazie, le silence construit à son sujet est d'autant plus impressionnant. Pourtant, un récit de la

¹⁴⁷ Rainer HERRN, *De l'amour et de la souffrance*, op. cit., p. 497.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 496.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 498.

destruction de l'**Institut** peut justement appuyer une compréhension intersectionnelle du projet politique nazi – un projet suprémaciste blanc qui voyait la judéité, l'homosexualité, le travestissement, le féminisme, comme des menaces à la stabilité de la race aryenne.

C'est précisément ce qu'ont argumenté les militant·es et activistes gays, lors des années 1970, en faisant de Hirschfeld un symbole triplement discriminé en tant qu'homosexuel juif socialiste. C'est ce que fait également la juriste Christiane Wilke dans l'article *Remembering Complexity? Memorials for Nazi Victims in Berlin*, publié en 2013. Elle explique que les recherches à propos du nazisme ont longtemps considéré les groupes de victimes comme des entités discrètes, comme « les juifs » ou « les communistes ». Les recherches historiques autour des formes de persécutions liées à la sexualité n'ont vraiment commencé qu'avec le développement de mouvements internationaux pour les droits des homosexuel·les. De plus en plus, les recherches autour du nazisme sont confrontées à de nouvelles questions propres à la complexité de la persécution *et* à la complexité des victimes¹⁵⁰.

Wilke critique donc le fait de considérer les catégories d'oppressions comme distinctes et réfléchit aux (im)possibilités de créer une mémoire du nazisme en prenant en compte les identités complexes et les porosités entre les « différents » groupes visés. Elle se concentre sur deux monuments : le mémorial Herbert Baum, commémorant un groupe de résistant·es communistes, et l'HomoMonument, commémorant des victimes homosexuelles. Le mémorial Herbert Baum rend hommage à un groupe de jeunes communistes en occultant leur judéité ; l'HomoMonument a été le fruit de grandes controverses entre les activistes gays et lesbiennes.

Wilke déplore le « conflit mémoriel » dans lequel les activistes sont empêtrés, en prenant comme modèle de persécution celui qu'ont vécu les personnes juives – intention de détruire un groupe, avec une catégorisation discriminante et un signe d'identification dans les camps. Elle déplore également la séparation analytique entre des catégories comme « antisémitisme », « persécution en vertu de la sexualité » et « persécution en vertu de son engagement politique », qui empêche de comprendre en quoi ces formes de persécution étaient intrinsèquement liées¹⁵¹. Dans sa narration, la figure d'Hirschfeld est mobilisée comme exemple de cette complexité. Et ce, y compris lorsqu'elle que l'on peut à la fois être subordonné sur un certain « axe » *et* privilégié sur un autre :

¹⁵⁰ Christiane WILKE, « Remembering Complexity? Memorials for Nazi Victims in Berlin », *International Journal of Transitional Justice*, vol. 7, n° 1, 2013, p. 138, 139.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 153, 154.

The case of Magnus Hirschfeld sits comfortably within the scope of the earlier intersectionality literature. He was racialized and seen as sexually deviant, and these systems of oppression were mutually dependent and reinforcing. Yet, most German gay men were not Jewish. How did they negotiate their racial privilege in the context of Nazi genocidal projects? Where is the place to talk about these complex locations?¹⁵²

Mais c'est ce *confort* qui justement mérite d'être discuté. Cette place confortable au sein des contre-récits *queers* repose sur les oppressions qu'il a vécues, au détriment des oppressions dont il était complice. Hirschfeld également était un individu à l'identité complexe, subordonné *et* privilégié, victime *et* complice.

3. Mythification et exclusions

La mythification de l'*Institut* de science sexuelle pose question : s'agit-il de critiquer la mythification du nazisme ainsi que les multiples effacements qu'elle provoque, ou s'agit-il d'« agrandir » ce mythe, d'intégrer au sein de celui-ci les personnes trans ? Mais de quelles personnes trans parle-t-on, dans ce cas ? Sont-elles incluses si le nom le plus célèbre de ce mythe n'est pas le leur, mais celui de Hirschfeld ? Ou, comme le résume Sheer Ganor :

There are elements in his personal biography, and in the history of the Sexual Reform Movement more broadly, that fit well into mainstream memory discourse. From the perspective of current liberal politics, nothing about Hirschfeld's activism can be construed as too radical, and, to put it crudely, his compounded identities conveniently tick several boxes on the list of groups targeted by the Nazis. The lesson plans and commemoration plaques almost write themselves¹⁵³.

Ce « confort » et cette « facilité » contemporaines ont été construites par les différents discours s'opposant à l'invisibilisation de l'*Institut*. Le tout, en occultant des aspects moins séduisants de ses politiques, comme l'explique l'historienne Kirsten Leng, dans l'article *Magnus Hirschfeld's Meanings: Analysing Biography and the Politics of Representation*¹⁵⁴.

Leng s'interroge sur la célébrité de Hirschfeld, alors qu'à son époque la plupart des hommes et des femmes impliquées dans les politiques de réformes sexuelles en Allemagne étaient juives, socialistes et/ou communistes, et finalement obligées de partir en exil après 1933. Pour répondre à cette question, elle analyse quatre biographies de Hirschfeld, publiées entre 1986 et 2010¹⁵⁵. Ces biographies participent à maintenir une certaine vision politique :

¹⁵² *Ibid.*, p. 145.

¹⁵³ Sara FRIEDMAN, *et al.*, « After Weimar; Beyond Hirschfeld? Nostalgia, Hagiography and What Comes Next », *German History*, *op. cit.*, p. 317.

¹⁵⁴ Kirsten LENG, « Magnus Hirschfeld's Meanings: Analysing Biography and the Politics of Representation », *German History*, vol. 35, n° 1, 2017.

¹⁵⁵ Charlotte Wolff en 1986, Manfred Herzer en 1992, Rald Dose en 2005 et Elena Mancini en 2010.

Hirschfeld emerges from his biographies as the champion of a rationalist, progressive approach to sexual politics that treats facts and science as critical resources in the struggle for sexual justice and equality. His legacy serves as a defence of the Enlightenment tradition and enables his biographers both to champion a liberal approach to sexual politics and to stress Hirschfeld's formative influence on the sexual present.¹⁵⁶

Leng s'interroge encore : quels éléments de la vie d'Hirschfeld ont dû être supprimés ou atténués pour que ce narratif puisse fonctionner ? Elle en cite alors plusieurs : son patriotisme, ses liens financiers avec des entreprises pharmaceutiques, ses recherches et opérations pour « soigner » l'homosexualité, son eugénisme. En analysant les différentes stratégies mises en place par ses biographes, Leng déplore une tendance à rationaliser, à excuser, à amoindrir ses actions éthiquement et politiquement douteuses. Mettre la « part d'ombre » d'Hirschfeld sous le tapis provoque des injustices épistémiques nombreuses. Rendre explicite cette part d'ombre, c'est questionner l'utilité politique du mythe de l'**Institut** de science sexuelle, pour les groupes politiques que l'**Institut** excluait de ses politiques progressistes.

3.1. Un eugénisme social ?

Concentrons-nous ici sur l'eugénisme. Compte tenu de l'association étroite entre eugénisme et nazisme, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, il est complexe de discuter des idées et actions eugénistes de Hirschfeld. Leng met en évidence différentes stratégies mises en place par ses biographes pour distancier les pratiques d'Hirschfeld de celles des nazis, notamment en ce qui concerne la race : expliquer qu'Hirschfeld militait dans un contexte politique où les idées eugénistes étaient partagées par tous les bords politiques, y compris progressistes ; expliquer que l'eugénisme était vu comme une science médicale préventive ; expliquer que les médecins de l'**Institut** n'avaient pas d'intention génocidaire, mais œuvraient plutôt pour améliorer l'hygiène sexuelle¹⁵⁷.

Mais cet eugénisme « social », car il considère que certaines vies ne valent pas la peine d'être vécues, repose sur une prémisse validiste. Hirschfeld conseillait la stérilisation forcée pour les personnes handicapées mentales, pour les pédocriminels ; il estimait que les personnes alcooliques ne pouvaient pas se reproduire : il voyait l'homosexualité comme une astuce de la nature pour éviter la transmission de mauvais gènes¹⁵⁸. Cette prémisse validiste, qui n'est

¹⁵⁶ Kirsten LENG, « Magnus Hirschfeld's Meanings: Analysing Biography and the Politics of Representation », *German History*, op. cit., p. 108.

¹⁵⁷ Pour un exposé (bien plus complet) des positions eugénistes de Hirschfeld, voir le chapitre 7 de Laurie MARHOEFER, *Racism and the making of gay rights : a sexologist, his student and the empire of queer love*, Toronto/Tkaronto, Buffalo, London, University of Toronto Press, 2022.

¹⁵⁸ Kirsten LENG, « Magnus Hirschfeld's Meanings: Analysing Biography and the Politics of Representation », *German History*, op. cit., p. 112.

discutée par aucun.e de ces quatre biographes, ternit pourtant la vision d'un Hirschfeld humaniste : car l'eugénisme implique une hiérarchisation des types de vies humaines¹⁵⁹.

À propos de l'eugénisme, Rainer Herrn nous informe également d'à quel point ces idées étaient centrales dans les pratiques concrètes de l'*Institut*. Celui-ci comportait un « conseil conjugal et sexuel », au sein duquel les couples (en majorité hétérosexuels) pouvaient bénéficier de conseils médicaux. Il s'agissait, d'une part, de vérifier l'aptitude au mariage et à la procréation, via un examen psychique et physique afin de chercher de potentielles dégénérescences, ainsi qu'un inventaire des antécédents familiaux en matière de maladies et de déficiences¹⁶⁰ ; d'autre part, d'avoir une approche plutôt psychologique, orientée vers les problèmes pratiques de la vie de couple. Pendant plusieurs années, ce conseil fut dirigé par le docteur Hans Graaz, « dont la conception [de l'eugénisme] se rapprochait bien plus de celle de l'Office de la santé du Reich »¹⁶¹. Là où les positions d'Hirschfeld se rapprochaient d'un eugénisme « social », celles de Graaz étaient explicitement racistes : il encourageait au moins trois enfants par mariage pour maintenir le renouvellement de la population allemande et s'opposait à la « bâtardisation » de la race par des unions maritales impures¹⁶². Dans sa narration, Herrn insiste sur le fait que les autres collaborateurs de l'*Institut*, ainsi que Hirschfeld, n'avaient pas du tout ces opinions. Cependant, un point n'est pas vraiment soulevé par Herrn : pourquoi Hirschfeld et ses collaborateurs ont-ils donc accepté d'avoir Graaz comme collègue, responsable d'activités extrêmement importantes au sein de l'*Institut* ?

Aussi, se pencher sur les pratiques concrètes au sein de l'*Institut* permet également de critiquer les approches eugénistes « sociales ». Graaz informait les femmes des possibilités de contraception uniquement lorsque leurs maris consommaient des stupéfiants ou souffraient de maladie vénérienne – la contraception n'étant donc pas un moyen d'émanciper les personnes sexisées de l'injonction à la maternité, mais un outil de contrôle des naissances. Aussi, les conseils maritaux n'étaient pas restreints aux couples cisgenres hétérosexuels : les « travestis homosexuels » (les personnes transféminines* attirées par des hommes) étaient directement considérés comme inaptes au mariage ; les « travestis hétérosexuels » (les personnes transféminines* attirées par des femmes) recevaient des conseils maritaux teintés d'eugénisme,

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 114.

¹⁶⁰ Rainer HERRN, *De l'amour et de la souffrance*, op. cit., p. 250.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 258.

¹⁶² *Ibid.*, p. 253.

puisque Hirschfeld émettait de sérieux doutes sur la viabilité de ces mariages, en vertu de potentielles conséquences néfastes pour la descendance¹⁶³.

Distancier Hirschfeld de l'eugénisme tel que pratiqué par les nazis est une intention louable – mais distancier le « mauvais » du « bon » (ou moins mauvais) eugénisme repose sur des prémisses validistes qui excluent de la discussion les perspectives des personnes dont la vie n'était pas considérée comme « viable » par les actrices progressistes de l'époque¹⁶⁴.

3.2. « L'homosexuel respectable n'est pas une pute »

L'eugénisme n'est pas la seule raison pour laquelle l'image de l'**Institut** comme havre de paix pour les personnes queers doit être questionnée. Leur vision politique de « respectabilité » comportait une série d'exclusions. Dans le cas de la transitude (ce qui est aussi valable pour d'autres expressions genrées et sexuelles déviantes), en voulant la naturaliser et la rendre respectable, Hirschfeld a contribué à en exclure certaines formes. Le « certificat de travestissement » en est un exemple : il offrait aux personnes se travestissant une justification légale à leurs pratiques vestimentaires, afin de ne pas être arrêtées par la police qui les soupçonnait alors d'être des travailleur·euses du sexe. Mais quelle utilité avait ce document pour les personnes trans qui *effectivement* étaient travailleur·euses du sexe ?

Hirschfeld voyait le travail du sexe comme une dégénérescence (au sens eugéniste du terme) et voulait « libérer » les homosexuels et les travestis du fardeau de la prostitution. Mais derrière ce discours humaniste, Hirschfeld voyait surtout les travailleurs du sexe HSH non pas comme de « vrais » homosexuels, mais comme des criminels hétérosexuels déviants, comme une menace pour son idéal de respectabilité¹⁶⁵. La prostitution masculine est l'antagoniste principal du film de 1919 *Anders als die Anderen*, produit par Hirschfeld et ses collègues. Ce film dénonce les violences auxquelles sont confrontés les homosexuels : cette violence, c'est celle d'un homme travailleur du sexe qui menace le personnage principal de révéler au monde son homosexualité, lui fait du chantage, et le pousse au suicide. Ce film est contre la pénalisation de l'homosexualité : mais l'« homosexuel », dans ce cas, ne représente pas tous les hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes – l'homosexuel est un homme respectable, monogame, civilisé, blanc. Voici l'argument principal : pour éviter que des prostitués ne

¹⁶³ *Ibid.*, p. 446, 447.

¹⁶⁴ Kirsten LENG, « Historicising 'Compulsory Able-bodiedness': The History of Sexology meets Queer Disability Studies », *Gender & History*, vol. 31, n° 2, 2019.

¹⁶⁵ Marcel STROBEL, « Resisting Erasure and Reclaiming Queer Space: The Urban Crisis of Male Prostitution in Oswald and Hirschfeld's *Anders als die Andern* », dans Eric PRIETO, Liam LANIGAN et Anni LAPPELA (éds.), *Urban Discourses of Crisis, Resilience, and Resistance*, Cham, Springer Nature Switzerland, 2025.

menacent et ne poussent au suicide des homosexuels, il faut abroger le §175. Marcel Strobel, chercheur en études littéraires et culturelles, voit dans ce film un exemple de la construction de l'homme prostitué comme une personnalité dégénérée, sans désir ni orientation sexuelle (car ses actes sexuels sont tarifés), et menaçante pour les « vrais » homosexuels :

This, therefore, raises the question of who the “male prostitute” actually is. Is it mostly straight men, or does it also include same-sex desiring men and gender non-conforming individuals? This separation, I argue, erases the many subjectivities that were neither male homosexual nor male prostitutes but both and potentially more: same-sex desiring male sex workers and trans male and trans female sex workers—in short, queer sex workers¹⁶⁶.

Cette diabolisation du travail du sexe passe sous silence les réalités quotidiennes d'un groupe entier de personnes *queers* pour qui le travail du sexe permettait de naviguer l'espace public tout en exprimant leurs subjectivités genrées et sexuelles. Par exemple, c'est dans le travail du sexe que la femme trans* Liddy Bacroff, dont nous avons parlé plus tôt, a connu une communauté qui acceptait sa féminité. Dans ses écrits semi-autobiographiques, elle expliquait le fait que sa position était précaire, déplorait le fait qu'il s'agisse de la seule opportunité financière à sa disposition, tout en reconnaissant l'importance qu'a eu ce milieu pour qu'elle soit acceptée en tant que femme¹⁶⁷.

Strobel critique donc la glorification effectuée, au sein des études *queers*, des activistes homosexuels de la période de Weimar, qui reproduit des violences envers les personnes stigmatisées par cet activisme – ici, les travailleuses du sexe. Il est nécessaire de reconnaître ces gestes d'exclusion effectués par certains activistes historiques, car ceux-ci participent à rendre certaines subjectivités *queers* impensables. Si ces exclusions ne sont pas reconnues dans nos histoires *queers*, elles continuent à produire des injustices épistémiques envers, dans ce cas-ci, les personnes trans travailleuses du sexe d'aujourd'hui – qui sont à la fois à l'avant plan des luttes *queers* tout en étant constamment invisibilisées et exclues des récits de celles-ci¹⁶⁸.

3.3. Une division genrée du travail

Lorsqu'elle présente l'*Institut*, l'historienne Heike Bauer le qualifie d'« espace masculin », et ce, pour de nombreuses raisons. Notons déjà une division genrée du travail : quasi tous les médecins au sein de l'*Institut* sont des hommes¹⁶⁹, les femmes qui y sont

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 374.

¹⁶⁷ Bodie A ASHTON, « The Parallel Lives of Liddy Bacroff: Transgender (Pre)History and the Tyranny of the Archive in Twentieth-Century Germany », *German History*, *op. cit.*, p. 94.

¹⁶⁸ Rebecca HICKMAN, « What is “trans history”, anyway?: Historiographical theory and practice in a flourishing field », *Midlands Historical Review*, vol. 5, 2021, p. 15, 16.

¹⁶⁹ Au moins une femme médecin a été employée dans l'*Institut* (n'excluons pas qu'il puisse y en avoir eu d'autres, dont les traces ont moins bien été conservées que celles laissées par les hommes médecins). Dorothea Selig a été

employées exercent des activités de *care*, indispensables à la viabilité de l'*Institut*, mais invisibilisées dans les récits à son propos. Prenons l'exemple de la gouvernante Adelheid Rennhack, qui est présentée ainsi sur le site internet de la Société Magnus Hirschfeld :

Adelheid Rennhack was active at the *Institute* from summer 1928 to its close in early summer 1933, and was responsible for the entire in-house organization. [...] Her duties included the maintenance of the reception- and social rooms, care for the guests and patients who were housed in the upper floor of the villa, tableside service, maintenance of the laundry and cutlery, and any necessary shopping. Now and again she sat at the reception desk. [...] Adelheid Rennhack was the first contact person for many patients in the *Institute*, and for many she became a good friend. As many other employees, Adelheid also lived at the *Institute*. In addition to room and board, she received a salary of 30 Marks per month. Her work hours were from 7 AM to 6 PM¹⁷⁰.

Rennhack est aussi une figure importante pour les travaux historiques qui sont consacrés à l'*Institut* : elle a effectué plusieurs entretiens avec les historien·nes de la Société Magnus Hirschfeld, et sa petite-fille, Alexandra Ripa, l'a interviewée dans le cadre de son travail de fin d'études à l'université. Elle est décédée en 2008, à presque 100 ans.

Or, malgré le rôle important qu'elle a joué dans la viabilité de l'*Institut* (tant lorsqu'elle y travaillait que lorsqu'elle a légué ses archives et narré ses souvenirs à des historien·nes), sa présence est liminale dans les travaux historiques. Dans le livre de Rainer Herrn, elle est reléguée à son second rôle, celui de témoin d'une histoire, plutôt qu'actrice de celle-ci. On peut voir, dans le glossaire, qu'elle est citée dix fois : mais pour toutes, elle est le témoin d'une histoire dont elle n'est quasiment jamais la protagoniste¹⁷¹. Il s'agit d'un exemple des déséquilibres genrés dans la production de récits historiques – les femmes effectuent le travail de transmettre des récits au sein desquels elles seront marginalisées et effacées. Autre exemple : Franziska Mann, sœur de Hirschfeld et écrivaine féministe, n'est citée qu'une seule fois, dans la légende d'une photo de groupe¹⁷². Recha Tobias, autre sœur de Hirschfeld, est également citée une fois seulement, où il est expliqué qu'elle a loué des chambres de l'*Institut* à des gens comme Christopher Isherwood, Francis Turville-Petre, Walter Benjamin et Ernst Bloch¹⁷³.

employée en tant que gynécologue et pédiatre en 1919 et 1920. SOCIETE MAGNUS HIRSCHFELD, « Dorothea Selig, Dr. med., Gynäkologin, Kinderärztin » [en ligne], URL : <https://magnus-hirschfeld.de/gedenken/personen/selig-dorothea/>, consulté le 20 janvier 2026.

¹⁷⁰ SOCIETE MAGNUS HIRSCHFELD, « *Institute* Employees and Domestic Personnel » [en ligne], *Institute for Sexual Science (1919-1933) Online-Exhibition by the Magnus-Hirschfeld Society*, 2005, URL : <https://www.hirschfeld-in-berlin.de/institut/en/iframe.html>, consulté le 9 mai 2026.

¹⁷¹ Rainer HERRN, *De l'amour et de la souffrance*, op. cit., p. 568. Gerd Katter est victime d'un traitement similaire, même s'il est légèrement plus présent dans le corps du texte – sûrement car Herrn avait plus de choses à dire à propos d'un patient trans de l'*Institut* qu'à propos d'une gouvernante.

¹⁷² *Ibid.*, p. 93. Sur la photo en question, elle est la seule femme.

¹⁷³ Heike BAUER, *The Hirschfeld Archives : Violence, Death, and Modern Queer Culture*, op. cit. ; *Ibid.*, p. 81.

La partie finale du livre, « le destin des collaborateurs de l’*Institut* », explique ce que sont devenus les médecins qui ont travaillé là : pas un mot pour Adelheid Schultz (décédée en 2008), ni pour Recha Tobias (assassinée en 1942 au camp de concentration Theresienstadt¹⁷⁴), ni pour Franziska Mann (décédée en 1927), ni pour bien d’autres membres du personnel effectuant un travail indispensable et invisibilisé. Pas un mot non plus, dans cette partie finale, pour sa patientèle, comme Gerd Katter (décédé en 1995), ou Dora Richter, que l’on a longtemps crue assassinée lors du raid de l’*Institut*, mais dont on a découvert récemment (en 2024) qu’elle a survécu à cette attaque et est décédée à 74 ans, en 1966¹⁷⁵.

Cette asymétrie dans les récits historiques reproduit les asymétries de reconnaissance du travail effectué par le personnel (scientifique et/ou domestique) de l’*Institut*. Cependant, Bauer nuance quelque peu ce tableau : elle cite plusieurs femmes qui participaient à la lutte pour la réforme sexuelle au côté d’Hirschfeld, comme la féministe radicale Helene Stöcker¹⁷⁶. Une approche *queer* permet également de troubler cette division genrée du travail : Karl Giese, compagnon de Hirschfeld, était aussi son secrétaire, curateur des archives de l’*Institut*, organisait des visites guidées des collections¹⁷⁷. Bauer discute aussi de la place des femmes trans dans ces arrangements genrés du travail. L’*Institut* fournissait des emplois aux personnes trans qui, à cause de leur transition, perdaient des opportunités d’emploi : Levy-Lenz, dans ses mémoires, explique que l’*Institut* employait cinq « hommes travestis » comme domestiques, qu’« ils » étaient les meilleurs travailleurs domestiques qu’ils n’avaient jamais eus. Bauer y voit un indicateur des attentes autour des transitions effectuées à l’*Institut* : la transition vers la féminité reléguait ces « hommes travestis » à des tâches de *care*¹⁷⁸.

En vertu de sa situation historique (à une époque où les femmes avaient peu d’accès aux études et aux métiers de prestige), de son implication dans des luttes pour la réforme sexuelle au côté d’activistes féministes, homosexuel·les et trans, l’*Institut* est un lieu complexe qui réaffirmait certaines normes de genre tout en subvertissant d’autres (parfois les deux en

¹⁷⁴ Raimund WOLFERT, « Recha Tobias geboren Hirschfeld » [en ligne], *Stolpersteine in Berlin*, URL : <https://www.stolpersteine-berlin.de/de/john-foster-dulles-allee/10/recha-tobias>, consulté le 14 mai 2026.

¹⁷⁵ Oliver NOFFKE, « Dora ging nach Böhmen » [en ligne], *rbb 24*, 2024, URL : <https://www.rbb24.de/panorama/beitrag/2024/06/dora-richter-transgeschlechtlichkeit-drittes-reich-berlin-trans-magnus-hirschfeld.html>, consulté le 14 mai 2026.

¹⁷⁶ Heike BAUER, *The Hirschfeld Archives : Violence, Death, and Modern Queer Culture*, op. cit., p. 80.

¹⁷⁷ Rainer HERRN, *De l’amour et de la souffrance*, op. cit., p. 219-241.

¹⁷⁸ Notons que ces agencements genrés pourraient être plus amplement travaillés (y compris en incluant les trajectoires des hommes trans de l’époque) avec les outils du sociologue Emmanuel Beaubatie, analysant la transition vers la féminité comme un déclassement. Emmanuel BEAUBATIE, *Transfuges de sexe: passer les frontières du genre*, Paris, la Découverte, 2024.

même temps, comme dans le cas des femmes trans reléguées à du travail du *care*). Cependant, cette complexité est souvent reléguée aux marges des discours historiques à son propos – preuve encore de l'importance de réfléchir ensemble histoires trans et histoires féministes¹⁷⁹.

3.4. Amour *queer* dans les colonies

Lorsque Rainer Herrn décrit l'eugénisme explicitement raciste du médecin Hans Graaz, il précise que Hirschfeld ne partageait pas du tout ses opinions. Il présente Hirschfeld comme sincèrement antiraciste, voué à la lutte contre l'impérialisme. Le racisme dont il a fait preuve est présenté comme accidentel, comme quelque chose dont il était victime¹⁸⁰. Aussi, dans un article de 2025 écrit par l'étudiante en histoire Katarina Stoll, Hirschfeld est présenté comme « n'étant pas immunisé contre les préjugés de son époque »¹⁸¹.

Cette présentation du racisme comme « anecdotique » contribue à amoindrir la centralité que pouvait avoir la race à une époque donnée – centralité qu'elle a toujours aujourd'hui¹⁸². Dans le cas de l'*Institut*, il a été actif à une période où la quasi-entièreté du globe était sous contrôle colonial. La République de Weimar n'avait pas de colonies, car celles de l'Empire colonial allemand lui ont été spoliées par d'autres pays occidentaux. Cette configuration politique n'était pas anecdotique, n'était pas un détail, elle était l'environnement dans lequel évoluait l'*Institut*. Prendre au sérieux ce contexte, considérer la race non pas comme anecdotique mais comme centrale, c'est ce qu'a fait Laurie Marhoefer dans le livre *Racism and the Making of Gay Rights – A Sexologist, His Student, and the Empire of Queer Love*¹⁸³. Son livre vient rappeler que, dès les « débuts » des politiques et luttes homosexuelles, des notions comme la race, l'empire, le handicap, l'identité juive et la lutte contre l'antisémitisme, le sexe et le genre, ont été centrales pour la création de la figure homosexuelle moderne. À l'égard du racisme, ce cela aurait pu faire de la lutte pour les droits homosexuels une lutte fondamentalement antiraciste – mais iel montre en quoi, dans les faits, cela a été le contraire¹⁸⁴.

¹⁷⁹ Pour une analyse féministe des débuts de la sexologie en Allemagne, voir Kirsten LENG, *Sexual politics and feminist science: women sexologists in Germany, 1900-1933*, Ithaca, Cornell University Press : Cornell University Library, 2017.

¹⁸⁰ Rainer HERRN, *De l'amour et de la souffrance*, op. cit., p. 253.

¹⁸¹ Katarina L. STOLL, « “Through Science to Justice” Magnus Hirschfeld's Role in Queer Liberation » [en ligne], *Young Historian Conference*, n° 5, 2025, p. 1, URL : <https://pdxscholar.library.pdx.edu/younghistorians/2025/papers/5>, consulté le 4 mai 2026, je traduis.

¹⁸² L'analyse qui suit est fortement marquée par la manière dont le philosophe Charles Mills réintègre dans les discussions éthiques et politiques la centralité de la race – dans l'histoire et aujourd'hui. Charles W. MILLS, *Le contrat racial*, trad. de Aly NDIAYE, (WEBSTER), Montréal/Tiohtià:ke, Mémoire d'encrier, 2023.

¹⁸³ Laurie MARHOEFER, *Racism and the making of gay rights : a sexologist, his student and the empire of queer love*, op. cit.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 21.

L'entreprise coloniale a construit une vision des régions colonisées comme des lieux au sein desquels il est possible d'entreprendre des pratiques sexuelles qui, dans la métropole, sont taboues ou interdites. Cette construction n'est pas qu'idéologique : le fait colonial transforme *effectivement* les colonies en lieu de liberté sexuelle pour les Européen·nes blanc·hes (surtout ses élites et sa classe moyenne)¹⁸⁵. Les travaux de Hirschfeld ont activement participé à cette construction de la colonie comme une « hétérotopie » sexualisée – c'est-à-dire, comme un espace *autre*, comme une utopie réalisée. La colonie, construite comme miroir inversé de la métropole, est un espace altéré où tout devient possible (pour les colons !)¹⁸⁶.

La démonstration par Hirschfeld du caractère « naturel » de comportements sexuels déviants repose sur une hiérarchisation des peuples et des sociétés. C'est l'existence de pratiques et de comportements genrés et sexuels variés chez ces sociétés *primitives*, plus proches de la nature, qui prouvent le caractère *naturel* de ces comportements. Hirschfeld explique que les sociétés humaines se développent à partir d'un état primitif jusqu'à un état civilisé, et que leur vision des comportements sexuels évolue en trois phases. Il y a d'abord une phase primitive, où l'homosexualité est naïvement tolérée et a une fonction sociale (comme la pédérastie en Grèce) ; une deuxième phase, durant laquelle la majorité hétérosexuelle criminalise les relations homosexuelles ; et une dernière phase où, grâce au développement des sciences, on finirait par comprendre la naturalité de l'homosexualité et l'accepter. Hirschfeld situe les sociétés occidentales à la deuxième phase ; il n'est pas étonnant, donc, que l'homosexualité soit acceptée chez les peuples « primitifs » qui sont à la première étape de leur développement. Pour Hirschfeld, la criminalisation de l'homosexualité durant la « deuxième phase » est déplorable car elle empêche les homosexuels d'avoir des relations monogames, les forçant à payer pour du sexe, ce qui diminue la « qualité » de ces relations sexuelles (notons que cette analyse s'effectue exclusivement du côté du client...).

Cette histoire en trois phases lui permet à la fois de contrer l'argument selon lequel la diversité des pratiques genrées et sexuelles chez les peuples « primitifs » serait une preuve de leur sauvagerie et absence d'éthique chrétienne, tout en contrant l'argument selon lequel les pratiques telles que l'homosexualité ou le travestissement seraient liées à une décadence des

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 53, 54. Marhoefer s'inspire ici de l'analyse de l'orientalisme par Edward Saïd. Edward W. SAID, *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, trad. de Catherine MALAMOD, Claude WAUTIER, Sylvestre MEININGER, Paris, Editions du Seuil, 2005. Voir aussi, sur les liens entre le travestissement et la féminisation de l'Orient : Marjorie GARBET, « The Chic of Araby: Transvestism and the Erotics of Cultural Appropriation », dans *Vested interests: cross-dressing & cultural anxiety*, New York, Routledge.

¹⁸⁶ Pour le concept d'hétérotopie, voir Michel FOUCAULT, « Des espaces autres, Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967 », *Architecture, Mouvement, Continuité*, n° 5, 1984.

sociétés occidentales, à un « surplus » de civilisation. D'une pierre deux coups, ce récit répondait à deux arguments homophobes courants auxquels il était confronté – en acceptant sans broncher la prémisse raciste de ceux-ci.

Cette hiérarchisation des sociétés humaines n'est pas un élément « accidentel » des théories sexologiques de Hirschfeld – elle occupe une place centrale dans son entreprise de naturalisation des actes sexuels. Cette naturalisation repose *explicitement* sur l'altérisation des peuples colonisés¹⁸⁷. Hirschfeld a réuni dans ses travaux des témoignages venant des quatre coins du monde, montrant à quel point les comportements sexuels sont diversifiés au sein de toutes les sociétés. Mais d'où venaient ces témoignages ? Pour beaucoup, ils provenaient de fonctionnaires dans les colonies qui, une fois rentrés, racontaient avec émoi les activités sexuelles qu'ils ont pu pratiquer avec les « natifs » – qui n'étaient pas toujours consentant·es !

Marhoefer va même jusqu'à qualifier les travaux de Hirschfeld de « guide de voyage » à l'égard des Européen·nes friand·es d'aventures sexuelles¹⁸⁸. Dans les témoignages que Hirschfeld mobilise, des colons expliquent à quels endroits chercher les personnes prêtes à avoir des rapports sexuels homosexuels – y compris de façon tarifée. Si Hirschfeld s'oppose avec véhémence à la prostitution masculine dans la métropole, la prostitution masculine dans les villes colonisées participe à prouver la naturalité de l'homosexualité. Or, y a-t-il une différence si radicale entre un chauffeur de taxi indonésien effectuant des actes sexuels tarifés et un homme de classe populaire allemand effectuant des actes sexuels tarifés ?¹⁸⁹ Voir la colonie comme une hétérotopie sexuelle, comme un miroir déformé de l'Occident, comme un lieu sexuellement permissif, leur permettait de résoudre cette apparente contradiction. Cette vision cachait les rapports de pouvoir entre colon et colonisé·e et occultait le fait que les régimes coloniaux ont souvent imposé des lois sexuellement répressives et imposé des normes de genre et de sexualité cis et hétéronormatives dans les colonies¹⁹⁰.

La lutte antiraciste de Hirschfeld a évolué, de son vivant : une facette de celle-ci voulant prouver scientifiquement que les juifs font partie de la race blanche. Cette stratégie (visible

¹⁸⁷ Pour une analyse très fine de l'articulation entre humanisme universaliste et dichotomie civilisé/primitif, voir Wouter EGELMEERS, « Universal Fetishism? Emancipation and Race in Magnus Hirschfeld's 1930 Sexological Visual Atlas », *Journal of the History of Sexuality*, vol. 30, n° 1, 2021.

¹⁸⁸ Laurie MARHOEFER, *Racism and the making of gay rights : a sexologist, his student and the empire of queer love*, op. cit., p. 49.

¹⁸⁹ Laurie MARHOEFER, « Was the Homosexual Made White? Race, Empire, and Analogy in Gay and Trans Thought in Twentieth-Century Germany », vol. 31, n° 1, 2019, p. 102.

¹⁹⁰ María LUGONES, « La colonialité du genre », *Les cahiers du CEDREF*, trad. de Jules FALQUET, Javiera COUSSIEU-REYES, n° 23, 2019.

lorsque Hirschfeld visite Tel-Aviv en 1932 et y remarque avec émerveillement que la plupart de ses habitant·es sont juif·ves et que cela ne se voit pas) consiste à détacher la lutte contre l'antisémitisme des luttes contre les autres racismes. Hirschfeld n'était pas le seul à stratégiquement maintenir en place la « ligne de couleur » et à se positionner du bon côté de celle-ci¹⁹¹ ; cela accompagne l'évolution historique des luttes contre l'antisémitisme, marquées par le projet sioniste de colonisation de la Palestine¹⁹².

Dans son livre, Laurie Marhoefer construit un récit historique précisément sur les éléments « oubliés » par les biographes d'Hirschfeld, et relégués à un statut anecdotique par des historien·nes voulant garder intacte l'image de Hirschfeld comme pionnier des droits pour les personnes *queers*. Marhoefer critique cette posture, et la lie explicitement à certains mouvements politiques contemporains de libération sexuelle qui considèrent la lutte contre le racisme comme quelque chose d'anecdotique plutôt que central. Les réflexions contemporaines autour de l'homonationalisme¹⁹³, du pinkwashing, de l'utilisation des droits des personnes *queers* comme marqueur civilisationnel par les états occidentaux¹⁹⁴, pourraient être enrichies par des études historiques consacrées à l'histoire des mouvements *queers*, à l'importance qu'a eu (et qu'a toujours) la hiérarchisation des êtres humains pour rendre légitimes des formes de déviance sexuelle chez les sujets politiques blancs¹⁹⁵.

3.5. Personnes intersexes : à qui appartient la voix de N. O. Body ?

Insérer l'**Institut** au sein d'un récit *uniquement* trans risque d'invisibiliser les personnes intersexes. Si aujourd'hui, la transitude, l'homosexualité et l'intersexuation sont comprises

¹⁹¹ Laurie MARHOEFER, *Racism and the making of gay rights : a sexologist, his student and the empire of queer love*, op. cit., p. 114. La « color line » vient de W.E.B. Dubois.

¹⁹² Mark MAZOWER, Marc SAINT-UPERY, *Antisémitisme: métamorphoses et controverses*, Paris, la Découverte, 2025.

¹⁹³ Jasbir K. PUAR, Maxime CERVILLE, « Homonationalisme et biopolitique », *Cahiers du Genre*, vol. 54, n° 1, 2013.

¹⁹⁴ Dans une communication de MR à propos des droits des personnes LGBTQI+, dès le deuxième paragraphe, la question de la sécurité des personnes LGBTQI+ dans l'espace public est liée à un supposé « repli identitaire » ; les polémiques autour de l'EVRAS sont liées à « une religion ou des pratiques culturelles ». Le sous-texte est exactement le même que celui du VB, qui affirme que, tant que l'immigration « massive » depuis l'Afrique et le Moyen-Orient continuera et tant que l'Islam sera accepté, la violence envers les *holebis* ne cessera pas.

MOUVEMENT REFORMATEUR, « Le droit des personnes LGBTQI+ : des droits humains qui profitent à l'ensemble de la société » [en ligne], 2023, URL : <https://www.mr.be/les-droits-des-personnes-lgbtqi-des-droits-humains-qui-profitent-a-lensemble-de-la-societe/>, consulté le 5 mai 2026 ; VLAAMS BELANG, « Geweld tegen holebi's: durf daders benoemen! » [en ligne], 2022, URL : <https://www.vlaamsbelang.org/nieuws/geweld-tegen-holebis-durf-daders-benoemen!>, consulté le 5 mai 2026.

¹⁹⁵ Sur l'instrumentalisation (toujours contemporaine) des formes de diversités de genre dans des sociétés colonisées, voir Evan B. TOWLE, Lynn M. MORGAN, « Romancing the Transgender Native: Rethinking the Use of the "Third Gender" Concept », dans Susan STRYKER et Stephen WHITTLE (éds.), *The transgender studies reader*, London New York, Routledge, Taylor & Francis Group, 2006.

comme distinctes, ce n'était pas le cas au début du XX^e siècle, où les catégories comme « hermaphrodite », « inverti », « travesti », se confondaient. D'autant plus chez Hirschfeld : même s'il a détaché l'homosexualité de la transitude, il a conceptualisé la théorie des stades intermédiaires qui « débouchait sur une assertion d'une intersexualité universelle »¹⁹⁶.

Mais pour les personnes intersexes aussi, Hirschfeld est une figure ambivalente. En 1904, il se rendit à Breslau pour l'assemblée annuelle de la Société des naturalistes et médecins allemands, accompagné par deux « hermaphrodites » dont il effectuait la présentation clinique. Mais il subit des réprimandes de ses collègues, car il s'est rendu avec ses deux patients dans une brasserie très fréquentée par les participants au congrès, et, sans égard pour son statut professionnel, déjeuna à la même table que ses patient·es (!!!)¹⁹⁷. Cette anecdote que Hirschfeld raconte dans son autobiographie éclaire bien la tendance de la médecine à considérer ses patients comme *objets* de recherche, tout en lui permettant de se distancier de ses confrères et de construire sa légende. Cependant, les productions scientifiques d'Hirschfeld à propos de l'intersexuation (et à propos de tous les stades intermédiaires) procèdent à une objectification et à une sexualisation de ses patient·es. Dans son article à propos du « tournant photographique » de la sexologie, Kattie Sutton estime qu'une de ces images est tellement déshumanisante (image en gros plan de parties génitales, dont l'aspect sexuel et subversif est contrôlé par la main gantée du scientifique nous montrant ce qu'il faut regarder), que Sutton refuse de les montrer, décide plutôt de les décrire textuellement¹⁹⁸.

Les luttes et revendications spécifiques des personnes intersexes sont liées à celles trans, mais ont leurs spécificités. Assez succinctement, là où les personnes trans souffrent de ne pas avoir accès à des soins transaffirmatifs, les personnes intersexes souffrent de subir des réassignations de genre forcées, certaines par le corps médical, voulant les réintégrer dans une binarité. Rappelons que l'on peut s'identifier à la fois comme intersexe et trans – mais il est important de ne pas gommer les spécificités des vécus intersexes en occultant leur présence dans l'histoire de la médecine trans (en général, et à l'[Institut](#)).

Une controverse récente vient mettre en lumière des enjeux importants quant à la narration de vécus intersexes. En 1907, une personne intersexe, patient·e de Hirschfeld et qui a obtenu un changement de sexe à l'état civil en 1906, publie une autobiographie sous l'alias

¹⁹⁶ Rainer HERRN, *De l'amour et de la souffrance*, op. cit., p. 35.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 39-40.

¹⁹⁸ Katie SUTTON, « Sexology's Photographic Turn: Visualizing Trans Identity in Interwar Germany », *Journal of the History of Sexuality*, op. cit., p. 467.

N. O. Body. Cette personne, assigné fille à la naissance, nous raconte une enfance marquée par le secret, la honte et les non-dits. À sa naissance, le flou demeure sur son « véritable sexe », et c'est son père qui tranche : il s'agira d'une fille. Narrant cet épisode, N. O. Body ironise sur le fait que cette affaire est réglée aux yeux du paternel, mais laisse dans l'errance, d'une part, l'enfant, et d'autre part, la mère, remplie de honte, de peur, et surtout, de silence¹⁹⁹.

Son récit est également performatif : en narrant ses années de jeune fille, N. O. Body fournit les « preuves » de la légitimité de son changement de sexe. Outre des affirmations à propos du sexe féminin (dont il diffère tant !), oscillant entre sexisme et féminisme, voyons un exemple qui pourrait moins sauter aux yeux. Il présente sa famille, pendant plusieurs paragraphes, avec un style assez romanesque, puis, de façon de plus en plus explicite, nous annonce qu'il n'y a aucune dégénérescence chez ses ancêtres, insérant son discours (soit stratégiquement, soit car il y croyait sincèrement) au sein des visions eugénistes de son temps²⁰⁰.

Le récit de N. O. Body (alias qui l'anonymise de quatre façons : il s'agit d'un pseudonyme, dans une autre langue que sa langue natale, pouvant signifier à la fois « personne » [nobody] et « sans corps » [no body]) est précieux, car écrit à la première personne²⁰¹. Il permet de voir les configurations dans lesquelles les personnes trans et intersexes étaient prises à cette période, ainsi que leur agentivité au sein de celles-ci.

En 2024, l'historienne Sonia Combe publie un billet de blog à propos du fait que ce texte, traduit vers l'anglais en 2006, n'a jamais eu de traduction française. Elle est contactée alors par la maison d'édition le Seuil, pour faire traduire ce texte. Le projet original est le suivant : sa traduction, précédée d'une introduction où elle situe le texte dans une histoire sociale et une histoire du judaïsme allemand du tournant du 19-20^e siècle. Finalement, ce projet se voit ajouté d'une préface du philosophe Paul B. Preciado – qui, plutôt que la vingtaine de pages prévues, en a écrit entre soixante et septante²⁰².

¹⁹⁹ « Ma mère émit des objections et le souhait qu'une sommité médicale donnât son avis ; sa voix cependant fut recouverte et ses désirs renvoyés à plus tard par mon père qui avait un caractère sanguin. Son principal souci fut de faire taire le médecin par une poignée de main et la sage-femme par des honoraires plus élevés pour que « ce terrible désagrément » ne sorte pas des murs. Ainsi la chose prit-elle fin pour lui. Au malheureux enfant de se débrouiller ensuite dans ce monde ». N. O. BODY, « Les années de fille d'un garçon » [en ligne], *op. cit.*, p. 3, 4.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 8, 9.

²⁰¹ Notons le caractère ironique de cette formule, « récit à la première personne », compte tenu de l'équivocité du terme « personne ».

²⁰² Sonia COMBE, « Comment on peut-on être trompé(e) et spolié(e) de son travail par une maison d'édition » [en ligne], 2026, URL : <https://blogs.mediapart.fr/sonia-combe/blog/060326/comment-peut-etre-trompee-et-spoliee-de-son-travail-par-une-maison-d-edition>, consulté le 15 mai 2026. Sonia COMBE, « Le monde l'édition va à vau l'eau et ... on s'en étonne ! » [en ligne], 2026, URL : <https://blogs.mediapart.fr/sonia-combe/blog/160426/le-monde-ledition-va-vau-leau-et-sen-etonne>, consulté le 15 mai 2026.

Sonia Combe et Paul B. Preciado proviennent de deux traditions intellectuelles et académiques très différentes – elle, l’histoire sociale de l’Europe de l’Est, lui, les études de genre et *queers*. Leurs textes étaient, sur plusieurs points, en profond désaccord, notamment car Preciado critiquait quasi explicitement la manière dont Combe introduit le texte. L’éditeur a choisi, voulant garder une certaine cohérence à l’ensemble, de supprimer l’introduction de Combe, tout en gardant sa traduction. Combe refusant cela et demandant à récupérer les droits, l’éditeur fait très rapidement traduire par quelqu’un d’autre le texte de N. O. Body (Béatrice Masoni), qui est sorti en mars 2026.

Mais donc, quels étaient les points de divergence ? Preciado critique le fait que les récits écrits par des personnes *queers* sont précédés d’une introduction qui enferme à l’avance ces récits dans une certaine vision. Il critique également le fait que Combe décrit les parties génitales de N. O. Body et se questionne sur son sexe « réel », car il voit cela comme une violence réimposée à N. O. Body. De son côté, Combe critique une postface contenant plusieurs inexactitudes historiques, ainsi qu’un anachronisme dans la réappropriation de figures historiques passées. Elle critique également une note en bas de page, où Preciado affirme que les personnes cis ne seraient pas légitimes à écrire à propos de N. O. Body, qu’elle avait demandé à enlever, répondant avec la même « bêtise », que Preciado, puisque non-juif, n’était peut-être pas légitime à commenter la vie de N. O. Body. Plus fondamentalement, ce sont leurs lectures du texte qui sont différentes. Elle le voit comme un témoignage direct, lui comme un récit cachant son vrai discours dans un sous-texte.

La suppression de l’introduction est dénoncée par Sonia Combe, qui y voit le choix de mettre en avant un auteur plus « bankable », via la présentation du texte de N. O. Body et de Preciado comme un diptyque.

Sous un autre modèle économique et politique éditorial, ces deux textes, en profond désaccord sur certains principes mais apportant un éclairage provenant de deux traditions intellectuelles différentes, auraient pu exister conjointement, dans un dialogue polémique, permettant de mettre en tension les différents récits liés à l’intersexuation. Faut-il tenter de trouver la « vérité » du sexe des personnes intersexes* du passé ? Faut-il dénaturiser le sexe et discuter plutôt des pratiques répressives autour de celui-ci ? En quoi les approches de ces deux expert·es en *différents* domaines seraient compatibles sur certains aspects, incompatibles sur d’autres ? Ces questions auraient pu émerger d’une façon bien plus constructive que via la censure et les affrontements par articles interposés, réduisant et instrumentalisant la voix de N. O. Body (qui devrait n’appartenir à personne d’autre qu’ellui-même/lui-même).

La traduction de Béatrice Masoni suivie de la postface de Preciado est disponible en librairie²⁰³. La traduction de Sonia Lacombe ainsi que son introduction sont également disponibles gratuitement sur HAL²⁰⁴. Espérons que l'existence de ces deux textes permettra aux chercheur·euses d'entamer un travail critique propre à leurs approches respectives.

4. Conclusion

Dans cette deuxième partie consacrée aux histoires trans, j'ai voulu dégager différentes raisons pour lesquelles l'*Institut* berlinois de science sexuelle a atteint un statut mythifié au sein des études historiques *queers*. Ce statut mythifié, autour de la figure d'Hirschfeld comme médecin bénévole, le cœur sur la main et digne héritier des Lumières, nous ne l'inventons pas, nous en héritons. Il s'est construit en réaction à l'invisibilisation des victimes *queers* du nazisme, mais en invisibilisant à son tour la complexité de ce personnage, de ses théories scientifiques et de son activisme. J'ai pointé du doigt différents éléments qui sont invisibilisés par cette mythification : la division genrée du travail, l'eugénisme, la hiérarchisation des types de vie, des sociétés, la promotion de tourisme sexuel, le validisme, l'objectification des patient·es, la diabolisation des travailleur·euses du sexe et des pauvres.

Les ambivalences d'Hirschfeld et de l'*Institut* sont intrinsèquement liées à ce qui caractérise leur engagement politique : celui de la respectabilité. L'objectif est de transformer en figure respectable des formes de subjectivités moralement et pénalement réprimées : plus plateament, il s'agit d'agrandir ce qui est considéré comme le sujet politique légitime (blanc, bourgeois, hétérocis, monogame, etc.) pour y intégrer certaines formes de subjectivités sexuelles et genrées. Ces politiques de respectabilité s'effectuent au détriment des subjectivités sexuelles et genrées plus marginales : celles des lesbiennes (cis *et* trans), des personnes intersexes, des pauvres, des travailleur·euses du sexe, des personnes handicapées, ainsi que celles construites comme « exotiques », comme radicalement différentes. Mythifier Hirschfeld autour d'un récit non critique participe à maintenir ces exclusions dans beaucoup de luttes *queers* contemporaines.

²⁰³ N.O. BODY, Paul B. PRECIADO, *Mémoires des années de jeune fille d'un homme*, trad. de Béatrice MASONI, Paris, Le Seuil, 2026.

²⁰⁴ N. O. BODY, « Les années de fille d'un garçon » [en ligne], *op. cit.* ; Sonia COMBE, « L'identité sexuelle à Berlin au tournant du siècle » [en ligne], halshs-05521298, 2026, URL : <https://shs.hal.science/halshs-05521298v1>. J'ai essentiellement travaillé sur la traduction de Combe, assez pragmatiquement, car elle était gratuite.

Conclusion

Dans l'exposition en ligne créée par la Société Magnus Hirschfeld, à la section consacrée à la Dora Richter, est présente cette citation des mémoires du médecin Lévy-Lenz :

It was, moreover, very difficult for transvestites to find a job. [...] As we knew this and as only few places of work were willing to employ transvestites, we did everything we could to give such people a job at our *Institute*. For instance, we had five maids - all of them male transvestites, and I shall never forget the sight one day when I happened to go into the *Institute*'s kitchen after work: there they sat close together, the five "girls", peacefully knitting and sewing and singing old folk-songs. These were, in any case, the best, most hardworking and conscientious domestic workers we ever had. Never ever did a stranger visiting us notice anything...²⁰⁵

Si l'on s'en tient à cet extrait, il est facile de construire un récit de l'*Institut* comme refuge pour les personnes trans, comme endroit où leur transitude est acceptée, comme lieu de répit.

Maintenir ce récit est plus difficile une fois qu'on s'intéresse à ce que dit Lévy-Lenz juste avant et après cet extrait : il décrit les femmes trans comme des hommes cachant leur « véritable » sexe derrière des appareils féminins ; il décrit les personnes queers et travailleur·euses du sexe du cabaret *Eldorado* comme des « personnes horribles [...] des caricatures plutôt que de véritables êtres humains », auxquels il ne faut pas comparer les vrais travestis²⁰⁶ ; il mégenre ses patient·es, il voit le transvestisme comme une maladie mentale²⁰⁷.

Cette section au sein de l'exposition virtuelle est un exemple précis de ce que j'ai refusé de faire dans ce travail : raconter une histoire pleine de bons sentiments, en sélectionnant ce qui me plaît dans les sources historiques, ce qui produit un nombre incalculable d'injustices épistémiques – y compris envers les personnes trans dont j'aurais prétendu raconter l'histoire. Cependant, il n'est pas impossible que de nombreux enjeux, qui mériteraient une place, soient totalement absents de ce travail – rappelons-nous continuellement de l'importance de garder nos propositions ouvertes, prêtes à être questionnées et critiquées²⁰⁸.

En situant historiquement et politiquement les discours élaborés autour de l'*Institut*, ainsi qu'en dénonçant certains effacements produits par ces discours, il ne s'agissait pas pour moi d'être un·e arbitre, mais plutôt de démultiplier les précautions critiques qui doivent être

²⁰⁵ « Dorchen/Rudolph R » [en ligne], *Institute for Sexual Science (1919-1933). Online-Exhibition by the Magnus-Hirschfeld Society*, 2004, URL : https://www.hirschfeld.in-berlin.de/institut/en/personen/pers_34.html, consulté le 14 mai 2026.

²⁰⁶ Ludwig LEVY-LENZ, *The Memoirs of a Sexologist - Discretion and Indiscretion*, op. cit., p. 291, 292.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 290-296.

²⁰⁸ Kristie DOTSON, « A Cautionary Tale: On Limiting Epistemic Oppression », *Frontiers: A Journal of Women Studies*, op. cit.

intégrées à l'élaboration d'histoires minoritaires. Les histoires trans de l'**Institut** berlinois de science sexuelle sont marginales, malgré la visibilité accrue du *symbole* de l'**Institut** au sein du militantisme trans et de l'historiographie *queer*. J'ai voulu montrer en quoi cette visibilité mythifiée contribue à effacer les personnes trans de leur propre histoire – cela implique que je n'ai pas assez, à mon goût, parlé *effectivement* des personnes trans et de leurs parcours concrets, au sein et en dehors de l'**Institut**.

J'ai aussi voulu montrer en quoi cette mythification effectue également une vision tronquée de l'histoire de la transitude – et j'aimerais insister ici sur l'aspect racial. Dans l'excellent article *Nos « silences construits » : nommer la violence épistémique au fondement de la théorie queer*²⁰⁹, Camille Back retrace la généalogie communément admise de la théorie queer, en dénonçant les violences épistémiques et l'exclusion des perspectives racisées. Elle critique notamment l'idée de « vagues », selon laquelle les perspectives des *queers of color* sont arrivées *après* une première génération d'auteurices queers blanc·hes (Butler, Lauretis, Sedgwick), et ont construit leurs théorisations à la suite de cette première génération, en prolongeant de façon critique leurs théorisations. Back le rappelle avec de nombreux exemples : les perspectives des *queers of color* ne sont pas une nouveauté, un élargissement, une complexification des théories queers initialement incolores (donc, blanches par défaut). Si la « première génération » des théories queers est aussi blanche, c'est parce qu'elle a lavé violemment toute trace de couleurs dans ses théories. En prenant l'exemple des exclusions qu'a vécu la philosophe lesbienne chicana Gloria Anzaldúa, collègue de Lauretis et qui théorise le « queer » dix ans avant le « point de départ officiel » de la théorie queer²¹⁰, Back montre en quoi la « blanchité » de la théorie queer n'est pas accidentelle, elle exclut les perspectives et voix racisées étatsuniennes (chicanas, noires, autochtones, asiatiques, etc.). La blanchité n'est pas neutre : elle est le résultat d'un positionnement racial dominant.

Cet exemple est tiré des *queers studies*, mais dans le cas des histoires trans, un positionnement racial dominant est reproduit, ici, par la mythification de l'**Institut** berlinois de science sexuelle²¹¹. C'est d'autant plus pernicieux, car ce mythe instrumentalise la judéité

²⁰⁹ Camille BACK, « Nos 'silences construits' : nommer la violence épistémique au fondement de la théorie queer », *Genre, sexualité et société*, vol. 31, 2024.

²¹⁰ Le point de départ « officiel » est celui du colloque « Queer Theory : Lesbian and Gay Sexualities » organisé par Lauretis ainsi que des publications de *Gender Trouble* (Judith Butler) et *Epistemology of the Closet* (Eve Kosofsky Sedgwick), le tout en 1990. Or, Anzaldúa proposait « une des premières formulations des théories queers » (*Ibid.* §2.) dès 1981, dans « La Prieta » ainsi qu'en 1987, dans *Borderlands/La Frontera*.

²¹¹ Pour une analyse du rôle de la race dans la médiatisation d'une des personnes trans les plus célèbres du XX^e siècle, voir Emily SKIDMORE, « Constructing the "Good Transsexual": Christine Jorgensen, Whiteness, and Heteronormativity in the Mid-Twentieth-Century Press », *Feminist Studies*, vol. 37, n° 2, 2011. Pour une

d'Hirschfeld pour donner une caution antiraciste à cette histoire, ce qui ne fait justice ni aux personnes juives ni aux personnes racisées sous une autre modalité. Contre cette instrumentalisation, j'aimerais rappeler que l'émergence de sujets politiques trans s'est effectuée en rapport avec des normes de genres qui étaient construites via le « dégenrement » de personnes racisé·es. Et ce, notamment par la médecine : lorsqu'elle a naturalisé et médicalisé les normes de genre, de sexe et de sexualité, elle l'a fait tout en déshumanisant les personnes racisé·es²¹². Les possibilités mêmes de transgresser les normes de genre sont racialement situées, ne sont pas universelles²¹³.

Entreprendre une écriture minoritaire de l'histoire implique de prendre en compte les récits historiques dans leur complexité. La lutte contre les injustices épistémiques provoquées par les silences de l'histoire n'est pas adéquate si les contre-récits restent silencieux sur des éléments moins séduisants pour construire un narratif. Car ces éléments laissés de côté sont autant de personnes et de communautés politiques n'ayant, à nouveau, pas droit à la parole. Où sont les personnes trans travailleuses du sexe dans ce mythe ? Où sont les personnes intersexes ? Où est Li Shiu Tong²¹⁴ ? Où sont les personnes trans elles-mêmes ?

Il y a une forme d'exclusion très importante effectuée par la mythification de l'**Institut** berlinois de science sexuelle : celle qui situe le « point de départ » de l'histoire trans au sein d'**institutions** médicales qui ont participé à déshumaniser les personnes et communautés vivant sous contrôle colonial. Cela tord à nouveau l'histoire – quelle place au sein d'histoires trans commençant sous l'égide de Magnus Hirschfeld, au début du XX^e siècle, pour les formes de transitude antérieures ? Quelle place au sein de celles-ci pour les systèmes de genre qui ne

présentation critique de l'histoire trans (qui reprend cependant le narratif des « vagues »), voir Ruby FAURE, Clovis MAILLET, « Écrire l'histoire trans* » [en ligne], *Issue*, 2024, URL : <https://www.hesge.ch/head/issue/publications/ecrire-lhistoire-trans-ruby-faure-clovis-maillet>, consulté le 7 mars 2026.

²¹² Julian GILL-PETERSON, « Trans of Color Critique before Transsexuality », *TSQ: Transgender Studies Quarterly*, vol. 5, n° 4, 2018 ; Elsa DORLIN, « Les Blanchisseuses : La société plantocratique antillaise, laboratoire de la féminité moderne », dans Elsa DORLIN, Hélène ROUCH et Dominique FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL (éds.), *Le corps entre sexe et genre*, Paris, L'Harmattan, 2005.

²¹³ C. Riley SNORTON, *Black on both sides: a racial history of trans identity*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2017. Et l'on pourrait également parler des disparités de classe, de ressources financières et symboliques, de capital militant, de genre, de capacité, etc.

²¹⁴ Li Shiu Tong est un sexologue chinois que Hirschfeld a rencontré lors de son tour du monde où il a donné des conférences et rencontré des scientifiques et activistes politiques. Li est devenu son disciple/amant, Hirschfeld voulait faire de lui son successeur. Malheureusement, l'exil forcé à cause de la montée du nazisme et la mort de Hirschfeld en 1935 isola Li, qui continua d'étudier la médecine et d'élaborer ses propres théories sexologiques, en restant globalement inconnu du grand public, et meurt en 1993 à Vancouver/K'emk'emelay. Puisque Li n'est arrivé que tard dans la vie d'Hirschfeld (et sûrement aussi puisqu'il n'est pas européen), il est quasiment absent des récits sur l'**Institut**. Pour un exposé plus complet sur Li et sur ses théories, voir Laurie MARHOEFER, *Racism and the making of gay rights : a sexologist, his student and the empire of queer love*, op. cit.

construisent pas leurs normes de genre via une grille binaire, ni via une dichotomie cis/trans, dont certains ont été violemment décimés lors de la colonisation²¹⁵ ?

Dans une période où la transitude est constamment déformée, transformée en panique morale réactionnaire, il est d'autant plus important de produire des discours avec une perspective trans, de les faire circuler au détriment des visions cis-centrées de la transitude. Dans cette entreprise, les récits autour de l'**Institut** peuvent avoir une utilité politique, mais nous devons les prendre comme ils sont : des récits politiquement situés, et en ce sens, habilités à répondre de leur positionnement.

N'ayant pas les compétences, car philosophe et non historien·ne, pour rédiger une histoire plus nuancée et complexe de l'**Institut**, j'espère avec ce travail avoir ouvert des brèches dans les récits historiques et militants à son propos. Depuis ces brèches, depuis ces silences, il est possible d'écrire des histoires qui décalent leurs perspectives, pour s'intéresser aux parts d'ombre provoquées par la mise en lumière sélective de l'**Institut** berlinois de science sexuelle.

Nous héritons de ces histoires tronquées – par la suppression active des mémoires à propos de l'**Institut** via les politiques mémorielles, mais aussi par le manque de perspectives critiques dans l'élaboration de récits à propos de celui-ci. Nous héritons de ces lacunes dans nos ressources historiques partagées – certaines, comme celles brûlées le 10 mai 1933, ne seront jamais comblées. Mais nous pouvons pleurer ces archives détruites, pleurer les personnes dont les vies ont été détruites par le fascisme, tout en œuvrant de manière critique pour que celles restantes, celles survivantes, participent à de nouvelles contre-histoires²¹⁶.

²¹⁵ On peut même parler de « gendercide », comme le fait Deborah A. MIRANDA, « Extermination of the Joyas : Gendercide in Spanish California », *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 16, n° 1-2, 2010.

²¹⁶ Une conférence dédiée, justement, à des discussions critiques consacrées à la mythification de la République de Weimar au sein des histoires trans, et réunissant plusieurs « têtes connues » citées dans ce travail (Marhoefer, Nunn, Strobel, Heaney) aura lieu les 20, 21 et 22 mai – le lendemain de la remise de ce travail, le 19 mai 2026. « Trans German Studies Workshop: Contours, Critiques, and Emerging Conversations » [en ligne], *University of British Columbia*, 2026, URL : <https://cenex.ubc.ca/events/event/trans-german-studies-workshop-contours-critiques-and-emerging-conversations/>, consulté le 15 mai 2026.

Bibliographie

1. Articles et livres

- AHMED, Sara, « Gender Critical = Gender Conservative » [en ligne], 2021, URL : <https://feministkilljoys.com/2021/10/31/gender-critical-gender-conservative/comment-page-1/>, consulté le 15 mars 2026.
- ALESSANDRIN, Arnaud, « La question cisgenre » [en ligne], *¿ Interrogations ? Revue pluridisciplinaire de sciences humaines et sociales*, vol. 15, 2013, URL : <https://hal.science/hal-00789539v1/>, consulté le 18 mai 2026.
- ASHTON, Bodie A., « The Parallel Lives of Liddy Bacroff: Transgender (Pre)History and the Tyranny of the Archive in Twentieth-Century Germany », *German History*, vol. 42, n° 1, 2024, pp. 79-100.
- BACK, Camille, « Nos 'silences construits' : nommer la violence épistémique au fondement de la théorie queer », *Genre, sexualité et société*, vol. 31, 2024.
- BARIL, Alexandre, « Briser le silence, occuper l'absence : transféminismes francophones et (in)justices épistémiques », dans Vinay SWAMY et Louisa MACKENZIE (éds.), *Devenir non-binaire en français contemporain*, Paris, Le Manuscrit, 2022.
- BARONIN VON CURTIUS, Carlotta, « Reflections on the Christine Jorgenson Case », *One. The Homosexual Magazine*, vol. 3, 1955, pp. 27-28.
- BAUER, Heike, *The Hirschfeld Archives : Violence, Death, and Modern Queer Culture*, Philadelphia, Temple University Press, 2017.
- BEAUBATIE, Emmanuel, *Transfuges de sexe: passer les frontières du genre*, Paris, la Découverte, 2024.
- BRUST, Kai*, *Die Zuschreibung von Gender-Nonkonformität als Werkzeug zum Erhalt der nationalsozialistischen „Volksgemeinschaft“ - Gender-Performance zwischen Politisierung und Pathologisierung*, Technischen Universität, Berlin, 2022.
- CHARLEBOIS, Janik Bastien, « Les sujets intersexes peuvent-ils (se) penser ? Les empiétements de l'injustice épistémique sur le processus de subjectivation politique des personnes intersex(u)ées », *Socio*, vol. 9, 2017, pp. 143-162.
- CLOCHEC, Pauline, *Après l'identité*, Fellingering, Hystériques et AssociéEs, 2023.
- CLOCHEC, Pauline, « La métamorphose pensable : trois théories du changement de sexe », dans *Après l'identité - transitude & féminisme*, Fellingering, Hystériques et AssociéEs, 2023, pp. 83-132.
- COLEMAN, Theara, « A timeline of JK Rowling's anti-trans shift » [en ligne], *The Week*, URL : <https://theweek.com/feature/1020838/jk-rowlings-transphobia-controversy-a-complete-timeline>, consulté le 26 mars 2026.

- COLLINS, Patricia Hill, « Learning from the Outsider Within: The Sociological Significance of Black Feminist Thought », *Social Problems*, vol. 33, n° 6, 1986, pp. S14-S32.
- COMBE, Sonia, « Le monde l'édition va à vau l'eau et ... on s'en étonne! » [en ligne], 2026, URL : <https://blogs.mediapart.fr/sonia-combe/blog/160426/le-monde-ledition-va-vau-leau-et-sen-etonne>, consulté le 15 mai 2026.
- COMBE, Sonia, « Comment on peut-on être trompé(e) et spolié(e) de son travail par une maison d'édition » [en ligne], 2026, URL : <https://blogs.mediapart.fr/sonia-combe/blog/060326/comment-peut-etre-trompee-et-spoliee-de-son-travail-par-une-maison-d-edition>, consulté le 15 mai 2026.
- COMBE, Sonia, « L'identité sexuelle à Berlin au tournant du siècle » [en ligne], halshs-05521298, 2026, URL : <https://shs.hal.science/halshs-05521298v1>.
- CORBY, Beck, « “No One Really Knows”: The Impact of Structural Ignorance on Transphobic Disinformation », *Bulletin of Applied Transgender Studies*, vol. 4, n° 1-3, 2025, pp. 15-39.
- DORLIN, Elsa, « Les Blanchisseuses : La société plantocratique antillaise, laboratoire de la féminité moderne », dans Elsa DORLIN, Hélène ROUCH et Dominique FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL (éds.), *Le corps entre sexe et genre*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- DOTSON, Kristie, « “Thinking Familiar with the Interstitial”: An Introduction », *Hypatia*, vol. 29, n° 1, 2014, pp. 1-17.
- DOTSON, Kristie, « A Cautionary Tale: On Limiting Epistemic Oppression », *Frontiers: A Journal of Women Studies*, vol. 33, n° 1, 2012, pp. 24-47.
- EGELMEERS, Wouter, « Universal Fetishism? Emancipation and Race in Magnus Hirschfeld's 1930 Sexological Visual Atlas », *Journal of the History of Sexuality*, vol. 30, n° 1, 2021, pp. 23-47.
- ELI, Erlick, « Trans Holocaust History » [en ligne], URL : <https://elierlick.com/transholocaust/>, consulté le 26 mars 2026.
- ESPINACO-VIRSEDA, Angeles, « “I feel that I belong to you”: Subculture, Die Freundin and Lesbian Identities in Weimar Germany », *spaces of identity*, vol. 4, n° 1, 2004, pp. 83-113.
- ESPINEIRA, Karine, « Savoirs trans : une lutte pour la légitimité: Des expériences associatives aux productions académiques », *Revue du Crieur*, n° 1, 2023, pp. 4-11.
- ESPINEIRA, Karine, « Pour une épistémologie trans et féministe : Un exemple de production de savoirs situés », *Comment s'en sortir ?*, vol. 2, 2015, pp. 42-58.
- ESPINEIRA, Karine, THOMAS, Maud-Yeuse, *Transidentités et transitudes: se défaire des idées reçues*, Paris, Le Cavalier bleu éditions, 2022.
- FAURE, Ruby, MAILLET, Clovis, « Écrire l'histoire trans* » [en ligne], *Issue*, 2024, URL : <https://www.hesge.ch/head/issue/publications/ecrire-lhistoire-trans-ruby-faure-clovis-maillet>, consulté le 7 mars 2026.

- FOUCAULT, Michel, « Des espaces autres, Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967 », *Architecture, Mouvement, Continuité*, n° 5, 1984, pp. 46-49.
- FRICKER, Miranda, *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing*, Oxford, Oxford University Press, 2007.
- FRICKER, Miranda, JENKINS, Katharine, « Epistemic Injustice, Ignorance, and Trans Experiences », dans Ann GARRY, Serene J. KHADER et Alison STONE (éds.), *The Routledge Companion to Feminist Philosophy*, Routledge, 2017.
- FRIEDMAN, Sara, GANOR, Sheer, NUNN, Xavier, *et al.*, « After Weimar; Beyond Hirschfeld? Nostalgia, Hagiography and What Comes Next », *German History*, vol. 43, n° 2, 2025, pp. 306-325.
- FULLER, Matt, OWEN, Leah, « Nazi Gender Ideology, Memoricide, and the Attack on the Berlin *Institute* for Sexual Research », *Peace Review*, vol. 34, n° 4, 2022, pp. 529-540.
- GARBER, Marjorie, « The Chic of Araby: Transvestism and the Erotics of Cultural Appropriation », dans *Vested interests: cross-dressing & cultural anxiety*, New York, Routledge, pp. 304-353.
- GARROD, Tomara, « “How Did We Get Here?” Etiology and Erasure in Trans History », *Excursions Journal*, vol. 13, n° 1, 2023, pp. 1-16.
- GILL-PETERSON, Julian, « Trans of Color Critique before Transsexuality », *TSQ: Transgender Studies Quarterly*, vol. 5, n° 4, 2018, pp. 606-620.
- HARAWAY, Donna, *Savoirs situés*, trad. de SCHAFFNER, Marin, Marseille, Wildproject, 2026.
- HEANEY, Emma, « “I am not a friend to men”: Embodiment and desire in Magnus Hirschfeld's *Transvestites* case studies », *Journal of Lesbian Studies*, vol. 22, n° 2, 2017, pp. 136-152.
- HENCKEL, S.J., « You Think You Know Someone: Trans Identities and Epistemic Injustice », *Hypatia*, 2025, pp. 1-22.
- HERRN, Rainer, *De l'amour et de la souffrance : L'Institut berlinois de science sexuelle (1919-1933)*, trad. de ANGLARET, Anne-Sophie, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2025.
- HERRN, Rainer, *Der Liebe und dem Leid: Das Institut für Sexualwissenschaft 1919-1933*, Berlin, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 2022.
- HICKMAN, Rebecca, « What is “trans history”, anyway?: Historiographical theory and practice in a flourishing field », *Midlands Historical Review*, vol. 5, 2021.
- HIRSCHFELD, Magnus, « L'Amour et la Science », *Voilà*, 1933, pp. 5-6.
- HUNEKE, Samuel Clowes, *I will not abandon you: queer women in Nazi Germany*, Toronto Buffalo London, University of Toronto Press, 2026.

- IDIER, Antoine, *Réprimer et réparer: une histoire effacée de l'homosexualité*, Paris, Textuel, 2025.
- IDIER, Antoine, « Absences, silences et politique de l'histoire » [en ligne], dans *Archives des mouvements LGBT+*, Paris, Textuel, 2018, URL : <https://hal.science/hal-02504445v1>, consulté le 8 mai 2026.
- ISHERWOOD, Christopher, *Christopher and his kind: 1929-1939*, Methuen paperbacks, 1976.
- LANG, Birgit, SUTTON, Katie, « An Ethics of Attentiveness: Photographic Portraits and Deviant Dwelling in German Queer and Trans Archives », *Monatshefte*, vol. 114, n° 3, 2022, pp. 363-383.
- LENG, Kirsten, « Historicising 'Compulsory Able-bodiedness': The History of Sexology meets Queer Disability Studies », *Gender & History*, vol. 31, n° 2, 2019, pp. 319-333.
- LENG, Kirsten, « Magnus Hirschfeld's Meanings: Analysing Biography and the Politics of Representation », *German History*, vol. 35, n° 1, 2017, pp. 96-116.
- LENG, Kirsten, *Sexual politics and feminist science: women sexologists in Germany, 1900-1933*, Ithaca, Cornell University Press : Cornell University Library, 2017, 1 p.
- LEVY-LENZ, Ludwig, *The Memoirs of a Sexologist - Discretion and Indiscretion*, New York, Cadillac Publishing, 1959.
- LUGONES, María, « La colonialité du genre », *Les cahiers du CEDREF*, trad. de FALQUET, Jules, COUSSIEU-REYES, Javiera, n° 23, 2019, pp. 46-89.
- MAILLET, Clovis, *Les genres fluides: de Jeanne d'Arc aux saintes trans*, Paris, Arkhê, 2020.
- MARHOEFER, Laurie, « Debunking J. K. Rowling's misinformation on trans history » [en ligne], *Pride*, 2024, URL : <https://www.pride.com/culture/perspectives/jk-rowling-trans-history>, consulté le 25 février 2026.
- MARHOEFER, Laurie, « Transgender Life and Persecution under the Nazi State: Gutachten on the Vollbrecht Case », *Central European History*, vol. 56, n° 4, 2023, pp. 595-601.
- MARHOEFER, Laurie, *Racism and the making of gay rights : a sexologist, his student and the empire of queer love*, Toronto/Tkaronto, Buffalo, London, University of Toronto Press, 2022.
- MARHOEFER, Laurie, « Was the Homosexual Made White? Race, Empire, and Analogy in Gay and Trans Thought in Twentieth-Century Germany », vol. 31, n° 1, 2019, pp. 91-114.
- MARHOEFER, Laurie, « Lesbianism, Transvestitism, and the Nazi State: A Microhistory of a Gestapo Investigation, 1939-1943 », *The American Historical Review*, vol. 121, n° 4, 2016, pp. 1167-1195.
- MARHOEFER, Laurie, *Sex and the Weimar Republic: German homosexual emancipation and the rise of the Nazis*, Toronto/Tkaronto, Buffalo, University of Toronto Press, 2015.

- MAZOWER, Mark, SAINT-UPÉRY, Marc, *Antisémitisme: métamorphoses et controverses*, Paris, la Découverte, 2025. 320.569 924.
- MILLS, Charles W., *Le contrat racial*, trad. de NDIAYE, Aly, (WEBSTER), Montréal/Tiohtià:ke, Mémoire d'encrier, 2023.
- MILLS, Charles W., « L'ignorance Blanche », *Marronnages*, trad. de BRUN, Solène, COSQUER, Claire, vol. 1, n° 1, 2022, pp. 96-116.
- MIRANDA, Deborah A., « Extermination of the Joyas : Gendercide in Spanish California », *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 16, n° 1-2, 2010, pp. 253-284.
- MOUVEMENT RÉFORMATEUR, « Le droit des personnes LGBTQI+ : des droits humains qui profitent à l'ensemble de la société » [en ligne], 2023, URL : <https://www.mr.be/les-droits-des-personnes-lgbtqi-des-droits-humains-qui-profitent-a-lensemble-de-la-societe/>, consulté le 5 mai 2026.
- N. O. BODY, « Les années de fille d'un garçon » [en ligne], trad. de COMBE, Sonia, halshs-05516977v2, 2026, URL : <https://hal.science/halshs-05516977v2>, consulté le 15 mai 2026.
- N.O. BODY, PRECIADO, Paul B., *Mémoires des années de jeune fille d'un homme*, trad. de MASONI, Béatrice, Paris, Le Seuil, 2026.
- NOFFKE, Oliver, « Dora ging nach Böhmen » [en ligne], *rbb 24*, 2024, URL : <https://www.rbb24.de/panorama/beitrag/2024/06/dora-richter-transgeschlechtlichkeit-drittes-reich-berlin-trans-magnus-hirschfeld.html>, consulté le 14 mai 2026.
- NUNN, Xavier, « Trans Liminality and the Nazi State », *Past & Present*, vol. 260, n° 1, 2023, pp. 123-157.
- NUNN, Xavier, *Liminal lives: trans feminine histories from Weimar and Nazi Germany* [en ligne], University of Oxford, 2023., URL : <https://ora.ox.ac.uk/objects/uuid:4b85a146-6eab-4baf-9256-1fe73570e162>, consulté le 5 mai 2026.
- OU JIN LEE, Edward, « Vers des contre-archives par et pour les personnes queers et trans migrantes, racisées et autochtones », dans Marianne CHBAT (éd.), *Décolonialité et résistances queers*, Montréal/Tiohtià:ke, Les éditions du remue-ménage, 2026, pp. 211-226.
- PRECIADO, Paul B., « L'autodafé numérique de Trump et de Musk ou l'effacement de nos existences » [en ligne], *Libération*, 2025, URL : https://www.liberation.fr/idees-et-debats/opinions/lautodafe-numerique-de-trump-et-de-musk-ou-leffacement-de-nos-existences-par-paul-b-preciado-20250228_PSIUVPB4O5G3VNAYU44CVSHADY/, consulté le 14 mai 2026.
- PUAR, Jasbir K., CERVILLE, Maxime, « Homonationalisme et biopolitique », *Cahiers du Genre*, vol. 54, n° 1, 2013, pp. 151-185.
- PUIG DE LA BELLACASA, María, *Politiques féministes et construction des savoirs: « penser nous devons »!*, Paris, L'Harmattan, 2012.

- RAZ, Michal, PETIT, Loé, *Intersexes. Du pouvoir médical à l'autodétermination*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2025. Cairn.info.
- ROCHEFORT, Christiane, « La définition de l'opprimé » [en ligne], 1971, URL : <https://www.editionslesvilains.fr/livres/christianerochefort-definitiondelopprimee-texteintegral>, consulté le 26 mars 2026.
- ROTTMANN, Andrea, *Queer lives across the wall: desire and danger in Divided Berlin, 1945-1970*, Toronto/Tkaronto ; Buffalo, University of Toronto Press, 2023.
- ROWLING, J.K., « I know all about Hirschfeld... » [en ligne], 2024, URL : https://x.com/jk_rowling/status/1767928896454836646, consulté le 14 mars 2026.
- SAID, Edward W., *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, trad. de MALAMOUD, Catherine, WAUTIER, Claude, MEININGER, Sylvestre, Paris, Editions du Seuil, 2005.
- SCHILLACE, Brandy, « The World's First Trans Clinic », *Scientific American*, vol. 325, n° 2, 2021, pp. 74-79.
- SCHLAGDENHAUFFEN, Régis, « Les lesbiennes sont-elles des victimes du nazisme ? Analyse d'une controverse mémorielle à Berlin », *Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande*, vol. 42, n° 4, 2010.
- SCOTT, Joan, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, trad. de VARIKAS, Éléni, vol. 37, n° 1, 1988, pp. 125-153.
- SEIFERT-GRAM, Oliver Jesse, *Transvestit Sucht Gedankenaustausch: The Creation and Control of Transvestite Identities in Weimar Queer Media*, University of Missouri-Columbia, 2021.
- SERANO, Julia, *Manifeste d'une femme trans et autres textes*, trad. de GRUNENWALD, Noémie, Paris, Éd. revue et augmentée, Cambourakis, 2025.
- SKIDMORE, Emily, « Constructing the "Good Transsexual": Christine Jorgensen, Whiteness, and Heteronormativity in the Mid-Twentieth-Century Press », *Feminist Studies*, vol. 37, n° 2, 2011, pp. 270-300.
- SNORTON, C. Riley, *Black on both sides: a racial history of trans identity*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2017.
- SOCIÉTÉ MAGNUS HIRSCHFELD, « *Institute* Employees and Domestic Personnel » [en ligne], *Institute for Sexual Science (1919-1933) Online-Exhibition by the Magnus-Hirschfeld Society*, 2005, URL : <https://www.hirschfeld.in-berlin.de/institut/en/ifsframe.html>, consulté le 9 mai 2026.
- SOCIÉTÉ MAGNUS HIRSCHFELD, « Dorothea Selig, Dr. med., Gynäkologin, Kinderärztin » [en ligne], URL : <https://magnus-hirschfeld.de/gedenken/personen/selig-dorothea/>, consulté le 20 janvier 2026.
- SOETAERT, Hans P., *The scattered library: the various fates of the remnants of Magnus Hirschfeld's Institute of sexual science collection in France and Czechoslovakia, 1932–1942*, Hannover Stuttgart, Ibidem, 2025. 306.766 09430904.

- STOLL, Katarina L., « “Through Science to Justice” Magnus Hirschfeld’s Role in Queer Liberation » [en ligne], *Young Historian Conference*, n° 5, 2025, URL : <https://pdxscholar.library.pdx.edu/younghistorians/2025/papers/5>, consulté le 4 mai 2026.
- STROBEL, Marcel, *Queering the Archive: Transgender Identities in Weimar and Nazi Germany* [en ligne], UC Santa Barbara, 2025., URL : <https://escholarship.org/uc/item/6tt8c9rb>, consulté le 5 mai 2026.
- STROBEL, Marcel, « Resisting Erasure and Reclaiming Queer Space: The Urban Crisis of Male Prostitution in Oswald and Hirschfeld’s *Anders als die Andern* », dans Eric PRIETO, Liam LANIGAN et Anni LAPPELA (éds.), *Urban Discourses of Crisis, Resilience, and Resistance*, Cham, Springer Nature Switzerland, 2025, pp. 371-386.
- SUTTON, Katie, « Sexology’s Photographic Turn: Visualizing Trans Identity in Interwar Germany », *Journal of the History of Sexuality*, vol. 27, n° 3, 2018, pp. 442-479.
- SUTTON, Katie, « “We Too Deserve a Place in the Sun”: The Politics of Transvestite Identity in Weimar Germany », *German Studies Review*, vol. 35, n° 2, 2012.
- SUTTON, Katie, *The masculine woman in Weimar Germany*, New York, Berghahn Books, 2011.
- TAMAGNE, Florence, « La déportation des homosexuels durant la Seconde Guerre mondiale », *Revue d’éthique et de théologie morale*, vol. 239, n° 2, 2006, pp. 77-104.
- THE WHITE HOUSE, « United States Counterterrorism Strategy » [en ligne], Washington, 2026, URL : <https://www.whitehouse.gov/wp-content/uploads/2026/05/2026-USCT-Strategy-1.pdf>, consulté le 14 mai 2026.
- THORN, Abigail, « Ignorance & Censorship » [en ligne], 2021, URL : <https://youtu.be/ATITdJg7bWI?si=W7wrAarekDyAGpi2&t=1556>, consulté le 23 février 2026.
- TOWLE, Evan B., MORGAN, Lynn M., « Romancing the Transgender Native: Rethinking the Use of the “Third Gender” Concept », dans Susan STRYKER et Stephen WHITTLE (éds.), *The transgender studies reader*, London New York, Routledge, Taylor & Francis Group, 2006.
- VELOCCI, Beans, « Denaturing Cisness, or, Toward Trans History as Method », dans Emma HEANEY (éd.), *Feminism against Cisness*, Duke University Press, 2024, pp. 108-131.
- VLAAMS BELANG, « Geweld tegen holebi’s: durf daders benoemen! » [en ligne], 2022, URL : <https://www.vlaamsbelang.org/nieuws/geweld-tegen-holebis-durf-daders-benoemen>, consulté le 5 mai 2026.
- WILKE, Christiane, « Remembering Complexity? Memorials for Nazi Victims in Berlin », *International Journal of Transitional Justice*, vol. 7, n° 1, 2013, pp. 136-156.
- WOLFERT, Raimund, « Recha Tobias geboren Hirschfeld » [en ligne], *Stolpersteine in Berlin*, URL : <https://www.stolpersteine-berlin.de/de/john-foster-dulles-allee/10/recha-tobias>, consulté le 14 mai 2026.

ZDANOWICZ, Ian, « L'architecture du passing : la place, le regard, le mouvement », *Comment s'en sortir ?*, n° 2, 2015, pp. 76-91.

« Trans German Studies Workshop: Contours, Critiques, and Emerging Conversations » [en ligne], *University of British Columbia*, 2026, URL : <https://cen.es.ubc.ca/events/event/trans-german-studies-workshop-Contours-critiques-and-emerging-conversations/>, consulté le 15 mai 2026.

« Dorchon/Rudolph R » [en ligne], *Institute for Sexual Science (1919-1933). Online-Exhibition by the Magnus-Hirschfeld Society*, 2004, URL : https://www.hirschfeld.in-berlin.de/institut/en/personen/pers_34.html, consulté le 14 mai 2026.

« Ermittlungen zur Leichensache: Selbstmord des Walter Rogalli » [en ligne], URL : <https://www.deutsche-digitale-bibliothek.de/item/SRUB6HRJFRDUZRNXSIIOLCTDWDNZ5WYX>, consulté le 5 mai 2026.

2. Images de la page de garde

De gauche à droite et de haut en bas :

Toni Ebel, Charlotte Charlaque et Dora Richter, dans le film *Mysterium des Geschlechts*, Lothar Golte, 1933.

Dessin de Käte Rogalli réalisé par Tomka Weiß, URL : <https://cultures-of-remembrance.com/en/exhibition/remembering-kate/>, consulté le 18 mai 2026.

Gerd Katter, c 1929, Archives de la société Magnus Hirschfeld.

Quatre travesties devant l'*Institut* à l'occasion des premières assises internationales pour la réforme sexuelle sur des bases scientifiques, BPK/Kunstabibliothek, SMB, Phototèque Willy Römer/Willy Römer. Image colorisée par Eli Erlick, <https://elierlick.com/transholocaust/>, consulté le 18 mai 2026.

Photographie policière de Liddy Bacroff, 1933, Archives d'Etat de Hambourg. Image colorisée par Eli Erlick, <https://elierlick.com/transholocaust/>, consulté le 18 mai 2026.